

La Revue hebdomadaire (Paris. 1892). 1923/12/01.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

\*La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.

\*La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer [ici](#) pour accéder aux tarifs et à la licence

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

\*des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

\*des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter [reutilisation@bnf.fr](mailto:reutilisation@bnf.fr).

# LA REVUE HEBDOMADAIRE

ET SON SUPPLÉMENT ILLUSTRÉ

PARAISSANT LE SAMEDI

Capitaine RENÉ FONCK..... député des Vosges.	L'Aviation et la défense du Rhin.....	5
MAURICE BARRÈS..... de l'Académie française.	} Sur les traces de lady Esther Stanhope.....	20
PIERRE BENOIT.....		
JACQUES BAINVILLE.....	Vues sur l'Histoire de France : La Révolution ( <i>fin</i> ).....	27
GEORGES-MARIE HAARDT.....	} Au Pays de la soif (Journal de route de la mission Citroën) ( <i>fin</i> ).	39
LOUIS AUDOUIN-DUBREUIL.....		
MARCEL BOULENGER.....	Le Vicomte (V).....	54
LUCIEN FABRE.....	Le premier aveu de Rabevel.	75
FRANÇOIS LE GRIX.....	Une Académie de la parole : la Société des Conférences.	83

## LA TRIBUNE LIBRE PARLEMENTAIRE

ÉDOUARD SOULIER..... député de Paris.	Le Bloc national républicain (I). Origines et formation. La tradition gambettiste..	91
--	---	----

## CHRONIQUES ET DOCUMENTS

LOUIS LATZARUS : Chronique parisienne. *Foch et Poincaré d'accord.* —  
BERNARD BARBEY. La Vie littéraire. *Le Jour naissant*, de Gilbert de Voisins.  
— LOUIS-CHARLES WATELIN : L'Art décoratif. *Le Salon d'automne.* —  
LÉON VIGNEAULT : *Bulletin financier.*

LIBRAIRIE PLON, 8, rue Garancière — PARIS (6<sup>e</sup>)

(TÉLÉPHONE FLEURUS-12-53)

BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE



3 753102323050 2

# REVUE

## de l'Amérique latine

PARAIT LE 1<sup>er</sup> DE CHAQUE MOIS



**LES AMÉRICAINS** doivent lire la *Revue de l'Amérique Latine* parce qu'elle publie tous les mois, en outre d'œuvres littéraires signées des noms les plus réputés de France et d'Amérique, un tableau complet de la vie intellectuelle, politique et économique du continent américain.

Et aussi un tableau complet et impartial de la vie intellectuelle en France, signé des plus grands noms de la littérature française, qui ne se trouve dans aucune autre revue.

**LES FRANÇAIS** qui s'intéressent aux problèmes américains et qui veulent se tenir au courant du développement prodigieux d'un continent de tradition et de culture latines, doivent lire la *Revue de l'Amérique Latine*, parce qu'elle est le seul grand organe français spécialisé dans l'étude des questions américaines, et parce qu'elle révèle au public français une littérature et une pensée inconnues de lui.

---

Le Numéro : **FRANCE, 3 francs — ÉTRANGER, 4 francs**

### ABONNEMENTS :

FRANCE : UN AN.. .. 30 francs — SIX MOIS.. .. 16 francs  
ÉTRANGER : UN AN.. .. 42 francs — SIX MOIS.. .. 22 francs

---

**RÉDACTION ET ADMINISTRATION :**

Chez **EXPRINTER**, 2, rue Scribe — PARIS

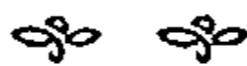
# LA REVUE HEBDOMADAIRE

ET SON SUPPLÉMENT ILLUSTRÉ

FONDÉE EN 1891 PAR PLON-NOURRIT ET C<sup>ie</sup>, ÉDITEURS

DIRECTEUR : FRANÇOIS LE GRIX

RÉDACTEUR EN CHEF : JEAN D'ELBÉE



## PRIX DES ABONNEMENTS « A LA REVUE HEBDOMADAIRE »

	UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS, DÉPARTEMENTS, COLONIES.	52 <sup>f</sup> »	28 <sup>f</sup> »	15 <sup>f</sup> »
ÉTRANGER.	60 <sup>f</sup> »	32 <sup>f</sup> »	17 <sup>f</sup> »

**Abonnement d'un an payable en deux fois sur demande**

**30 francs** A LA SOUSCRIPTION et **22 francs** 6 MOIS APRÈS

POUR L'ÉTRANGER **35 francs** et **25 francs**

*Les Abonnements partent du 1<sup>er</sup> de chaque mois*

Prière d'adresser la correspondance, pour tout ce qui concerne les abonnements, à l'Administrateur de **LA REVUE HEBDOMADAIRE**, 8, rue Garancière, Paris.

On s'abonne aussi dans les librairies et dans les bureaux de poste de France et de l'étranger.

Il ne sera tenu compte d'une demande de changement d'adresse que si elle est accompagnée de 0 fr. 60 en timbres-poste.

## PUBLICITÉ : S'adresser à LA REVUE HEBDOMADAIRE

8, rue Garancière, PARIS

Téléphone : Fleurus 12-53 — Chèque postal : 176-70

Les manuscrits non insérés  
ne sont pas rendus

LA REVUE HEBDOMADAIRE  
ne publie que de l'imité.

Les auteurs non avisés dans le délai de trois mois de l'acceptation de leurs ouvrages doivent les reprendre aux bureaux de LA REVUE où ils restent à leur disposition.

# L'ARGUS DE LA PRESSE "Voit Tout"

FONDÉ EN 1879

LES PLUS ANCIENS BUREAUX D'ARTICLES DE JOURNAUX

37, rue Bergère, PARIS (IX<sup>e</sup>)

LIT ET DÉPOUILLE PAR JOUR 20 000 JOURNAUX OU REVUES DU MONDE ENTIER

Collectionne LES ARCHIVES DE LA PRESSE

Édite L'ARGUS DE L'OFFICIEL contenant tous les votes des hommes politiques

L'ARGUS recherche articles et tous documents passés, présents, futurs

L'ARGUS se charge de toutes PUBLICITÉS dans tous les journaux et revues

Publicité financière — Publicité économique — Publicité commerciale

Publicité littéraire et mondaine.

Téléphone : 102-62 — Adresse télégraphique : Achambure-Paris

## Villacabras

La REINE des  
Eaux Purgatives  
PARCE QUE  
NATURELLE

### CHARME DE FRANCE

(Parfum Exquis tenace Flacon etui 8 fr. 50)  
(Poudre de Beauté 2 B<sup>n</sup> 3 fr. 50 - B<sup>n</sup> 6 fr. 50)  
(Savon adoucissant Glycerole Amidon 2 fr.)  
E. COUDRAY, 348, rue Saint-Honoré Paris

## Pour les Mamans

Les Cours d'instruction par correspondance dirigés par Mlle Billault, remarquables et très chrétiens, conduits avec une compétence parfaite des capacités de chaque enfant, prennent l'élève à l'A B C et le conduisent toujours avec succès, sans aucune peine, aux brevets et baccalauréats. En outre de tous les éléments d'une instruction complète, ils comprennent le dessin, l'art décoratif, un cours spécial d'instruction religieuse. Chaque semaine, les devoirs corrigés avec soin sont retournés avec bons points aux méritants. En indiquant âge et degré à Mlle BILLAULT, 3, rue Coëtlogon (coin rue de Rennes), Paris, VI<sup>e</sup>, on recevra le spécimen gratuit.

# LE SUPPLÉMENT ILLUSTRÉ DE LA REVUE HEBDOMADAIRE

N<sup>lle</sup> Série (19<sup>e</sup> Année) N<sup>o</sup> 48

1<sup>er</sup> Décembre 1923

L'AVIATION



(Photo Nadar.)

**32403. — Le capitaine René Fonck, député des Vosges,  
président de la Ligue aéronautique de France.**

Le capitaine Fonck nous donne une importante étude sur *l'Aviation et la sécurité  
de la France.*

EN ALLEMAGNE



(Photo Meurisse.)

32404. — Le Kronprinz et sa femme sont rentrés en Allemagne sans difficulté.

EN ALLEMAGNE



32405. — Le château d'Oels, en Silésie, résidence du Kronprinz.

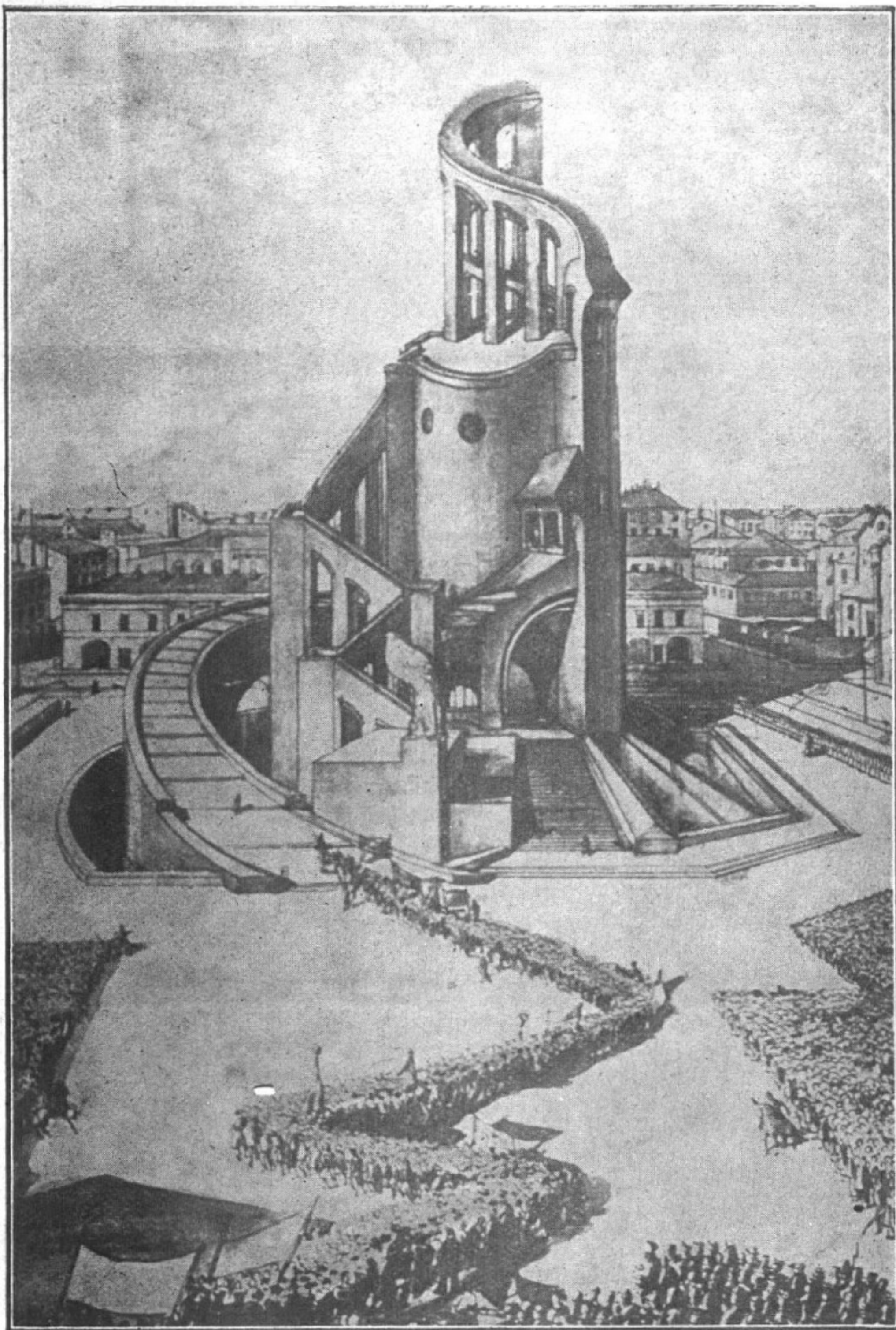
(Photo Roi.)



EN RUSSIE



32406. — Grande parade militaire sur la Place-Rouge, à Moscou, à l'occasion de l'anniversaire de la Révolution. (Photo Harlingue.)  
Dans son article, le capitaine Fonck nous parle de la connexion certaine qui existe entre l'Allemagne et la Russie, au point de vue armements.



(Photo Harlingue.)

32407. — Monument d'art bolchevik élevé à Bakou à la mémoire des communistes exécutés par les Anglais.



32408. — « Maternité », par Asselin.

7, RUE DE L'ÉPERON  
PARIS (6<sup>e</sup>)

**ÉDITIONS SANSOT**  
**R. CHIBERRE, SUCC<sup>r</sup>**  
Registre du Commerce : Paris n<sup>o</sup> 63598

7, RUE DE L'ÉPERON  
PARIS (6<sup>e</sup>)

**Vient de paraître :**

**JEAN PLÉMEUR**

# POÉSIES

**ARMOR — MARINES — REFLETS — PENDANT LA GUERRE**

1 volume in-16 sur alfa. Prix.. .. 5 fr.

*Il a tiré dix exemplaires : sur vélin de Hollande, numérotés; l'exemplaire (taxe comprise).. .. 15 fr.*

Le talent de JEAN PLÉMEUR est fait de sentiment breton et d'esprit français. Cet écrivain de Bretagne, de la Bretagne la plus bretonnante, est connu et apprécié comme conteur et auteur dramatique; c'est aussi un excellent poète dont les œuvres, souvent interprétées et en partie réunies dans le recueil actuel, sont d'une qualité d'émotion discrète et contenue, d'un art simple et direct, qui touchent profondément.

## PRODUITS DES ANTILLES ET DE LA GUYANE FRANÇAISES

**Contre mandat** (ou billets banque) **de 30 francs**, envoi franco postal 10 kilos poisson fumé, salé, merveilleux spécimens des mers des Antilles.

**Contre envoi 28 francs**, postal 5 kilos délicieuses confitures d'ananas, de papayes, bacoques, mangues, sapotilles, goyaves, etc.

**Contre envoi 46 francs**, nous expédions franco postal 10 kilos cacao 1<sup>er</sup> choix.

**Contre envoi 60 francs**, expédition franco postal contenant un merveilleux coffret, une superbe canne et un élégant coupe-papier, les trois objets en bois précieux des Iles, valeur en France 150 francs.

**Contre envoi 17 francs**, nous expédions un grand flacon Elixir des Antilles, à base de vieux rhum et de plantes tropicales, le meilleur reconstituant connu, goût délicieux.

**Réduction de 15 % sur toute commande minimum de 100 francs.**

Nous acceptons en paiement : Pommes de terre, aulx, oignons, légumes secs, lait condensé, vin, conserves de viandes et de légumes, etc.

*Adresser mandats et chargements au directeur des Pêcheries Françaises,  
à GAYENNE (Guyane française).*

✱

LE

✱

# SIROP DELABARRE

En douces frictions sur les Gencives

## FACILITE LA SORTIE DES DENTS

et Calme l'Enfant



LE FLACON :  
4 FR. 50  
IMPÔT : 0.50  
EN PLUS

EN VENTE  
DANS TOUTES  
LES  
PHARMACIES



**PRÉVIENT OU GUÉRIT**  
tous les Accidents de la Première Dentition

EXIGER les noms de Delabarre et de Fumouze

ÉTABLISSEMENTS FUMOUCHE  
78, Faubourg Saint-Denis - PARIS

✱

✱

# LA REVUE HEBDOMADAIRE

---

*TRENTE-DEUXIÈME ANNÉE*

TOME XII. — DÉCEMBRE 1923



PARIS

8, RUE GARANCIÈRE — 6°

---

PARIS. TYP. PLON-NOURRIT ET C<sup>ie</sup>, 8, RUE GARANCIÈRE.

---

---

**E**

1860

# L'AVIATION

## ET LA DÉFENSE DU RHIN

---

*Nos lecteurs trouveront dans les pages qui suivent (1), sous la plume si autorisée de l'un des plus illustres héros de notre aviation militaire et du Président de notre Ligue aéronautique, un exposé saisissant de la situation comparée de la cinquième arme en France et en Allemagne et de l'importance de plus en plus grande qu'elle est appelée à prendre dans l'avenir.*

*Il est inutile de souligner combien les avertissements du capitaine Fonck viennent à leur heure, heure grave entre toutes où l'Allemagne, qui vient d'essayer une fois de plus de se soustraire au contrôle militaire des Alliés, donne à croire aux plus incrédules à ses rêves de revanche.*

---

La ligne du Rhin constitue le point le plus sensible, le plus délicat, du vaste empire français considéré dans son unité à la fois métropolitaine, maritime et coloniale.

L'importance dominante du Rhin dans la question de la sécurité française ne peut être mise en doute par personne. Aussi bien, n'est-ce pas ici le lieu de développer un long plaidoyer historique en sa faveur. Pas davantage je ne m'attarderai aux peintures poétiques dont le grand

(1) Ces pages sont empruntées au livre que le capitaine Fonck va publier prochainement à la librairie Bossard sous ce titre : *L'aviation de la sécurité française.*



## 6 L'AVIATION ET LA DÉFENSE DU RHIN

fleuve est l'habituel objet. Que dirions-nous sur cet immense sujet après les pages lumineuses de Michelet, les chants enflammés de Victor Hugo ou les savantes pensées de M. Maurice Barrès? « Le génie du Rhin », c'est pour nous le soldat légendaire qui, tantôt monte la garde auprès des flots majestueux, tantôt combat pour reconquérir les rives éternellement disputées. Qu'il nous apparaisse en centurion de César ou en paladin de Charlemagne, en lignard de Louis XIV ou en paysan de 93 ; qu'il soit grognard de Napoléon, fantassin de Forbach, combattant de 1918, il est toujours le symbole de l'indépendance latine. A travers les alternatives d'obscurité et de lumière, de revers et de succès, de décadence et de grandeur, il reste le gardien fidèle qui, veillant sur la plaine gauloise, s'oppose à la « fureur teutonne », annonciatrice de la barbarie asiatique.

Cette grande mission n'a pas cessé. Seules les armes ont changé. Le devoir est le même après vingt siècles de combats. Toujours l'inviolabilité de la frontière du Rhin se pose comme le problème militaire essentiel.

Voyons donc ses aspects les plus modernes et comment notre belle arme de l'aviation donnera des ailes au génie séculaire du Rhin.

Les conditions actuelles de la garde du Rhin sont loin d'être aussi désavantageuses pour la France qu'elles l'étaient en 1914. On a fait justement remarquer que l'Allemagne avait perdu trois grands facteurs de son action militaire : les ponts du Rhin, sa flotte et ses alliés. Sans doute, en cas de guerre, nous aurions encore des troupes importantes à neutraliser. Car, s'il est vrai que l'application même large du traité ne permettrait à l'Allemagne d'instruire que 160 000 hommes en douze ans, il faut compter sur l'imprévu que sa mauvaise foi évidente peut faire naître. On a souvent cité, au cours des discussions qui ont eu lieu ces quatre dernières années, l'exemple de la Prusse qui, malgré la surveillance de Napoléon,

parvint après Iéna à reconstituer secrètement une armée, grâce aux patients efforts de Hardenberg.

Quoi qu'il en soit, aujourd'hui, des chances de succès d'une opération similaire, il est prudent de se méfier. D'autant plus que les agitations du général Ludendorff nous montrent que l'esprit militaire germanique est loin d'être éteint. Et, sans rien négliger de ce qui peut empêcher la puissance militaire allemande de renaître, il nous faut posséder nous-mêmes des forces défensives suffisantes. En les créant, en les entretenant nous ne devons jamais oublier que l'Allemagne, sérieusement gênée quant à la mise sur pied de ses masses humaines, aura une tendance naturelle à développer la machine. Son industrie si puissante, l'ampleur de ses méthodes, pourront toujours la doter d'un matériel supérieur. L'intervention, d'ailleurs précaire, des commissions de surveillance ne peut fournir là contre aucune assurance certaine. Nous verrons plus loin pourquoi et comment l'activité scientifique allemande tend à s'exercer surtout dans la voie aérienne et en combinaison avec l'emploi de la chimie.

L'aviation apparaît visiblement à nos ennemis comme le moyen idéal pour obvier à l'infériorité numérique que la surveillance des Alliés veut imposer à leur armée terrestre. Cependant, pour nous, la défense du Rhin comporte une donnée première. Il faut que, en cas d'agression, cette ligne constitue la barrière, à l'abri de laquelle se fera le plus rapidement possible notre mobilisation.

Dans la guerre moderne le temps constitue un facteur encore plus tyrannique que jadis. L'essentiel est d'être prêt plus tôt que son adversaire. Mais, pour ce, il faut que la mobilisation ne soit troublée en rien.

C'est dire qu'on ne peut envisager la perte d'une partie du territoire national. Car cette diminution exercerait immédiatement l'effet le plus désastreux sur le groupement postérieur de nos forces. Outre la perte de voies stratégiques, la prise de nombreuses usines et de matériel

pourrait être définitivement funeste. Est-il besoin de rappeler à ce sujet les conséquences si graves entraînées en 1914 par la perte de nos départements du nord? En considération de ces vues, les hautes sphères militaires ont admis que, à un instant donné, le Rhin devait pouvoir être protégé immédiatement.

Dans l'état actuel des armements, cette conception pose un double problème. Premièrement nous devons posséder des troupes de couverture : ce sont celles qui assureront l'inviolabilité de la frontière durant le temps que se formeront dans les camps de concentration de l'arrière les grandes masses de choc destinées à entrer ultérieurement dans la bataille. Deuxièmement nous devons, dans l'ordre aéronautique, posséder d'une part des forces d'aviation capables d'aider à l'effort temporaire des troupes de couverture ; d'autre part des forces aériennes destinées à enrayer la mobilisation adverse.

Nous sommes arrivés, avec cette dernière vue, au centre même du problème. Car, en réalité, c'est durant la période qui s'étendra entre le moment de la déclaration de la guerre et celui de la mise en jeu des troupes de choc que pourra se jouer la partie aérienne décisive.

L'aviation qui est l'arme rapide par excellence, sera, à ce moment, l'instrument fatal d'une course de vitesse entre les adversaires. Lutte de vitesse en vue de la destruction. Et quelle destruction ! Celle qui visera avec une sorte de hâte fiévreuse la mobilisation économique et industrielle du pays. Les points qui seront d'abord frappés seront les nœuds vitaux de concentration, puis les camps de mobilisation et les agglomérations industrielles ; enfin les villes dont la population, en refluant vers l'arrière, obstruera les voies de communication.

Ce sera, en même temps, la période où les forces navales auront le plus d'intérêt à s'affronter pour chercher réciproquement à se dominer. Et, dans ce domaine, l'aviation jouera aussi son rôle aéro-naval selon les règles que nous

examinerons plus loin. Il s'agira, sur mer, de couper les communications de l'adversaire avec ses réservoirs de troupes et de marchandises coloniales. En un mot l'air, la mer, la terre verront se conjuguer tous les efforts d'un peuple qui espérera frapper son adversaire avant que ce dernier ait pu même se dresser pour attaquer. Lutte de vitesse donc, lutte dont la vie de la nation sera l'enjeu et qui ne pourra être couronnée de succès que dans la mesure où elle mettra en action une somme supérieure de qualités morales, d'efforts d'organisation, de perfection technique.

Si l'on met de côté ses relations avec la lutte maritime, la guerre future sur le Rhin sera donc précédée d'une action aérienne extrêmement intense. Faute d'un meilleur terme, j'appellerai cette phase la période d'opérations ante-terrestres. Cette période doit donc voir se développer un plan très précis d'opérations aériennes.

Comment ce plan peut-il être établi? Il ne peut se définir qu'en fonction d'objectifs très précis, tenus en surveillance dès le temps de paix chez l'ennemi. Le déplacement des forces se fera selon des lignes connues, la concentration du personnel en des lieux repérables, la production du matériel en des régions industrielles déterminées. Chacun de ces éléments devra être désigné à l'effort d'un ou plusieurs groupes de bombardement. Le tonnage de ceux-ci sera une fonction de l'importance du but. On voit qu'il n'est pas impossible de tenir ainsi à jour, de période en période, le schéma des forces aéronautiques capables d'assurer la paralysie immédiate de la mobilisation ennemie. Outre la tactique proprement aérienne qui intéresse ces opérations, il y aura lieu de prévoir certains facteurs prépondérants.

Ici se place la redoutable et délicate question des gaz toxiques.

Ce moyen ne paraît pas avoir été prohibé, par aucune juridiction internationale. Chaque État, effrayé de la

formidable puissance qu'il constituerait aux mains d'un adversaire déloyal et assez audacieux pour l'employer, s'est lancé dans cette voie. En Amérique, notamment, les efforts sont immenses. On pourra lire leur développement dans l'ouvrage troublant du major Victor Lefébure : *La stratégie chimique en temps de paix et en temps de guerre*. On y peut voir que les États-Unis ont créé un « Service de guerre chimique » dont l'indépendance est complète. Son chef, le général Fries, s'exprimait ainsi en 1920 : « Nous devons continuer nos recherches et nous tenir au courant. Aucun pays, après la conférence de la paix, n'a renoncé à l'emploi des gaz toxiques. Si nous y renoncions nous-mêmes, il y a des pays sur la foi desquels nous ne pourrions pas compter. En vue de la défense même, il est essentiel de considérer avec attention le côté offensif de la guerre chimique (1). Le public, en général, ne se doute pas de la puissance de ce moyen chimique. Le même général Fries cite une position, qui, réputée inexpugnable durant quatre ans de guerre, fut réduite en un clin d'œil sitôt que le « gaz régiment » y eut envoyé 100 bombes à gaz. D'une manière générale, la création d'une nappe importante de gaz, par bombardement aérien par exemple, peut englober plusieurs batteries d'artillerie et en anéantir le personnel. Les gaz peuvent figer dans la mort au cours d'une opération de nuit la population d'une agglomération d'industrie de guerre. Dès les premières heures du conflit la menace de ce terrible fléau peut chasser les populations et les jeter, en une fuite désordonnée, à travers l'organisme de la mobilisation qu'elles enrayeront irrémédiablement.

Il ne m'appartient pas de discuter ici de la légitimité d'emploi de ces moyens. Je les déplore à l'égal de toute personne civilisée. Mais, tant que les hommes n'auront

(1) *L'Énigme du Rhin*, par le major Victor LEFÉBURE. Paris, 1922, Payot éditeur.

pas trouvé un remède sûr contre leur utilisation, nous serons obligés de penser comme le général Fries.

Ainsi, obus à gaz ou torpilles explosives, transportés au loin par les avions, seront les armes de la période d'opérations ante-terrestres. La prévision de ces moyens devra donc faire l'objet des études de ceux auxquels incombent la garde du Rhin, de la Ruhr et de la Franconie. Et, en supposant que des hostilités aient lieu consécutivement aux évacuations envisagées dans le traité, il y aurait lieu de prévoir la neutralisation des régions industrielles du Rhin, de la Ruhr et de la Thuringe. Les vues que j'ai développées ci-dessus permettent de préciser sous quel jour se présente la principale action des forces aériennes. L'aviation apparaît ici sous l'aspect d'une véritable marine aérienne, dont le rôle principal est offensif, sous forme de flottes de bombardement, et qui doit pourvoir à sa défensive aérienne propre sous forme d'escadres de chasse. Quelles seront les conditions d'opérations de ces diverses forces?

En pratique, chaque adversaire cherchera réciproquement à écraser la flotte défensive adverse le plus vite possible. Cela pour deux raisons : d'abord, parce que la victoire sur les forces aériennes de son ennemi lui permettra l'efficace bombardement de jour sur les buts mobiles ; ensuite, parce que chaque jour qui passe est suivi d'une nuit qui apporte à chacun la possibilité de destructions aussi inévitables que nuisibles. Le seul cas où les choses paraissent devoir se passer différemment est celui où l'adversaire possède une très grande supériorité dans sa flotte offensive. Alors, il a intérêt à attendre la chute du jour dans l'espoir de créer en une seule nuit un désarroi tel chez l'ennemi que le jour suivant lui devienne propice, tant pour livrer la bataille des forces défensives que pour réaliser l'offensive heureuse contre la terre. Mais, indépendamment de ce cas particulier, le problème reste le même si l'on admet l'idée de surprise en plein jour par

une flotte aérienne offensive ayant forcé le blocus de la flotte défensive adverse. Une telle surprise n'est possible, en effet, que dans des conditions atmosphériques qui mettent la flotte défensive ennemie en présence de difficultés visuelles comparables à celles qu'apporte la nuit.

Somme toute : la grosse opération défensive se fera exclusivement le jour ; la grosse opération offensive sur buts fixes se fera la nuit si la suprématie défensive est incertaine.

On voit par cette rapide discussion que les conditions d'emploi de l'aviation seront différentes selon que nous posséderons une grosse aviation offensive de bombardement ou, au contraire, une forte aviation défensive de chasse.

Outre le programme des forces de bombardement que peut dicter le développement industriel de l'Allemagne, l'état de sa puissance aérienne devra intervenir ici comme base d'estime. Logiquement il faut plutôt s'attendre à la voir mettre brusquement en ligne de puissantes flottes de bombardement. Car c'est surtout comme avions civils, dont elle possède la liberté de construction, qu'elle pourra agir. Et il est, on le sait, possible de faire d'un avion civil un avion de bombardement, alors qu'il serait plus difficile de le prévoir comme futur avion de chasse. D'ailleurs, on doit reconnaître qu'il est très difficile d'empêcher les Allemands de posséder une aviation militaire. Certaines personnes ayant émis des doutes sur la possibilité pour le Reich de dissimuler la construction d'une flotte aérienne et de la jeter brusquement dans un conflit soudain, je juge utile d'éclaircir ici la question.

L'Allemagne peut-elle préparer en secret des forces aériennes estimables et les faire concourir à une agression sur le Rhin et au delà ? Je réponds hardiment oui et j'explique pourquoi :

La création d'une armée aérienne comporte un double effort : celui à accomplir pour s'assurer le personnel

nécessaire ; celui indispensable pour la construction du matériel. Pour le premier, il est certain que l'Allemagne est loin d'être démunie. Outre les pilotes qui s'entraînent journellement sur ses nombreuses lignes aériennes allant vers la Hollande, vers la Bavière, vers la Russie et l'Orient, elle possède la plus grande part de ses anciens pilotes de guerre dont beaucoup, nous le savons, s'entretiennent la main. Outre ces ressources, les Allemands, sous le couvert de leurs Universités, poursuivent une action tenace dans l'aviation à faible puissance. La jeunesse des écoles sentant dans le nouveau sport (plus intéressant d'ailleurs au point de vue du personnel que de celui du matériel) un moyen de rééditer le fameux enthousiasme des aînés pour la marine allemande, montre une remarquable ardeur dans les concours qui, semblables à celui de la Rhön, se sont ouverts au delà du Rhin. Et les revues techniques de là-bas ne cachent pas les espérances militaires qui soutiennent le mouvement.

Tous ces faits réunis me forcent d'admettre que d'ici peu nos ennemis de toujours seront en mesure d'obtenir les hommes dont ils auront besoin pour réaliser leur rêve de vengeance aérienne.

Pour ce qui est du deuxième effort, celui dans le matériel, on peut le juger encore plus facile, si même plus large à accomplir. En ce sens, le grand avantage des Allemands est de mettre au point, dans un patient effort journalier, les principes théoriques et pratiques de la construction métallique. Sous la conduite d'une nombreuse armée d'ingénieurs, ils rendent chaque jour plus économique et plus rapide la fabrication de puissantes machines aériennes. Ils approprient les cellules à l'emploi de moteurs puissants, robustes et sûrs. Mieux que cela, ils prévoient que la surveillance alliée pourrait reprendre dans son ancienne rigueur et ils étudient la construction sur la base d'une interchangeabilité parfaite des différentes pièces de leurs appareils. Ainsi peuvent-ils répartir



leur fabrication dans un grand nombre d'usines qui poursuivent d'autres constructions, voilant, de ce fait, leur collaboration aéronautique. En ce sens, un de nos grands quotidiens publiait le 9 août dernier l'entrefilet suivant : « Les contrôleurs alliés en visitant une fabrique de petites coques de navires en métal ont pu se rendre compte que cette fabrication n'était qu'un prétexte pour camoufler une vaste usine d'avions de bombardement. »

Ce n'est pas tout. Ce peuple patient et tenace bénéficiant des expériences antérieures accomplies à propos des zeppelins, a acquis dans la métallurgie d'aviation une avance incontestable. La création d'alliages légers nouveaux et la connaissance si importante des diverses méthodes de traitement par lesquelles on peut les utiliser ne sont pas un des moindres avantages que possèdent, dans l'aéronautique, les gens d'outre-Rhin. Si l'on ajoute que la fameuse organisation en « konzern » appliquée aux constructions aéronautiques en abaisse considérablement le prix de revient, on voit la force de la position allemande. Les techniciens ne manquent pas et tout est prêt pour une production intense.

A ce danger spécifiquement allemand, s'ajoute celui d'une alliance industrielle avec la Russie. Un journal polonais, le *Przegłond Nieczorny*, cité par une revue française (1) ; a signalé la construction en Russie, par les Allemands, d'une grande usine d'aéroplanes pour laquelle les Soviets ont concédé de vastes terrains près de Kharkow. Sans parler des usines « Albatros » à Moscou, on sait que l'aviation russe se développe en divers points du territoire et sous l'impulsion des Allemands. Il faut voir là une conséquence d'un accord signé en 1922 entre Prussiens et Russes dans le sens d'une mise en commun du matériel de toute nature. Faut-il interpréter comme une relation avec ces faits la création de la flotte aérienne rouge

(1) *L'Armée coloniale*, n° 30, juillet 1923.

nommée « Ultimatum »? Quoi qu'il en soit, le chef de l'armée rouge, qui a décidé de doter la Russie de plusieurs milliers d'aéroplanes, semble voir assez clair dans la question puisqu'il disait récemment : « Il est indispensable d'établir une union étroite dans la construction des flottes civile et militaire. La flotte civile doit être la réserve de la flotte de guerre. »

Ainsi de puissantes flottes aériennes allemandes appuyées par des forces similaires russes pourraient fort bien se réunir quelque jour contre nous. Franchissant la barrière du Rhin, insuffisamment défendue, elles pourraient semer la terreur et la mort au plus profond de notre pays.

En face de pareilles éventualités, il est donc nécessaire de posséder une flotte aérienne nombreuse capable de faire peser sur nos ennemis la salutaire menace de représailles impitoyables.

Dans tout ce qui précède j'ai paru délaissier l'aviation de travail. En vérité, bien loin de méconnaître son rôle très important dans la bataille, j'ai signalé, dès le début de cette étude, la place que l'aviation de travail trouverait auprès des éléments de couverture. Ceux-ci devront être dotés d'une aviation de grande reconnaissance et d'avions de réglage ; en outre, il faudra laisser une importante force de chasse en réserve générale à la disposition du commandement. Les méthodes de travail de l'aviation d'armée et de corps d'armée ont été mises au point pendant la guerre. Si la défense du Rhin prenait aux alentours du fleuve l'aspect d'une guerre de tranchées (ce dont nous doutons) l'aviation de travail s'inspirerait, en tenant compte des inévitables modifications de son rôle antérieur.

Je tiens à préciser ici ma pensée.

Bien que j'aie insisté sur la place prépondérante de l'aviation de bombardement au cours de la période d'opérations ante-terrestres, je ne néglige pas les perspectives

ouvertes par l'emploi de l'aviation sur le champ de bataille proprement dit. A ce sujet, bien des hypothèses sont permises. Si, par exemple, la guerre est de mouvement, une partie de l'aviation de chasse peut harceler les troupes, les convois, les camps de ravitaillement. Si la guerre est stabilisée, l'aviation de bombardement peut prendre part aux attaques en bouleversant par avance les tranchées, en empêchant les déplacements d'artillerie, en noyant toute la ligne ennemie sous les gaz. Certaines vues d'avenir sont troublantes. Une escadre pourrait, par exemple, débarquer sur l'arrière une troupe assez importante, dotée de mitrailleuses et qui, solidement retranchée, apporterait le trouble chez l'ennemi. Répétée de proche en proche, cette opération réaliserait le noyautage des arrières et pourrait ajouter son action à celle d'une attaque de front simultanée.

Notons-le bien, l'aviation de travail doit, non seulement satisfaire aux besoins des troupes de couverture, mais encore se trouver en nombre suffisant pour étayer les troupes de choc quand elles seront formées. Comme il est difficile de posséder, dès le temps de paix, les quantités de matériel nécessaire, on voit quel problème industriel ardu se pose ici. Il faut trouver des méthodes de production et prévoir des stocks suffisants pour construire, en quelques jours, un complément de matériel aéronautique qui viendra grossir les rangs du contingent normal en temps de paix. Je reviendrai, plus loin, sur ce problème essentiel qui, disons-le tout de suite, n'est pas assez prévu par les pouvoirs actuels.

Ce passage du pied de paix au pied de guerre qui sera pour l'aviation son propre problème de mobilisation est, à cet égard, beaucoup plus important que pour les autres armes. J'ai montré, en effet, que le véritable avantage de l'aviation c'est la généralité et la puissance de son rôle au cours de la période d'opérations ante-terrestres. Mais pour qu'elle puisse jouer ce rôle et le continuer une fois

les grandes opérations engagées, il faudrait que son accroissement à partir du jour de la mobilisation fût en quelque sorte foudroyant.

On ne saurait opposer le découragement à ce problème, si difficile soit-il. Il faut le résoudre, car seul l'adversaire qui aura le plus rapidement possible la suprématie aérienne, sera fatalement victorieux. Il est bon de remarquer toutefois qu'au sujet de l'aviation de bombardement ce problème peut être en grande partie résolu par l'existence d'une puissante aviation civile. Mais il faut, pour que cette dernière ait une valeur militaire latente, que les appareils en soient immédiatement transformables. Ils devront avoir été prévus tels que, en quelques minutes, ils soient prêts pour la guerre avec, notamment, leurs lance-bombes en place et fonctionnant impeccablement. Je traiterai également les problèmes de ce genre dans la deuxième partie de cet ouvrage.

Certes, l'armée de demain pourra être une grande dévoreuse d'avions. On ne sait exactement ce que pourraient exiger comme forces aériennes les premières batailles qui se dérouleraient dans les parages du Rhin. Mais on doit signaler comment, par sa qualité fondamentale qui est la vitesse, l'aviation peut aider elle-même à la solution.

Grâce à sa mobilité extrême et à sa rapidité, l'avion, pour peu qu'il se tienne au centre de la ligne de front, a la liberté d'y intervenir ici ou là. De même, des forces aériennes qui ne sont pas spécialement destinées à collaborer directement avec les troupes de terre peuvent, à l'occasion, intervenir dans la bataille. A ce titre la victoire écrasante que l'aviation défensive de chasse serait capable, dès les premières heures du conflit, d'obtenir sur l'adversaire aurait les plus grandes conséquences. Le commandement serait libre de jeter dans la bataille l'ensemble des forces aériennes ; l'aviation de bombardement, l'aviation de chasse, l'aviation de travail pourraient conjuguer leurs efforts et tenir l'ennemi sous un feu d'une intensité



exceptionnelle. Et, au besoin, l'aviation maritime côtière, composée d'avions terrestres, pourrait fournir ses contingents.

En résumé, on peut distinguer dans ses grandes lignes l'effort aérien que nous devons produire pour assurer l'inviolabilité de la frontière du Rhin. Cet effort se ramène aux directives suivantes :

Il faut, premièrement, créer une puissante aviation de bombardement dont une partie, militaire, servira à la formation des cadres, dont l'autre partie, civile, sera employée en temps de paix à l'enrichissement économique de la nation.

Il faut, ensuite, constituer une excellente aviation de chasse dotée des moyens les plus modernes et d'une supériorité marquée sur celle correspondante de l'adversaire.

Enfin, l'aviation de travail doit être prévue capable de subvenir aux besoins des troupes de couverture ; puis, bientôt après, à ceux des troupes de choc.

Pour ces trois spécialités d'aviation, il faut prévoir, dès maintenant, une méthode de construction intensive et économique capable de multiplier, sitôt la déclaration de guerre, le matériel existant et cela dans le plus court espace de temps. Cette dernière condition étant basée sur cette évidence que celui des adversaires qui atteindra le plus vite l'écrasante supériorité numérique sera le maître des événements.

Pour l'aviation de bombardement, la quantité de matériel à prévoir devra être basée : d'une part, sur le nombre et l'étendue des régions militaires et industrielles de l'ennemi ; d'autre part, sur sa puissance aérienne.

Pour l'aviation de chasse, il faudra également se trouver supérieur par le nombre ; mais ce sont surtout les qualités techniques qui devront être recherchées. Car dans la chasse plus qu'ailleurs, l'expérience a montré la suprématie de la valeur technique et morale sur le nombre.

Pour ce qui est de l'aviation de travail, elle devra être

prévue en proportion des armées et corps d'armée, tant métropolitains que coloniaux, qu'il sera possible à la nation de mettre en ligne dans le grand choc.

Ces vastes programmes, aux exigences tant qualitatives que quantitatives, ne seront pas réalisables sans une conception d'ensemble profondément raisonnée.

Ils réclament une cohésion, une doctrine très nette, dont les principes devront se faire sentir sur tous les plans intéressés : organisation militaire, organisation civile, industrielle et économique, production, entretien, utilisation.

RENÉ FONCK,  
député des Vosges.

---

# SUR LES TRACES

## DE LADY ESTHER STANHOPE

---

*Nos lecteurs nous ont su gré l'année dernière de leur avoir fait connaître Isabelle Eberhardt, et savent maintenant que la publication de son Journal, dont ils ont eu la primeur, a consacré définitivement la renommée de cette grande aventurière, de cette noble errante qui fut, sans le vouloir, un écrivain. Voici que Maurice Barrès et Pierre Benoit nous attirent aujourd'hui sur les traces d'une autre nomade, plus prestigieuse que sa cadette, à la vérité, et bien faite pour tenter des imaginations qui se plurent au Jardin sur l'Oronte et dans les retraites inaccessibles du Hoggar.*

*Lady Esther Stanhope, nièce du second William Pitt, l'adversaire implacable du Directoire et de Bonaparte, née à Londres en 1776, vécut une jeunesse auréolée par la gloire de son oncle, dont elle gouverna la maison, rédigea souvent les discours, et conseilla même la politique. En 1810, accablée par la mort de ce dernier, elle quitta l'Angleterre, et après de longues pérégrinations dans la Méditerranée, en Égypte, en Palestine, elle s'établit en Syrie. Sa grande fortune, son caractère viril, le mystère dont elle aimait à s'envelopper, lui donnèrent vite un ascendant extraordinaire sur les indigènes, qui la traitaient en reine. Elle fit en 1813 une excursion à Palmyre, qui la laissa obsédée pour toujours par le souvenir de Zénobie, et par le rêve d'un empire arabe, qu'il est assez curieux, d'ailleurs, de voir ses compatriotes, qui pourtant la tinrent toujours en suspicion, reprendre aujourd'hui. Toujours vêtue en homme, avec le costume musulman, elle aimait à se faire passer pour prophétesse et sorcière. La fin de sa vie fut une suite d'échecs qui consommèrent sa ruine, et son dernier acte politique fut l'insurrection des Druses, qu'elle souleva contre Ibrahim en 1838.*

*Telle est la femme dont l'ombre, encore vivante en Orient, hanta Barrès pendant qu'il poursuivait son Enquête aux pays du Levant, et que le père d'Antinéa, qui voyage en*

Syrie, comme on sait, depuis plusieurs mois, pourchasse à son tour.

Or, voici la lettre que j'eus le grand plaisir de recevoir il y a quelques jours :

« Charmes, 2 novembre.

« Mon cher ami,

« Dans le Liban, en 1914, j'avais cherché les traces de Lady Esther Stanhope. J'explique cela dans mon tome I<sup>er</sup>, au chapitre intitulé : « Une promenade dans le Liban ». On m'avait promis des documents. (Voir mes conversations de Deir-el-Kamar, dans ce chapitre.) La guerre est arrivée; je n'ai rien reçu. Pierre Benoit, avec une parfaite activité, et une plus parfaite amitié, a cherché, a trouvé, m'a écrit. Voulez-vous publier ses charmantes lettres? Je compte les annexer à la fin de mon second volume. Je crois que cette correspondance de Syrie peut intéresser vos lecteurs.

« BARRÈS. »

Comment ne remercierais-je pas Maurice Barrès, et après lui Pierre Benoit, de cette jolie surprise qu'ils nous font? Je suis bien sûr que tous nos lecteurs les en voudront remercier avec moi.

F. L. G.

---

Tout mûrit et se laisse cueillir quand l'heure la plus favorable a sonné. Si je n'ai pu obtenir dans la première minute les renseignements sur lady Esther Stanhope que je demandais au docteur Tehini, mon hôte de Deir-el-Kamar, c'est qu'il fallait qu'ils nous parvinssent animés, enrichis par l'un des plus charmants génies nouveaux-venus. Neuf années après ma vaine recherche dans le Liban, le Père Sarloutte m'écrivait d'Angora, en juillet 1923 : « Pierre Benoit est notre hôte, Pierre Benoit est allé à Deir-el-Kamar chez vos hôtes, Pierre Benoit va à Djoun, vous aurez vos documents. » Et bientôt m'arrivait du jeune romancier la lettre que voici :

« Ce qui frappe en lady Esther Stanhope, ce sont les points de contact avec Hendyé. Lamartine les avait



constatés. Lui, si peu observateur cependant, et qui paraît avoir été fortement impressionné par la mise en scène au milieu de laquelle le reçut l'Anglaise, il n'a pas manqué de faire remonter l'origine de ces ressemblances à l'influence de la terre syrienne, où toute femme appartient plus ou moins au cortège d'Adonis. Il parle de l'égale « disposition au merveilleux » qui se retrouve chez la nièce de Pitt, l'amie de Brummel, comme chez la pauvre religieuse maronite. « Cette disposition, écrit-il, tient à un sentiment religieux très développé, et à un défaut d'équilibre entre l'imagination et la raison. »

« La cellule d'Hendyé subsiste dans le Kesrouan. Mais, sur les collines calcinées de Djoun, rien ne demeure de l'étrange château sur lequel régna durant vingt années cette châtelaine plus étrange encore. Que savons-nous de sa folie? Peu de choses, sinon que sa tête était rasée, qu'elle passait la moitié de son temps à interroger les astres, et le reste en conversations. C'est un fait, elle était une causeuse intarissable. Elle pouvait parler de dix à quatorze heures sans quitter son divan. Un M. Way l'écouta ainsi de trois heures de l'après-midi jusqu'au lever du jour, le lendemain. En 1819, elle retint auprès d'elle un autre interlocuteur, le docteur N..., si longtemps, que le malheureux s'évanouit.

« Est-ce tout? Peut-être. Ses mémorialistes, bien que terriblement pudibonds, nous laissent néanmoins, à certains détails, penser qu'ils ne nous ont pas tout rapporté, ou qu'ils n'ont pas tout su. Nous, nous ne pouvons pas oublier que nous sommes dans ces montagnes génératrices de curieuses folies. Le labyrinthe de lady Stanhope n'est guère distant du monastère d'Hendyé. Pas d'homme dans sa vie, à part, peut-être, ce jeune et nébuleux général anglais, tué en Espagne, et auquel Lamartine fait allusion. Par ailleurs, son médecin nous apprend qu'elle avait pour les femmes une aversion extraordinaire. Elle se refusa toujours à recevoir celles des visiteurs qui

venaient la voir. Elle professait que les hommes mariés étaient les plus misérables des êtres... Or, nous voyons auprès d'elle, pendant de nombreuses années, ne la quittant jamais, une jeune Anglaise, miss Williams, pour laquelle elle semble s'être bien relâchée de cette aversion. Miss Williams mourut à l'automne de 1828, moins de la maladie dont elle était atteinte, paraît-il, que des « étranges remèdes » (c'est le médecin qui parle) que sa maîtresse lui administra. Sa tombe fut, dans le cimetière de Dayr-el-Mkhallas, un simple tertre couronné d'arbustes épineux qui devaient empêcher les chacals de venir déterrer le corps. A la suite de cette mort, lady Stanhope « tint sa chambre fermée deux ans ». Nous connaissons également l'existence de ses deux esclaves, Fatoun et Zizefoun, deux jeunes filles d'origine Metouali, qui ne la quittaient ni jour ni nuit, et qu'elle terrorisait.

« On n'aurait qu'une idée bien tronquée de lady Stanhope si, à côté de sa folie mystique, on ne faisait intervenir sa folie de domination. C'est par là que cette femme est vraiment extraordinaire. C'est de ce côté que les plus curieuses découvertes sont réservées aux pioches des chercheurs. Cette terre arabe est sans doute la patrie d'Adonis et d'Hendyé, mais aussi, il ne faut pas l'oublier, celle de Balkis et de Zénobie. Dans les propos les plus incohérents de lady Stanhope, il m'a toujours semblé retrouver une idée susceptible de faire l'unité : le désir forcené de la reconstitution de l'empire palmyrénien. De tout temps, une sorte de frénésie a poussé les femmes à se mêler de la question arabe. L'histoire du peuple le plus désordonné semble flatter le perpétuel dérèglement, le goût de l'anarchie que les meilleures portent en elles. Hier encore, à Paris, nous avons vu, dans nos salons, quel accueil elles ont fait à Fayçal... Je ne puis citer les noms illustres de deux ou trois de nos compatriotes qui se sont rendues célèbres en Syrie par leur désir de jouer les Zénobies. Mais les

Anglaises ont battu de loin les Françaises sur le chapitre de ces singulières ardeurs... Il faut lire dans Lamartine comment Esther Stanhope fut proclamée par les tribus arabes reine de Palmyre. Nous avons, d'autre part, la trace de ses intrigues avec ou contre l'émir et le cheikh Béchir, le sultan Mahmoud, Abdullah, pacha d'Acre, pour le compte duquel elle rédigea elle-même un projet d'organisation de troupes régulières.

« Ainsi, sur ce terrain, et de la façon la plus inattendue, cette femme qui fait sans cesse profession de haïr son pays natal, a jeté les principes de la politique suivie actuellement par l'Angleterre dans le proche Orient. Lady Esther était-elle sensée? Ou cette politique est-elle folle? Nous le saurons un jour. Pour le moment, bornons-nous à constater chez un personnage fort curieux, le colonel Lawrence, conseiller contre nous des émirs Fayçal et Abdallah, le même mysticisme pro-arabe qui animait la châtelaine de Djoun.

« L'Angleterre, qui l'avait délaissée durant sa vie, tint à sa mort à récupérer cette enfant prodigue. Il faut lire, dans le livre de M. William Thomson (*Lebanon, Damascus and Beyond Jordan*), les détails pleins d'horreur tragique de son enterrement.

« Le consul d'Angleterre à Beyrouth, raconte M. William Thomson, me demanda d'accomplir l'office divin à l'enterrement de lady Esther. C'était un dimanche d'une chaleur intense, en juin 1839. Nous partîmes pour notre triste mission vers une heure, et arrivâmes à Djoun vers minuit. Après un court examen, le consul décida que l'enterrement devait avoir lieu immédiatement. La voûte du jardin fut ouverte en hâte, et les ossements d'un général français qui était mort là-bas et avait été enterré par lady Esther dans la voûte, en furent retirés et mis en tas. Le corps de lady Esther, dans un simple cercueil de bois blanc, fut porté par les serviteurs jusqu'à la tombe, suivi d'une assistance qui s'éclairait de torches

et de lanternes pour trouver son chemin, parmi les allées sinueuses du jardin. Je fis fausse route et j'errai quelque temps parmi les détours de ces labyrinthes. Lorsque enfin j'atteignis le berceau, la première chose que je vis fut l'amas des os du général, en un sinistre tas, avec la tête au sommet et une chandelle allumée dans chaque orbite. Un spectacle hideux ! Le consul observa plus tard qu'il existait de curieuses analogies entre cet enterrement et celui de sir John Moore, l'amour de jeunesse de lady Esther. En silence, à minuit, dans la montagne solitaire, nos lanternes brûlant d'un terne éclat, avec le drapeau de son pays autour d'elle, elle était étendue comme un guerrier en son repos, et nous la laissâmes seule dans sa gloire...

« Ainsi parle Thompson. Le général français dont la dépouille fut associée de façon si macabre à l'apothéose funèbre de la châtelaine du Liban, s'appelait le général Loustaunau. Si j'étais en France, j'aurais hâte de rechercher, dans les archives de la guerre, les circonstances de sa venue en Syrie et de sa mort. »

Et peu après, toujours du Liban, Pierre Benoit redoubla :

« Avez-vous reçu mes notes sur lady Stanhope ? Je viens de relever quelque chose de particulièrement intéressant à son sujet, touchant le rôle d'agent britannique qu'elle a joué, peut-être à son insu. Prenez le *Voyage en Orient* de Lamartine. Cherchez-y le récit de Fatalla Sayegir... Vous y verrez comment lady Esther essaya de contrecarrer la mission de Lascaris, agent secret de Napoléon chez les Bédouins... »

Eh ! oui, Pierre Benoit, je connais cette page : « Lady Stanhope, par des questions adroites, ayant vainement essayé d'obtenir de lui (de Lascaris) quelques éclaircissements sur ses relations avec les Bédouins, prit à la fin

un ton d'autorité qui donna à celui-ci prétexte de rompre. Il quitta lady Stanhope complètement brouillé avec elle. » Mais il faut aller plus loin sur cette piste. Mon cher Benoit, écoutez ce que dit le vicomte de Marcellus précisément à Lamartine : « Vous avez nommé lady Esther Stanhope, vous m'avez transporté de nouveau aux pieds de cette femme dont je n'osais tracer le portrait et que vous ne jugez pas vous-même... Moi aussi, je consignai mes impressions dans un récit fidèle ; mais ce récit... mourut dans le gouffre des archives... » Eh ! quoi, Benoit, n'irons-nous pas l'y rechercher ? Il continue : « Cependant *ma visite à lady Esther fut racontée à Louis XVIII ; il voulut en savoir les détails et désira s'en entretenir avec moi.* » Ah ! mais ceci ne vous semble-t-il pas d'importance ?

...J'arrête notre dialogue pour le moment. Elle est charmante, cette collaboration que m'accordent l'amitié de Pierre Benoit et notre goût commun pour les dames du Liban. Puissions-nous recevoir bientôt le roman qu'il dédie à celles-ci et qu'à cette heure il écrit sur le rivage de leurs montagnes. Et souhaitons que tous les jeunes enchanteurs, tous les jeunes maîtres de l'imagination aillent ainsi planter leur bannière sur ces terres qu'il s'agit d'incorporer dans la pensée française.

Une lettre de Pierre Benoit m'arrive du Liban, datée du 15 août 1923... Dans un coin, soigneusement fixée, une pauvre petite fleurette mauve... et puis : « ...Voici une fleur qui vous touchera peut-être. Je l'ai cueillie dimanche dernier sur la tombe d'Hendyé. Avez-vous vu cette tombe, la tragique fosse commune d'un couvent situé dans le Liban, à une lieue à l'est de Ghazin ? J'ai bien pensé à vous là-bas... »

MAURICE BARRÈS.

---

VUES SUR L'HISTOIRE DE FRANCE

---

# LA RÉVOLUTION

---

*(Suite et fin)*

C'est ainsi, dans cette mesure et pour ces raisons, que, malgré ses atroces folies, malgré ses agents ignobles, la Terreur a été nationale. Mais, si elle a tendu les ressorts de la France dans un des plus grands dangers qu'elle eût courus, il est exagéré de dire qu'elle l'a sauvée. La Convention, dont les pitoyables restes tremblaient alors comme la feuille, ne la sauvera pas davantage, malgré sa phraséologie héroïque. Dans l'été de 1793, la République eût succombé, le territoire eût été envahi, si l'Angleterre avait été prête, si elle avait soutenu les insurgés vendéens, si la Prusse, l'Autriche et la Russie n'eussent pas encore été occupées à dépecer la Pologne, victime substituée à la France, à reprendre leurs projets sur l'Orient et la Turquie. Sans ce répit, la Révolution n'aurait pu écraser ses ennemis de l'intérieur. Les effets de la réorganisation militaire à laquelle se dévouait Carnot n'auraient pas pu se faire sentir et la levée en masse n'aurait été que la levée d'une cohue incapable de résister à l'effort d'une coalition.

Désespérée en juillet 1793, la situation se rétablissait en octobre par la victoire de Wattignies qui débloquait la frontière du Nord. L'insurrection vendéenne reculait, l'in-

surrection lyonnaise était brisée. En décembre, la Vendée sera définitivement vaincue, Bonaparte se sera signalé à la reprise de Toulon, l'Alsace sera délivrée, la Belgique nous sera ouverte encore une fois. Quelques historiens se sont demandé pourquoi la Révolution ne s'était pas modérée à ce moment-là. Ils excusent la Terreur tant que « la patrie est en danger ». Ensuite, ils se voilent la face devant ses excès. Une vue plus large des nécessités devant lesquelles se trouvaient Robespierre et le Comité de Salut public rend compte de la continuation du terrorisme. On oublie que l'état des finances était toujours plus désastreux, que l'abîme se creusait encore par l'énormité des dépenses militaires. Il fallait de l'argent à tout prix : la guerre devait nourrir la guerre, et c'était devenu un système de « vaincre l'ennemi et de vivre à ses dépens », de conquérir pour enrichir la République. La guerre continuant, la Terreur devait continuer aussi. Mais elle servait à autre chose : elle était un instrument de confiscation. Elle servait à prendre les biens des émigrés, à spolier les suspects et les riches, dans l'illusion, qui durait depuis la Constituante, qu'on donnerait enfin une garantie solide aux assignats.

La Terreur ne pouvait donc pas s'arrêter d'un signet. Robespierre était conduit à se comporter comme un chef. Il commençait à redouter l'anarchie : le premier, il osa frapper la canaille parisienne avec Hébert et les hébertistes. Tout de suite après, ce furent Danton et les dantonistes, les « indulgents », ceux qui penchaient pour une paix prématurée, qu'il envoya à la guillotine. L'illumination de Robespierre, son jargon prétentieux et mystique, n'empêchent pas de remarquer l'insistance avec laquelle, à chacun des grands progrès politiques, il parle des traîtres, des agents anglais, du rôle des banquiers, des étrangers suspects comme Anacharsis Clootz, qui pullulaient depuis les débuts de la Révolution, tout un monde bizarre, inquiétant, où il « épura » sans pitié, mais

peut-être pas toujours sans discernement, et qu'il expédia à la guillotine à côté de ce qu'il y avait en France de plus noble et de meilleur, pêle-mêle avec des innocents, des savants et des poètes. Robespierre se faisait appeler « l'incorruptible ». Il y avait donc des corrompus? On a ici l'impression de ces histoires d'argent, de police et d'espionnage qui sont communes à tous les milieux révolutionnaires.

Au mois d'avril 1794, la Terreur dure toujours. Danton a été supprimé. Camille Desmoulins et sa Lucile aussi. Les hommes de la Révolution se sont dévorés entre eux. Il ne reste guère que les prudents et les habiles, ceux qui ont eu, comme disait Sieyès, le talent de vivre. Mais à force d'épurer la Révolution, Robespierre l'a émasculée, il en a tari la sève. Lui-même, avec le jacobinisme, il est toute la Révolution. Il n'y avait plus rien après les opinions de Marat. Il n'y a plus personne après Robespierre. Il a grandi, depuis la Constituante, par les surenchères que favorisait le principe politique en vigueur depuis 1789 : pas d'ennemis à gauche. Maintenant, quelles sont ses idées? Que veut-il? Où va-t-il? Il ne le sait pas lui-même. On prête à ce despote les projets les plus bizarres et la cour de Vienne s'intéresse à « M. de Robespierre ». Pourtant il n'invente plus autre chose que la fête ridicule de l'Être suprême, tandis que la guillotine fauche tous les jours, éclaircit les rangs de l'Assemblée, dégarnit jusqu'à la Montagne.

Il ne restait plus guère que ceux qui, par peur, avaient dit oui à tout. Une peur suprême leur donna le courage du désespoir. Robespierre sentit que la Convention lui échappait et il voulut recourir au moyen ordinaire, celui dont l'effet, jusque-là, n'avait jamais manqué : l'intervention de la Commune. On vit alors, au 9 Thermidor, cette chose extraordinaire. Les Conventionnels qui survivaient étaient les plus sagaces et les plus subtils, puisqu'ils avaient réussi à sauver leur tête. Ils s'avisèrent



de ce qu'on ne semblait jamais avoir compris depuis le 10 Août : que ces fameuses « journées » n'étaient au fond que de petites affaires de quartiers, qu'avec un peu de méthode, d'adresse et d'énergie, il était possible de mettre les émeutiers en échec. Sur quoi reposait la Commune jacobine ? Sur les sections. Il s'agissait, pour empêcher une « journée », pour arrêter Santerre et Henriot, de protéger d'abord le point menacé avec des sections modérées, puis de prendre l'offensive contre l'émeute. Il ne suffisait donc pas pour renverser Robespierre de faire voter sa mise en accusation. Il fallait être sûr de ce qui se passerait hors de l'Assemblée. Tallien et Barras se chargèrent de la manœuvre. Elle réussit, grâce à une seule section, la section Le Pelletier, qui donna le signal de la résistance. Robespierre, réfugié à l'Hôtel de Ville, connaissait trop bien le mécanisme de la Révolution pour ne pas savoir qu'il était perdu si l'émeute et la Commune commençaient à reculer. Il voulut se tuer, se manqua, et, le lendemain, fut porté ensanglanté sur l'échafaud (28 juillet 1794).

Après la chute de Robespierre, la France respira. Un violent mouvement de l'opinion publique exigea et obtint le châtement des « bourreaux barbouilleurs de lois ». La guillotine servit encore pour les plus marquants et les plus abominables des terroristes, comme le tribunal révolutionnaire avait servi contre ceux qui l'avaient institué. Mais si la réaction thermidorienne était un soulagement, ce n'était pas une solution. Que cherchait la Révolution depuis l'origine ? Un gouvernement. Elle avait usé trois ou quatre Constitutions, pas même viables, à peine appliquées. La Terreur était un état frénétique qui ne laissait après lui qu'impuissance et dégoût. Du 9 Thermidor au 18 Brumaire (les deux dates restées les plus célèbres du nouveau calendrier républicain), la Révolution cherche à se donner un gouvernement qui soit un gouvernement libre, conforme à ses principes, et elle échoue.

Lorsque les modérés de la Convention, par une épuration suprême, se furent délivrés de Robespierre et de la « queue de Robespierre », ils se retrouvèrent devant les mêmes difficultés que leurs prédécesseurs : difficultés d'argent accrues avec la marée montante des assignats, guerre extérieure, confusion intense au dedans. Beaucoup de Français, excédés de l'anarchie, de la misère et des souffrances causées par l'avilissement du papier-monnaie, aspiraient à l'ordre et le concevaient sous la forme d'un retour à la royauté. Beaucoup, d'autre part, étaient trop engagés dans la Révolution, y avaient trop d'intérêts, pour ne pas appréhender un retour à l'ancien régime : c'était, en particulier, le cas des régicides, des acquéreurs de biens nationaux et des militaires. Enfin le jacobinisme était loin d'être mort. Pendant cinq années, la Révolution fut occupée à se tenir à égale distance du royalisme et du terrorisme sans réussir à autre chose qu'à entretenir le désordre et à préparer le gouvernement autoritaire qui sortirait d'elle pour la conserver.

La genèse du 18 Brumaire est simple. Que se passe-t-il après Thermidor? Désormais, la Convention sait très bien ce qu'il faut faire pour éviter une revanche des Jacobins. Le 12 germinal et le 1<sup>er</sup> prairial, l'émeute se renouvelle et avorte parce qu'elle n'a plus sa tête, parce que la Commune de Paris a été supprimée. Pourtant, au 1<sup>er</sup> prairial, l'alerte a été chaude. La foule a encore envahi l'Assemblée, tué même un député, Féraud, et porté sa tête au bout d'une pique. L'insurrection vaincue, grâce aux sections modérées, les thermidoriens se décident enfin à prendre la mesure devant laquelle la Révolution a toujours reculé : la garde nationale perd son autonomie et elle est placée sous la direction d'un comité militaire. Alors l'influence politique commence à passer à l'armée, une armée victorieuse qui vient, par un étonnant exploit, de conquérir la Hollande avec Pichegru. Qui aura l'armée pour lui aura le pouvoir. L'ère des généraux commence.

Le 13 vendémiaire (4 octobre 1795), il faut appeler Bonaparte et son artillerie pour écraser un mouvement royaliste à Paris. Le 18 fructidor, le Directoire appellera Augereau. Ces deux opérations, exigées par le salut de l'idée révolutionnaire, ont été l'école du coup d'État.

Le 18 Fructidor est d'une importance particulière pour la suite des choses parce qu'il constitue le lien qui unit la Révolution à l'Empire. En 1792, la Révolution, pour s'achever, avait voulu la guerre. A tous les égards, elle en avait vécu, elle s'en était nourrie. Elle n'en pouvait plus sortir sans danger pour elle, mais, en outre, il ne dépendait déjà plus d'elle d'en sortir. Elle en était prisonnière comme Napoléon en sera prisonnier, parce qu'elle avait provoqué un ennemi, l'Angleterre, qui était résolu à ne poser les armes qu'après avoir vaincu.

En 1795, après deux campagnes heureuses en Hollande et dans les Pyrénées, la Convention avait saisi l'occasion de conclure la paix avec la Prusse que, dans l'esprit du dix-huitième siècle, elle s'affligeait de combattre, espérant toujours l'avoir pour alliée. Elle l'avait conclue aussi avec l'Espagne, la seule des puissances dont on pût dire qu'elle était entrée dans la lutte pour venger Louis XVI. La Prusse avait ce qu'elle voulait en Pologne, elle s'inquiétait des projets de l'Autriche et de la Russie. Pour reprendre sa liberté, elle signa le traité de Bâle et se désintéressa de la rive gauche du Rhin, moyennant compensation en Allemagne à son profit. Les Bourbons d'Espagne comprirent de leur côté qu'ils travaillaient uniquement pour l'Angleterre et se rapprochèrent de la France républicaine dans l'esprit de l'ancien pacte de famille. La Convention signa cette double paix en ajoutant qu'elle était un moyen de poursuivre avec plus d'acharnement la guerre contre les autres ennemis. Puisque les hostilités continuaient avec l'Angleterre et l'Autriche, elle n'avait pas le choix.

Cependant, la Convention qui avait aboli la dictature

terroriste, qui avait condamné l'absurde Constitution jacobine, se voyait obligée d'échafauder un gouvernement régulier et de recourir à des élections. Il était probable que ces élections, n'étant pas jacobines, seraient dans un sens très modéré, sinon réactionnaire, et que cette modération ou cette réaction s'exerceraient aussi bien dans la politique intérieure que dans la politique extérieure. La Constitution de l'an III essaya de reconstruire un pouvoir exécutif régulier en créant un Directoire de cinq membres et un pouvoir législatif équilibré, composé de deux assemblées ou conseils, celui des Anciens et celui des Cinq-Cents. Dans cette Constitution, la partie la mieux calculée était celle qui prévoyait que le Corps législatif ne serait élu que par tiers. L'ancienne Convention était donc sûre de garder quelque temps la majorité. Elle évitait les brusques déplacements d'opinion et fut libre de poursuivre la lutte contre l'ennemi extérieur, bien que les premières élections partielles eussent montré dans le pays un courant favorable à la paix.

Si pitoyable qu'ait été le gouvernement du Directoire, il n'est pas juste de lui reprocher d'avoir continué la guerre au moment où ses finances tombaient au dernier degré de la détresse. Cette détresse même persuadait l'ennemi qu'avec un peu de patience la France succomberait. Il avait été fabriqué pour 45 milliards d'assignats tombés à rien. Le Directoire se décida à brûler solennellement la planche qui servait à les imprimer, mais, se trouvant sans ressources, remplaça le papier-monnaie par un autre, les mandats territoriaux, qui eurent aussitôt le même sort. Si quelques spéculateurs s'enrichissaient, les rentiers, les fonctionnaires mouraient de faim. Nos soldats, dont le nombre croissait par la conscription, n'avaient pas de souliers. Bientôt la misère allait favoriser la propagande socialiste et la conspiration de Babeuf. Il est donc naturel que le Directoire ait continué à concevoir la guerre comme un moyen de lever des contri-

butions et de trouver des ressources, qu'il ait appréhendé aussi le retour, après une paix blanche, de troupes affamées et déguenillées, qu'il ait, enfin, approuvé le plan audacieux de Bonaparte, la conquête et le pillage de l'Italie. La destruction de la planche aux assignats, symbole de la banqueroute que la Révolution s'était flattée d'éviter, est du 19 février 1796. Le 22, Bonaparte recevait le commandement de l'armée des Alpes qu'il entraînait vers « ces riches provinces » où elle trouverait « honneur, gloire et richesse ». Bonaparte tint parole. Une campagne marquée par une série de victoires, Castiglione, Arcole, Rivoli, lui permit d'accomplir son programme. Désormais, il n'en changera plus. Il fera de ses batailles une source de profits. Pendant quinze ans, il conduira la guerre, non seulement sans qu'elle coûte rien à la France, mais en travaillant par elle à la restauration financière, jusqu'au jour où les peuples d'Europe rançonnés se soulèveront.

Un général victorieux et qui rapportait de l'argent se rendait indispensable. Et la popularité de Bonaparte grandissait. Il n'en est pas moins vrai que bien des Français se demandaient si l'on allait se battre toujours, enrôler toujours, conquérir toujours. On savait aussi que les partisans les plus passionnés de la guerre étaient les Jacobins, les patriotes ; on craignait que ce patriotisme-là, ayant mené à la Terreur, n'y reconduisît. En 1797, au moment où l'Autriche, chassée de l'Italie, menacée jusque chez elle, signait les préliminaires de Léoben, les élections avaient envoyé aux Conseils une nouvelle fournée de modérés, opposés à la politique belliqueuse. Dans l'état de misère et d'anarchie où était la France, avec un gouvernement faible, divisé et méprisé comme le Directoire, la continuation de la guerre, aux yeux des hommes raisonnables, était une absurdité et devait produire une catastrophe. Il fallait profiter de la défaite de l'Autriche, de l'abatement de Pitt qui entamait des

pourparlers à Lille et se montrait disposé à reconnaître les conquêtes de la Révolution, celle de la Belgique et de la rive gauche du Rhin, la République batave de Hollande et la République cisalpine d'Italie, annexes de la République française. Un des Directeurs était d'avis que cette occasion ne devait pas être perdue : c'était Barthélemy, le négociateur du traité de Bâle, diplomate d'ancien régime, élève de Vergennes. Carnot hésitait, redoutant la monarchie autant que la dictature militaire. Les trois autres, Rewbell, La Revellière et Barras (quoique ce dernier, vénal et corrompu, fût flottant), pensaient que la paix offrirait plus de difficultés que la guerre, que le gouvernement aurait à résoudre des problèmes insolubles ou qu'il serait renversé par la réaction dont la paix serait le triomphe. Ils pensaient aussi que les auteurs et les bénéficiaires de la Révolution auraient des comptes à rendre, particulièrement les régicides, sans compter — en quoi ils n'avaient sans doute pas tort — que les dispositions de Pitt ne dureraient pas, qu'une Angleterre nous laissant nos conquêtes du Rhin à l'Adige, c'était trop beau, que la guerre reprendrait sans retard et dans des conditions moins bonnes pour nous, le ressort s'étant une fois détendu.

Les partisans de la paix avaient la majorité dans les Conseils, mais aucune force organisée avec eux. Les partisans de la guerre pouvaient compter sur les Jacobins et sur les soldats. Ils attaquèrent violemment les royalistes, la « faction des anciennes limites », provoquèrent aux armées des adresses contre les ennemis de la République, avec la connivence des jeunes généraux. On avait besoin, pour l'opération, d'un homme à poigne : Bonaparte envoya à Paris Augereau, qui envahit la salle des Conseils, accompagné de Rossignol et de Santerre, revenants du jacobinisme, arrêta les députés qui protestaient et se vanta, le lendemain du 18 Fructidor, que son expédition eût réussi « comme un ballet d'opéra ». (4 septembre 1797.)

Les modérés avaient été « fructidorisés ». Ce fut une Terreur sèche, à peine moins cruelle que l'autre, l'échafaud étant remplacé par la déportation. Des députés, le directeur Barthélemy lui-même, furent envoyés à la Guyane avec de nombreux prêtres dont beaucoup périrent. Les arrestations, les proscriptions, les persécutions recommencèrent sous l'influence des Jacobins auxquels la haute main avait été rendue par ce coup d'État.

De son « proconsulat d'Italie », le général Bonaparte, grand favori du Directoire, observait les événements. Il avait approuvé, aidé le 18 Fructidor. Il en profita. Il vit que désormais le soldat était le maître, que le Directoire se rendrait impopulaire par son retour violent vers la gauche, que le besoin d'un gouvernement stable, rassurant pour les personnes et pour les biens, serait bientôt senti. Ce gouvernement, restaurateur de l'ordre et de l'autorité, appuyé sur des hommes qui n'avaient plus d'autre moyen d'existence que le métier militaire, devrait aussi conserver les résultats de la Révolution, dont Bonaparte lui-même n'était que le plus grand des parvenus. Il spéculait ainsi sur les deux tendances entre lesquelles les Français étaient partagés. Avant Fructidor, le général Bonaparte, qui fait déjà de la politique, est le plus ardent à reprocher au parti de la paix de compromettre le fruit de ses victoires d'Italie. Après Fructidor, il signe avec l'Autriche la paix de Campo-Formio, une paix, en somme, de transaction qui renvoie les affaires d'Allemagne à un congrès, celui de Rastadt.

Si Bonaparte, dès 1797, a entrevu la conduite à tenir pour le cas où les circonstances lui offriraient un rôle politique en France, il avait des visées plus immédiates. Ces temps étaient durs. Il fallait vivre. Les généraux, comme les autres, cherchaient à s'assurer du lendemain, plus ou moins adroitement : Dumouriez s'était déjà trompé, Pichegru, empêtré dans ses intrigues, allait finir par le suicide. Pour Bonaparte, le proconsulat d'Italie

ne devait pas être éternel. Il inventa autre chose, une expédition d'Égypte, une entreprise d'Orient, glorieuse et fructueuse, moyen, auquel des Français avaient pensé pendant tout le dix-huitième siècle, de frapper l'empire anglais des Indes. Hoche s'était acharné à des projets de débarquement, toujours infructueux, dans le pays de Galles et en Irlande. On n'y renonçait pas, mais pour venir à bout des Anglais, il fallait tenter autre chose. Quelque aventureuse qu'elle fût, la proposition de Bonaparte fut acceptée par le Directoire.

L'expédition d'Égypte fut entreprise avec une marine mal reconstituée tandis que la flotte anglaise était devenue plus redoutable. Bonaparte eut le bonheur de débarquer son corps expéditionnaire sain et sauf. Mais, peu de temps après, Nelson détruisait sa flotte à Aboukir (août 1798). Les escadres de l'Espagne et de la Hollande, nos alliées, étaient battues. Bonaparte avait conquis l'Égypte, mais s'y trouvait bloqué. Alors, la Russie et la Turquie déclaraient la guerre à la République. L'Autriche, à son tour, rompait les négociations de Rastadt, faisait même assassiner nos plénipotentiaires et rentrait dans une coalition plus forte que la précédente par le concours des Russes. Alors les choses commencèrent à mal tourner pour le Directoire. Aux observateurs attentifs, il pouvait apparaître déjà que les conquêtes de la Révolution étaient attachées avec des épingles, que les combinaisons de républiques vassales étaient un château de cartes, que cette guerre avec une l'Europe dirigée par l'Angleterre devait finir mal pour la France. Championnet allait jusqu'à Naples comme au temps de Charles VIII, le pape était enlevé et transporté à Valence. Mais des insurrections éclataient en Italie, Souvarof, uni aux Autrichiens, entra à Milan. En France, ces revers accroissaient l'impopularité du Directoire, gouvernement incapable, livré aux Jacobins. En juin 1799, une révolte des Conseils défit ce que le coup d'État de Fructidor



avait fait, remania le Directoire, où Sieyès, faux grand homme, était entré, sans que le Directoire nouveau fût meilleur que l'ancien. Au dehors, les revers se succédaient. L'Italie, après la défaite de Novi, était perdue. Sans une victoire de Masséna à Zurich et un succès de Brune en Hollande, qui arrêtaient l'ennemi, une débâcle était menaçante. La confusion régnait néanmoins dans les assemblées politiques, et le Directoire, à force d'osciller de droite à gauche et de gauche à droite, ne savait plus où aller. Bonaparte, de son côté, venait d'échouer en Syrie, où il avait essayé de s'ouvrir un chemin. L'expédition d'Égypte était sans issue. Informé des événements de France, il put, par une fortune extraordinaire, échapper aux navires anglais et, le 6 octobre 1799, il débarquait à Fréjus.

Un mois plus tard, le 9 novembre (18 brumaire), le Directoire était renversé par un de ces coups d'État dont il avait donné le modèle et qui finissaient par sembler ordinaires à tout le monde. La Révolution — ou plutôt la période révolutionnaire proprement dite — se terminait par l'aveu d'une cruelle impuissance à fonder un gouvernement.

JACQUES BAINVILLE.

---

## AU PAYS DE LA SOIF

---

28 décembre. — La mission s'éloigne du Hoggar. Nous y séjournons au retour. Le crépuscule tombe derrière nous. La chaîne granitique prend des coloris divers où le bleu domine. A l'ouest, les falaises et les cimes de l'Aballessa se détachent plus sombres sur le ciel encore lumineux.

Il fait complètement nuit lorsque nous atteignons l'oued Aballessa, à 47 kilomètres de Tit. Ses rives sont à pic et son lit, très sableux, encombré de gros blocs de rochers. Le passage est difficile ; il nous faut procéder à une reconnaissance à pied avant de nous y engager.

Le lieutenant Vella nous a donné un guide pour toute la traversée du Tanezrouft. C'est un indigène d'Ouar-gla, marié au Hoggar, qui s'appelle Ahmed Ben Djellali.

Ahmed Ben Djellali a toujours été un brave serviteur de la France. Il a seize ans de services, de nombreuses campagnes, plusieurs blessures. Possédant quelques chameaux, son rêve est de faire du commerce avec Agades. Quels services pourra-t-il nous rendre ? Les guides indigènes choisis par nos officiers sont en général d'un dévouement absolu et leurs connaissances de la région ne sauraient être contestées. Pourtant l'automobiliste ne doit suivre leurs indications qu'avec une extrême prudence ; c'est que ces hommes ont l'habitude de calculer sur l'allure du méhari non pas *la distance*, mais *le temps* qui sépare les points de repère de la route. Or la vitesse de l'automobile multiplie cette allure par un coefficient dont

ils ne peuvent même pas se faire une idée ; il en résulte pour eux un véritable vertige qui peut aller jusqu'à la perte absolue du sens de la direction lui-même. Dans ces conditions les meilleurs guides peuvent entraîner à des erreurs formidables et quelquefois funestes. Il faut avoir soin de contrôler rigoureusement toutes leurs indications à la boussole. C'est ce que nous avons toujours fait. Nous n'eûmes jamais lieu de le regretter.

Au cinquantième kilomètre, à un virage très difficile sur une pente abrupte, une de nos voitures est précipitée sur un bloc de rochers ; elle a sa poulie motrice de gauche fendue. Nous avons des poulies de rechange avec nous, mais ne vaut-il pas mieux les garder en réserve par prudence ? Le lieutenant Estienne repart pour Arrem Tit, afin de prendre cette pièce sur la voiture de ravitaillement que nous y avons laissée. Le bivouac est organisé en attendant son retour.

*29 décembre.* — A 4 heures du matin, quelques coups de klaxon nous annoncent l'arrivée d'Estienne. La réparation est vite terminée et le départ peut avoir lieu au lever du jour.

Nous sortons de la région des montagnes pour traverser de grands espaces légèrement vallonnés. Le terrain est volcanique, strié de lave et parsemé de pierre ponce.

A 9 heures nous atteignons Silet, dernière oasis du Hoggar ; une petite source, les ruines d'un très ancien bordj et quelques palmiers à l'abandon. Nous ne verrons plus de palmiers avant Kidal.

Dans ce lieu déshérité vivent deux hommes et trois femmes ; ces dernières sont de race targuia ; les hommes sont des Maures pris autrefois par les Touareg au cours d'un combat et emmenés en esclavage.

Examen rapide des voitures. On complète soigneuse-

ment les pleins d'eau faits à Tit, car jusqu'à Tin Zaouaten il n'existe plus aucun puits. Nous estimons à 400 kilomètres au moins la largeur de ce pays sans eau, sans vie, que les caravanes les plus audacieuses n'ont encore jamais abordé sans inquiétude ; pour nous, pleins de confiance dans nos auto-chenilles, ayant à notre disposition cet élément *vitesse* qui doit logiquement réduire tous les risques au minimum, c'est le cœur léger que nous abordons cette quintessence du désert, — ce qu'il y a de plus complet, en fait d'aridité et de désolation.

Il faut cependant envisager soit quelques détours imprévus, soit la possibilité d'un arrêt par suite d'une panne ou d'une tempête de sable. En nous rationnant pour la cuisine et si aucun incident de radiateur ne survient, nous avons de l'eau pour vingt jours.

Distribution à tous de quelques gouttes de la bienfaisante kola ; puis, reprenant son volant, Maurice Penaud résume la situation en disant à l'un des Maures qui assistent à notre appareillage :

— Et maintenant, mon vieux, passe-nous la clé du Tanezrouft !

Tout le monde rit, excepté l'indigène interpellé, pour la bonne raison qu'il n'a rien compris à la plaisanterie de notre mécanicien ; son air ahuri augmente notre hilarité. Elle est vraiment de bon augure, cette joie bien française, provoquée par un mot d'esprit, avec laquelle nous abordons le Tanezrouft !

A 10 heures, nous quittons Silet.

C'est maintenant tout à fait l'inconnu. Le principal sentiment qui plane sur nous est la curiosité ; peut-être s'y mêle-t-il tout de même une légère angoisse. Il a une réputation tellement sinistre, ce pays de la soif !

La surface du désert est d'abord couverte d'une impalpable poussière noire dans laquelle nos chenilles dessinent de grandes raies parallèles d'un blanc livide. La vision est véritablement macabre.

Vers midi commencent à se creuser sur cet immense écran les lacs décevants du mirage ; leurs rives miroitantes reculent sans cesse à mesure que nous avançons. Nous les poursuivrons jusqu'au soir, puis le crépuscule viendra soudain les tarir. Quelle souffrance ce doit être que la vision de cette eau irréaliste pour les voyageurs dont les outres sont vides !

En abordant le Tanezrouft on pense malgré soi à tous les drames de la soif dont il fut le théâtre. La mort par la soif est certainement la plus horrible, car elle prend l'être pour ainsi dire atome par atome, avec la lenteur savante, avec tous les raffinements d'un bourreau chinois. Il n'est pas possible de voir sans en être profondément impressionné le cadavre d'un homme mort de soif. C'est une momie desséchée ; sa peau a pris le ton et la consistance du cuir, elle est souvent couverte d'ulcères, comme si le corps brûlé d'un feu intérieur avait ouvert dans son agonie des bouches nouvelles pour hurler sa souffrance et demander à boire. En général les victimes de la soif sont nues ; elles ont quitté leurs vêtements un à un, les jetant derrière elles d'un geste machinal, presque automatique, espérant sans doute, en s'en débarrassant, se débarrasser aussi du poids qui les courbait vers le sol. Encore un détail atroce : il arrive un moment où l'être qui meurt de soif ne peut plus être sauvé : à partir de cet instant fatal l'eau devient pour lui un véritable poison. Qu'il puisse en approcher ses lèvres, il tombera foudroyé.

Vers 13 heures, une forme aiguë surgit de la plaine : c'est une pyramide rocheuse ; d'autres montagnes isolées, de même forme, lui feront suite. Autour d'elles ondule un sable mou où nous enfonçons beaucoup, mais qui ne pourra cependant pas nous arrêter. Nous marchons plein sud, dans une aridité absolue.

Au crépuscule, tout point de repère faisant défaut,

l'itinéraire devient difficile à suivre. La voiture de tête doit attendre les autres ; celles-ci surgissent enfin de l'ombre, semblables à des bêtes traquées, faune primitive attardée dans cette région déshéritée de la terre sur laquelle il semble que le temps n'ait point de prise ; elles glissent haletantes, comme des plésiosaures, au milieu des rochers, eux-mêmes monstrueux, les uns évoquant la puissante ossature de grands dinosauriens du jurassique, les autres, aux formes de cryptogames géantes, entraînant l'esprit vers des époques géologiques plus vieilles encore.

A 20 heures, bruit insolite, inquiétant, dans la boîte de vitesse de la voiture n° 2. On s'arrête ; on regarde. C'est un boulon qui coince le volant. Démontage de la boîte. Ce boulon ne manque à aucun organe ; c'est donc qu'il est tombé là pendant le montage. Comment se fait-il qu'il ne nous ait pas arrêtés plus tôt ? La mécanique a souvent des mystères qu'il ne faut point essayer de comprendre !

Le paysage est de plus en plus désolé ; même un groupe de pillards poursuivis n'aurait pas l'idée de traverser cette région. Nous avons pris un itinéraire sur lequel on n'aperçoit peut-être pas un être humain tous les cinquante ans. Les caravanes passent plus à l'est ou plus à l'ouest, afin de rencontrer, d'un côté, le puits de Tin Rhehro, de l'autre les puits d'In Zize et de Timissao. Les courriers militaires qui vont de Kidal à Tamanrasset évitent eux-mêmes l'endroit où nous coucherons ce soir, bien qu'ils essaient de couper toujours au plus court. Ici, c'est la grande solitude.

Tandis qu'on remonte la boîte de vitesse de la voiture n° 2, nous installons notre bivouac. Il fait froid, mais beaucoup moins qu'à Arrem Tit.

Au-dessus de nos têtes glisse dans un ciel profond, velouté, d'un bleu lourd, une lune splendide entourée d'un immense cercle blanc. Elle jette des lueurs d'argent

sur le reg. Plus loin s'entassent des nuages aux formes fantastiques dont les cimes dentelées paraissent lumineuses comme si elles étaient formées d'un cristal translucide éclairé par une flamme intérieure. Érigée dans un silence profond, dans une torpeur qui n'est rompue par aucun bruit, si faible soit-il, pas même par le crissement d'un insecte, cette sierra de vapeur évoque, avec l'impression d'un cauchemar de fièvre, l'aspect que doivent avoir, au fond des abîmes cosmiques, les paysages de certains astres sans atmosphère, donc sans vie. Pourtant, dans ce mystérieux pays se manifeste une vie obscure, la plus rudimentaire de toutes, celle des minéraux. Si fantastique que cela puisse paraître, la pierre a des moyens de lutter avec les causes de destruction qui s'acharnent contre elle. La roche saharienne est habituellement noire ou rougeâtre ; cette patine désertique a été étudiée par des savants qui ont reconnu qu'elle était constituée par l'exsudation d'une substance chimique destinée à vernisser et à durcir les surfaces exposées à l'assaut ininterrompu de la pluie, du vent, de la chaleur et du froid qui sont les principaux facteurs de cette lente érosion par laquelle les montagnes désagrégées doivent fatalement se transformer en dunes et les dunes en calmatage sédimentaire destiné à combler le lit des fleuves et à assécher le monde. L'instinct de conservation serait donc une loi universelle dépassant les limites du règne animal ; le Tanezrouft nous en donne une preuve palpable. Y peut-on songer sans angoisse ? Dans un de leurs premiers livres, sorte d'hallucinant cauchemar que la littérature d'imagination n'a jamais dépassé, les Rosny nous font assister à la lutte des premiers hommes contre des pierres animées essayant d'asservir le monde ; c'est la race énigmatique de Xipéhuz. Si les fils d'Adam n'avaient point triomphé des Xipéhuz, vers quel destin eût été canalisée l'évolution terrestre ? Suant des substances chimiques pour durcir leur épiderme afin de triompher de l'érosion qui

est leur façon de mourir, les rochers noirs et rouges du Tanezrouft offrent à l'esprit un champ de spéculations effarant où se trouve peut-être la réponse à cette question.

30 décembre. — Réveil à 3 heures ; départ vers 4 heures. Nous roulons pendant deux heures de nuit. A mesure que nous avançons, le terrain est devenu de plus en plus mauvais. Reg mou dans lequel on enfonce terriblement ; il est souvent parsemé de gros cailloux et continuellement divisé par des coupures assez profondes, difficiles à franchir. Nos voitures sont astreintes à une gymnastique continuelle et fatigante, et nos mécaniciens doivent exercer toute leur virtuosité. Leur bonne humeur ne s'altère pas pour si peu ; l'un d'eux déclare que l'exercice serait excellent pour un amateur de *looping the loop*.

Au lever du soleil, massif montagneux à notre gauche, à 200 kilomètres environ de Tit. Nous suivons pendant quelques instants la direction est ; le sol est devenu plus dur ; il est d'une exquise couleur blonde ; c'est le premier sourire du Tanezrouft.

A notre gauche, c'est-à-dire à l'est, se profilent toujours des montagnes aux arêtes vives. Nous devons nous trouver vers 7 h. 30 à hauteur de Tin Kaouin. Traversée de petits oueds à fond très plat parsemés de quelques rares petites herbes jaunes : les premières depuis Silet. Dans l'ouest flotte une sorte de voile d'abord presque imperceptible, mais dans lequel quiconque a eu un peu l'expérience du désert reconnaît, non sans inquiétude, un signe précurseur du simoun. Comme des marins qui regardent monter l'orage, nous regardons s'élever cette brume maintenant rougeâtre et tourbillonnante. Elle s'épaissit, s'élargit, couvre bientôt tout l'horizon. Soudain sa première vague déferle sur les voitures en nous cinglant brutalement la face. La tempête augmentera



progressivement de violence. De véritables houles de sable se ruent sur nous ; nous sommes enveloppés d'une atmosphère opaque, si dense qu'elle en paraît presque solide. Les voitures sont obligées de se suivre de très près pour ne pas se perdre.

Dans cette démence on pense à toutes les histoires de caravanes englouties que racontent si fréquemment les chameliers quand ils parlent du Tanezrouft. Sont-ce de simples légendes ? Non, le Tanezrouft est le pays des disparitions mystérieuses. Il arrive que les voyageurs s'y perdent corps et biens, comme certains navires sur la mer. Partis de Silet un beau soir, ils n'arrivent jamais sur *l'autre rive*. Ce destin tragique fut celui de la famille de l'aménokal Akhamouk dont le père, la mère, les frères et les sœurs disparurent complètement en essayant de traverser ce pays de l'épouvante et de la mort, sans qu'on ait jamais pu retrouver non seulement leurs cadavres mais même leurs traces. Un ardent linceul avait tout recouvert.

Arrêts fréquents. La faim nous torture, mais il nous est impossible de manger, car à peine une boîte de conserves est-elle ouverte qu'elle est instantanément remplie de sable. Nous ne pouvons qu'essayer de grignoter quelques bouts de pain dur en nous collant contre les carrosseries, du côté opposé au vent, et encore avalons-nous beaucoup de sable. Nous en sommes complètement recouverts. Le ciel est devenu couleur de brique crue et l'étrange lumière qui filtre à travers ce brouillard nous donne un aspect cadavérique.

Le Tanezrouft est devenu sinistre ; il le restera jusqu'au soir. Cependant, à la tombée du jour, le simoun s'apaise.

A 350 kilomètres du Hoggar, une chaîne de montagnes se dessine à l'est ; ce sont les premiers contreforts du Tebel. Nous roulons sur un reg fin, parsemé de grands blocs de pierres bleues, se détachant sur un horizon jaunâtre, coupé de bandes orange.

Le soleil couchant étale sur le ciel et sur la terre désolée des colorations si riches, si variées et en même temps si rares que ce crépuscule en devient presque inquiétant ; il renforce jusqu'au vertige cette impression angoissante ou d'une autre planète ou de la douloureuse gestation de la nôtre, à moins que ce ne soit de son agonie, que nous donne, à mesure que nous nous enfonçons à travers ce grand paysage nu, le mystérieux Tanezrouft.

Soudain surgit devant nous, dans les derniers tourbillons de la tempête, un immense troupeau. Dans une région si déserte, qu'est-ce que cela peut bien être ?

— Probablement des mouflons, risque un mécanicien.

— Pourquoi les embêter, dit Maurice Penaud ; ce sont, paraît-il, des bêtes pas commodes ; un coup de corne dans un radiateur serait vite donné et nous avons encore du chemin à faire d'ici Tombouctou.

Sage réflexion, mais l'instinct de la chasse est plus fort que tous les conseils de la prudence.

Nous piquons droit sur la harde. Maurice Penaud est le premier à pousser sa voiture. Cependant les mouflons ont une étrange silhouette ; leurs cornes semblent articulées, elles pointent vers nous. Ils nous attendent d'ailleurs de pied ferme. Le choc sera dur. Gare à nos radiateurs ! Maurice Penaud avait vraiment raison. Encore 300 mètres et nous entrerons en contact avec l'ennemi. Mais un énorme éclat de rire part soudain des voitures ; nos mouflons n'étaient que des ânes.

De nous tous, Flossie est certainement la moins surprise ; il semble même qu'elle nous regarde avec une certaine ironie. Mascotte vigilante, prenant sans en avoir l'air son rôle très au sérieux, sans doute avait-elle identifié, dès leur apparition, les animaux qui viennent de nous mystifier. Elle savait bien, elle, qu'il n'y avait pas de danger !

On trouve de nombreux troupeaux d'ânes sauvages

dans l'Adrar des Iforas, et nous n'en sommes plus qu'à 50 kilomètres.

Peu après cette rencontre nous avons traversé un oued très large et très plat, à peine dessiné, dans lequel poussent des coloquintes. Ceci nous donne l'explication de la présence des ânes dans cette région du Tanezrouft. Ces animaux sont très friands de coloquintes dont le jus leur sert de boisson, ce qui leur permet de vivre des semaines entières loin des redirs (1) où ils s'abreuvent ordinairement.

Le vent est complètement tombé, il est 18 heures. Recrus de fatigue, nous aurions le désir de nous arrêter, mais voici sur le reg noir des traces fraîches et suspectes de nombreux méhara coupant notre itinéraire. Après un examen minutieux, Ahmed Ben Djellali et Chapuis tombent d'accord pour reconnaître l'empreinte de chameaux de montagne. Une caravane importante est passée là dans la journée. Comment est-elle composée et que cherche-t-elle dans ces régions inhospitalières? Nous pensons à ces pillards du Rio de Oro, auxquels le lieutenant Vella nous a recommandé de bien prendre garde. Il vaut mieux ne pas risquer un tel voisinage. En avant donc! Malgré la fatigue nous continuons notre route.

La nuit est bientôt complète. Les voitures se suivent à courte distance. De temps en temps celui d'entre nous qui tient la tête du convoi se retourne pour les compter. Leurs phares brillent dans l'ombre comme de gros yeux phosphorescents, projetant un faisceau livide sur le reg noir, uni, monotone, sans une aspérité, sans un accident de terrain, sur lequel nous roulons. La prudence eût exigé la suppression de toute lumière; mais le moyen de reconnaître notre route entre ce ciel et ce sol funèbres? Des nuages de poussière flottent encore dans les couches élevées de l'atmosphère; ils cachent les étoiles, donnant aux ombres de la nuit une opacité absolue.

(1) *Redir* : mare d'eau croupissante.

Trop las pour causer, nous avons peine à lutter contre le sommeil. Nos paupières alourdies se ferment malgré nous ; c'est tout juste si nos cerveaux fiévreux peuvent distinguer de la réalité ce grand silence noir, cette immobilité absolue qui nous environnent, les hallucinants cauchemars qui tentent de les assaillir.

Soudain celui d'entre nous qui contrôle la marche des voitures constate, non sans angoisse, une anomalie dans le convoi. Là-bas où brillaient tout à l'heure, où devraient briller encore les deux gros yeux blancs de la *Chenille Rampante*, il n'aperçoit plus qu'un feu rouge. Que se passe-t-il ? Ce phénomène est d'autant plus inquiétant que le feu rouge, lanterne d'arrière, diminue progressivement. Le doute n'est pas possible ; il s'éloigne. Notre voiture conduite par le mécanicien Rabaud aurait-elle été silencieusement attaquée et séparée de nous ? Nous évoquons l'image de Rabaud modifiant son itinéraire sous la menace d'un canon de fusil. Il faut lui porter secours. Tout le convoi retourne sur ses pas et nous demandons à nos voitures leur maximum de force pour ne point arriver trop tard.

Enfin la fugitive est rattrapée. Rien de suspect autour d'elle. Alors pourquoi a-t-elle fait demi-tour ? Nous hélons son conducteur. Pas de réponse. Est-elle donc ensorcelée ? En la dépassant nous appelons encore. Alors la voix de Rabaud parvient jusqu'à nous, étrange et toute changée. Nous lui crions d'arrêter. Il obéit. Maintenant tout le monde l'entoure. Que s'est-il passé ; qu'y a-t-il ? Le brave garçon nous regarde avec des yeux surpris. Tout s'explique. Vaincu par la fatigue, il s'était endormi à son volant. Cette aventure se termine par des moqueries et par des éclats de rire. Si le reg avait été moins régulier, elle aurait pu finir moins bien. Tout de même, cette voiture conduite par un homme endormi, qui retourne d'elle-même dans la direction du nord, si nous étions superstitieux, n'y aurait-il pas là de quoi légitimer de notre part

les plus grandes angoisses? O magique attrait du Hoggar, sourire fascinateur d'Antinéa!

La force humaine a des limites qu'il ne faut pas dépasser. A 21 heures la nôtre est à bout. Nous n'irons pas plus loin ce soir, mais en prévision d'une attaque possible, à cause de ces traces suspectes que nous avons relevées à la tombée du crépuscule, le camp sera formé de façon à ce que nos trois mitrailleuses puissent en battre toutes les faces.

Hélas, nous n'étions pas à bout de nos peines! Il y a comme cela des jours néfastes où tout tourne mal. En reculant pour prendre sa place au bivouac, une voiture tombe dans un trou et brise ses jambes tendeuses. Allons, le sort en est jeté; malgré la fatigue qui les accable, la moitié des mécaniciens devra passer la nuit à en effectuer la réparation!

A la lueur des baladeuses, une équipe travaille tandis que l'autre se repose. Notre guide Ahmed Ben Djellali veille, le mousqueton à la main.

Vers 2 heures du matin, les baladeuses s'éteignent; le travail est terminé. On pourra repartir bientôt.

Un grand calme plane maintenant sur le bivouac. Ahmed Ben Djellali veille toujours. Il sait que la solitude est parfois trompeuse. On s'endort tranquille pendant des semaines, des mois, des années, et un beau jour c'est la surprise; dans la nuit des pillards se glissent en rampant jusqu'à vous; ils vous ont poignardés avant même que vous ayez trouvé le temps de donner l'alarme.

Peut-être ne sont-ils pas loin, ces ennemis redoutables, Ouled Djerir ou Reguibat, à la sinistre réputation, dont les montures infatigables ont laissé sur le sable des traces révélatrices? Il convient de déjouer leurs ruses et de leur montrer, s'ils nous épient dans l'ombre, que nous ne sommes pas des proies faciles et sans défense.

Pendant que la mission dort, réparant ses forces pour

l'étape de demain, celle qui la mènera aux steppes soudanaises, Ahmed Ben Djellali veille sur elle.

31 décembre. — Nous sommes obligés d'attendre le jour pour continuer sûrement notre route.

Vers 8 heures, nous arrivons auprès d'un petit massif de montagnes au pied duquel poussent quelques touffes herbeuses. Nous tirons plusieurs gazelles. Peu après, la mission s'engage dans une large vallée où nous rencontrons des troupeaux et des campements de Touareg. Ce sont des Imrad ; ils sont là de passage, profitant pendant quelques semaines de la maigre végétation qui apparaît à la suite d'une rare pluie, tous les sept ou huit ans. Ces Touareg ont mis le Tanezrouft entre eux et leur seigneur Akhamouk, aménokal du Hoggar. Ils espèrent ainsi ne point payer l'impôt ; mais les nobles de la montagne n'hésitent pas à traverser la terre d'épouvante pour rendre visite aux tribus serves afin de prélever une large part sur leurs troupeaux.

Nous nous engageons dans les premières montagnes du massif d'In Tedaini : montagnes assez élevées, coupées par des vallées sinueuses ayant souvent la direction du sud-est.

Nos compteurs inscrivent 470 kilomètres depuis Arrem Tit.

Vers 14 heures, nous devons nous trouver assez près du puits de Tin Zaouaten. Quand donc y arriverons-nous ? Notre impatience est grande. C'est en effet à Tin Zaouaten que de Ceris doit nous attendre. Ne sont-elles pas bien naturelles à plus d'un titre, l'émotion et l'anxiété que nous ressentons au moment de rejoindre ce vieil ami, après tant de jours d'isolement à travers les pays désolés que nous venons de parcourir ?

Une foule de questions se posent à nos esprits. Aboutirons-nous bien à Tin Zaouaten ? De Ceris y sera-t-il ? Aura-t-il pu atteindre sans aventure grave, à travers les

difficiles régions soudanaises, ce puits perdu au milieu du désert où nous lui avons donné rendez-vous, à jour fixe, ni plus ni moins que s'il s'agissait d'une auberge quelconque le long d'une bonne route de France? Trouverons-nous enfin en essence, vivres, eau, les ravitaillements indispensables à la continuation de notre route? Tin Zaouaten nous est toujours apparu comme le premier aboutissement de notre tâche; ce n'est certes pas Tombouctou, mais c'est déjà le Soudan, premier succès de la mission.

A 15 heures, un coup de feu, puis deux, puis trois. Nous voyons apparaître deux figures rasées et joyeuses sous des casques défoncés. Hurrah! Ce sont nos mécaniciens de l'équipe de ravitaillement du Niger.

Enfin voici Tin Zaouaten.

De Ceris est là; il s'élançe vers nous, ainsi que le capitaine Guénard et l'adjudant Commer qui commandent un des groupes de Chaamba dont la vigilance assura notre sécurité dans cette région. Elle est émouvante, cette rencontre au jour convenu, à 2 000 kilomètres de Touggourt, notre point de départ!

La route va maintenant devenir plus facile et dans quelques jours le beau Niger sera atteint.

Cette après-midi-là, le vieux champagne français coule à Tin Zaouaten!

De Ceris est un agréable causeur. Après les premières effusions, il nous dit l'anxiété avec laquelle lui-même nous attendait, le regard hypnotisé par cet implacable horizon du nord, sinistre et nu, derrière lequel son amitié imaginait tant d'embûches, tant de dangers dressés contre nous. Ensuite c'est un tableau coloré du Soudan où lui-même vient de passer près de six mois, travaillant, peinant sans repos pour le succès de notre entreprise. Les anecdotes de sa vie soudanaise pleuvent, intarissables. Il sait leur donner un pittoresque, un relief auxquels on se laisse prendre, charmé et ravi comme à la lecture de

ces vieilles relations de voyage dans lesquelles les navigateurs d'autrefois, les Lapérouse, les Cook, racontaient leurs merveilleuses aventures.

Nous décidons de partir demain à la première lueur du jour. Il faut que la mission continue à marcher rapidement et qu'elle conserve sa belle exactitude horaire. On est fatigué. Tant pis ; on se reposera à Tombouctou.

Examen des voitures. La moitié de la nuit sera consacrée à tout revoir. Mais avant, nous savourons un bon dîner, le seul méritant vraiment ce nom depuis In Salah.

Jamais un dernier jour de l'an ne fut aussi gai et ne vit autant de monde au puits de Tin Zaouaten, aux confins du Tanezrouft et des plaines herbeuses du Soudan.

GEORGES-MARIE HAARDT,  
LOUIS AUDOUIN-DUBREUIL.



---

# LE VICOMTE

---

(Suite)

## XIII

Mme Caux de Malaine ne revit point son fils le lendemain ; il ne vint pas déjeuner. Ce fut en vain qu'elle tenta de lui téléphoner, l'hôtel répondit toute la journée : « Monsieur le vicomte n'est pas là. » Le surlendemain seulement, il parut, l'embonpoint cordial et le regard direct, à son ordinaire.

Mme Caux de Malaine était au contraire creusée par l'inquiétude, comme si l'on eût versé un corrosif en toutes ses rides.

— Eh bien, maman, belle matinée, hein ? Quelle chaleur !... Mais vous n'êtes pas souffrante ? Vous n'avez pas trop bonne mine.

— Hélas ! mon enfant, je suis bien tourmentée.

Et la vieille dame de raconter à son fils toute la scène de l'avant-veille, et la malheureuse façon dont avait tourné l'entretien. Certainement, Robert avait à présent des soupçons.

— Que veux-tu, c'est ma faute. Je n'ai pas su m'y prendre. Aussi, je ne suis pas femme à mener la moindre négociation : je ne me trouve pas capable de ne point parler avec une franchise entière. Indiquer des choses, les laisser comprendre, garder pour moi une partie de la vérité, c'est au-dessus de mes moyens : personne ne m'a appris cela... Bien pis, Robert a exigé un serment affirmant l'innocence complète de ta sœur. Je l'ai fait, ce serment : car il s'agissait de ma fille, et d'une telle

infamie ! D'ailleurs, malgré les apparences, je veux croire qu'elle n'a rien commis d'irréparable, ni peut-être même d'absolument coupable. Mais enfin, j'ai juré, Adrien, et par le Christ ! Moi, j'ai dû faire cela, moi, moi !... C'est monstrueux, y songes-tu ?

Adrien prétendit apaiser un peu sa mère, sinon endormir sa conscience. Il lui affirma qu'elle avait très bien agi, qu'elle ne pouvait se conduire autrement, en tant que mère ; que lui aussi, du reste, ne voulait pas supposer que Thérèse eût été jusqu'au bout de sa faute avec ce douteux gredin ; que Robert enfin les remercierait un jour tous deux de lui avoir ouvert les yeux sur les périls vers lesquels son indifférence eût laissé dériver son ménage, si l'on n'y eût mis bon ordre. Bref, tout serait bien qui finirait bien. Puis, s'interrompant soudain :

— Chère maman, demanda-t-il, est-ce que Robert s'est au moins montré pleinement rassuré après votre serment ?

— Lui ? Ce serait bien mal connaître ce grossier personnage : il ne m'a même pas caché son doute, et il est parti presque aussitôt.

Adrien avait l'air le plus riant à son état normal, quand une vive et subite passion ne le tourmentait pas : aussi ne fallait-il point trop se hâter de croire, d'après la seule expression de sa physionomie, que le vicomte fût satisfait, égayé en secret, ou joyeux sous cape en telle ou telle circonstance. Souvent, il semblait content tout bas, mais ainsi qu'il arrive volontiers aux hommes un peu gras, voilà tout : et s'il parut sourire vaguement après les derniers mots de sa mère, ce ne fut peut-être que grâce à son visage plein, à ses joues sans plis, à ses lèvres dont les coins ne s'abaissaient guère, et à sa toute petite moustache dont il restait si peu de chose qu'elle en était bouffonne.

Et pourtant, le vicomte goûtait en cet instant l'une des émotions les plus délicieuses de toute sa vie : d'abord, il voyait réussir une sorte de palpitante comédie imaginée, préparée et arrangée par lui. Mme Caux de Malaine s'était manifestée exactement ainsi qu'il l'avait prévu ; et Robert Chamerond avait conçu les soupçons auxquels Adrien s'attendait... Merveilleuse, incomparable intrigue !

Seul un vicomte de Malaine était capable de mettre ainsi en œuvre les plus intimes ressorts des âmes. Qu'il fût jamais entré dans la diplomatie, rêve de sa prime jeunesse, et grâce à son esprit de finesse comme à sa connaissance des cœurs, il devenait évidemment bientôt ambassadeur, matait les républiques, se jouait des royaumes, bernait les empires. Un psychologue tel que lui ne pouvait prétendre à tout... Enfin la vanité d'Adrien se dilatait et tournoyait en sa cervelle comme les soleils des feux d'artifice — sa vanité, son incommensurable, fiévreuse et mortelle vanité, qui lui eût fait commettre des crimes !

En second lieu, il n'eût sans doute pas été jusqu'à avouer en termes exprès, mais il sentait, il éprouvait que sa sœur venait positivement de dépasser à son sujet toutes les bornes du goût, du tact et des convenances. Il voulait bien admettre, dans une intention d'indulgence et de conciliation, que Thérèse ignorât, ou en tout cas pût ignorer la participation de cet Italien à l'infâme pamphlet, *Une erreur diplomatique*, dans lequel le vicomte de Malaine se trouvait traité avec tant de mépris. Par contre, que signifiait maintenant ce nouveau caprice sentimental et voluptueux de milliardaire ? Il ne suffisait plus à cette femme comblée d'avoir des perles, des fourrures, son auto, deux enfants charmants, un bel hôtel, de donner parfois quelques dîners, de recevoir et d'être reçue, de lire son nom dans les journaux : il lui fallait maintenant l'amour, ses émotions et ses intrigues, toute la lyre enfin ?... Ah ! non, ça, ma petite, c'était vraiment trop ! Qu'est-ce qui allait rester aux pauvres, alors, aux dépourvus et aux incompris comme lui, Adrien, si les gavées avaient même droit au bonheur romanesque ? Non, pour le coup, non !

Adrien haïssait tellement les riches, dont il n'avait pu faire partie — ou du moins les personnages de premier plan, mais cela se confond si souvent, et si lourdement ! — qu'il les avait instinctivement exilés du bonheur, du rêve, et de toutes les grâces de la vie, de celles qu'il est permis de goûter même si l'on n'a ni valeurs en banque, ni terres au soleil. Qu'un potentat rencontrât l'aubaine

d'aimer et d'être aimé, qu'une femme emperlée s'attendrît sincèrement au clair de lune comme une midinette, voilà de quoi jeter le vicomte dans l'anarchie, tant une telle monstruosité lui semblait inique ! Et si c'était maintenant sa propre sœur qui se régalaient effrontément de ces luxes passionnels, la révolte, cette fois, et l'exaspération ne lui laissaient plus son sang-froid... A la lettre, il en délirait ! En somme, quoi ? Jolie, cousue d'or, tranquille quant à l'avenir, gâtée par le destin... et elle voulait davantage ? Mais qu'avait-il de tout cela, lui, Adrien de Malaine ? Il étouffait sous une vague et abominable impression d'abus, d'oppression, de cruauté, de rapine et de dérision.

Car enfin il savait bien, et, pensait-il, nul n'ignorait que l'« as » et la merveille de la famille, ce n'était pas du tout cette gamine, qui n'avait pris que la peine de naître, mais bien lui. Seul, un mauvais hasard avait à chaque instant barré sa route : sinon, à quel rang ne fût-il point parvenu, soit dans la diplomatie, soit dans les grandes affaires, soit dans la politique, les négociations, le monde ? Avec le nom qu'il portait, et le souvenir de son père, si sympathique dans Paris, il eût bien fallu que s'imposât une intelligence aussi éclatante que celle dont Adrien s'estimait orné. Hélas ! sans cesse tourmenté par une malchance sans égale, le vicomte avait manqué son mariage d'abord — et à quel point ! — et ensuite tout le reste. Pourquoi, justes dieux, pourquoi ?... Et maintenant, jusqu'à sa sœur viendrait se moquer de lui ? Halte-là ! Il avait décidé d'arrêter ce dernier scandale !

D'autant qu'il méprisait son beau-frère Chamerond de toute la hauteur dont un oisif supérieur, et qui croit travailler, dédaigne un autre oisif. Ce Robert, en effet, qu'eût-il non seulement su, mais même pu faire ? A quoi ce fainéant aux énormes rentes eût-il consacré sa peine ? A édifier quelle fortune ? A quelle œuvre de science, d'art ou de dévouement, si de plus il était un avare et un esprit borné ? Car le vicomte le jugeait tel avec une pitié dégoûtée. Aussi tenait-il pour certain que l'incapable Robert, toujours inquiet et toujours indécis, craindrait d'agir, et mieux, qu'il renoncerait bientôt à éclaircir un cas dou-

teux, de nature à l'embarrasser comme à lui créer toutes sortes d'ennuis, de besognes désagréables et de responsabilités troublantes. Ses soupçons s'en iraient en fumée, ainsi que tout ce qu'il pensait, tout ce qu'il sentait, tout ce qu'il avait l'illusion de vouloir... Peuh!

Et si pourtant cet *homunculus* se fût avisé, pour une fois, de montrer quelque roideur et de l'activité?... Adrien calculait, en quittant sa mère après le déjeuner, que plus de vingt-quatre heures avaient déjà passé depuis la conversation de Chamerond avec Mme Caux de Malaine. Pour peu que le mari jaloux eût par malheur découvert la moindre indication d'adresse sur un papier quelconque, puis, en un soudain sursaut d'énergie, prévenu aussitôt le commissaire, Thérèse risquait de se faire prendre ignominieusement aujourd'hui même — si, en somme, elle était vraiment coupable : sait-on jamais? Alors...

Mais c'était alors terrible! Elle voyait le divorce prononcé contre elle, sans espoir possible de conserver ses enfants!

Adrien de Malaine s'émouvait aisément. Au fond, il avait une nature de femme plutôt que d'homme : pareil à ces grosses pécores qu'on rencontre dans les petites villes de province, sortant des vieux hôtels à portails et à cour pavée, — avec une borne sur le seuil pour se mettre en selle, et un gros anneau pour attacher le cheval du docteur, — il se gonflait d'une vanité folle, éperdue, presque incroyable, il éprouvait une rébellion naïve et perpétuelle de hobereau, qui lui faisaient réellement perdre la tête; en revanche, il s'attendrissait pour des souvenirs de catéchisme et des photographies jaunies. Il souhaitait ordinairement et aigrement la punition de sa sœur, qui l'offusquait. Mais rien qu'à imaginer la pauvre Thérèse en tailleur d'il y a deux ans, et attendant l'autobus pour aller voir ses petits par tolérance les jours de congé, voilà qu'il se troublait tout à coup, s'effrayait, voulait tout réparer, se mettait presque à courir dans l'avenue de l'Opéra, qu'il suivait pensivement un instant auparavant... Malheureusement, il se trouvait alors à deux pas de la *Compagnie des Chemins de fer croates*. Il regarda sa montre : deux heures vingt. « Vous me trouverez tous

les jours vers deux heures et demie », lui avait écrit M. Constant Philibert, représentant des intérêts serbes en cette vaste entreprise financière. Il se pouvait que ce Philibert se trouvât là, et puisque Adrien passait pour ainsi dire devant la porte, il allait au moins s'informer : ce n'était peut-être que l'affaire d'un quart d'heure, tout compris. Que lui voulait-on, en somme? Était-ce enfin la fortune, cette fois?

Une chance! M. Constant Philibert venait précisément d'arriver : il priait M. le vicomte de Malaine d'attendre un peu, il serait à lui dans un moment. Trente interminables minutes après, Adrien se trouvait en présence d'un homme ventru, imposant, avec le geste lent, le regard impérieux et la petite barbe grise d'un vieux stathouder peint par Franz Hals en un jour de gravité. Après les premiers compliments :

— Monsieur, fit le stathouder, vous savez sans doute que les chemins de fer croates sont destinés à l'avenir le plus éclatant. Indépendamment de la Dalmatie, des Italiens et hors de leur zone d'influence, de nouvelles lignes sont à l'étude : c'est une entreprise colossale. Or, d'autres affaires sont venues se greffer sur celle-ci, et en même temps la soutiennent. Ainsi, une vaste compagnie d'assurance, la *Sécurité*, est sur le point de se voir lancée tant en France que dans les pays balkaniques de l'Ouest. Il nous faut des agents dévoués qui nous trouvent des clients et nous rapportent en bon nombre les contrats d'assurance. Un assureur modèle doit être à la fois, vous ne l'ignorez certainement pas, intelligent et doué des meilleures qualités d'éducation, de tenue et de tact. Plus d'une fois, l'indiscrétion et la maladresse des agents nuisent grandement aux compagnies qui les emploient. Bref, il faudrait ne confier cette mission qu'à des hommes du monde, en même temps qu'à des hommes de mérite, et nous avons songé à vous.

Adrien protesta faiblement, alléguant d'une voix modeste son inexpérience et son indignité. Mais il se disait tout bas : « Voilà donc une maison qui sait comprendre son intérêt, pour tant d'autres qui l'entendent si peu! »

Cependant, il s'inquiétait déjà : qu'allait-on lui offrir?

Si les conditions étaient belles, c'était donc qu'il y aurait un immense et perpétuel effort à donner? Attention!

M. Constant Philibert reprit de sa noble voix :

— Ne vous défendez pas. Votre incontestable valeur nous a été signalée par une haute personnalité, qui fut à même de l'apprécier tandis que vous couriez les routes ensemble pendant la guerre, dans l'intention d'esquisser certaines tentatives diplomatiques.

Adrien comprit qu'il s'agissait du baron d'Alderfeld, « son ami », comme il l'appelait avec une infatigable satisfaction. Néanmoins, il se sentait si troublé, à part lui, qu'il omit d'ajouter un seul mot d'étonnement et de gratitude. Le vieux stathouder en conçut de l'admiration : la réserve de ce garçon lui semblait exquise. Ce fut donc avec une secrète déférence qu'il exposa au futur assureur la nature exacte du travail, d'ailleurs assez important, dont le voulait charger la société *Sécurité*, et d'autre part les avantages très appréciables, ainsi que les bénéfiques, comptés avec une réelle largesse, dont chaque affaire nouvelle serait pour lui la source. M. Philibert conclut enfin :

— Voilà, monsieur de Malaine, ce que je suis chargé de vous proposer. Il me semble que ce n'est peut-être pas tout à fait négligeable. Seulement, dame! comme la situation a de quoi tenter, en somme, je ne vous cache pas qu'il y a force candidats. La société *Sécurité*, pour laquelle le temps est précieux, se voit donc forcée de vous demander une très prompte réponse : voyons, demain soir, cela vous paraîtrait-il trop tôt?

Adrien se trouva terrifié : demain soir, miséricorde! Mais il avait à peine le loisir d'y penser!... Il balbutia pourtant : « Oui, demain, certainement... entendu... » Et il se leva en remerciant sans empressement, ce qui eut encore un assez bon air détaché, au-dessus des petites choses, et à la gentilhomme. Lorsqu'il touchait déjà le bouton de la porte :

— Ah! fit le vieux stathouder, j'oubliais. Vous ne verrez nulle objection, n'est-ce pas, à conserver votre titre, au cours des tractations commerciales que vous allez poursuivre — si heureusement, j'en suis sûr! —

avec les uns et les autres? C'est dans votre intérêt que je vous dis cela : le client aime les titres, et pour une fois qu'on en voit un authentique...

Adrien eut un vague sourire, et acquiesça. Qu'est-ce que cela pouvait lui faire, de promettre aujourd'hui tout ce qu'on voulait? « A demain, dit-il... à demain... » Et il se sauva.

Il descendit l'escalier comme dans un rêve, la tête bourdonnante. Ce qu'on lui demandait là était inouï! Quoi! une réponse pour le lendemain? Mais avant quelques heures, ce serait demain! De telles façons d'agir sentaient le négrier, en vérité. Pour qui le prenait-on?

Et puis, il allait donc se voir contraint de travailler coûte que coûte, avec une assiduité rebutante?... Lui, Adrien de Malaine, né pour les affaires « considérables », où l'on n'a qu'à téléphoner en phrases mystérieuses, à cause des indiscrets qui écouteront ; qu'à faire des visites par-ci, à écrire des lettres par-là, à déjeuner d'un air soucieux avec des hommes politiques, des propriétaires d'usines et des directeurs de journaux! Imaginer des machinations romanesques, ébaucher sans cesse des besognes qui demain seraient gigantesques, mais aujourd'hui consistaient surtout à tirer des papiers de sa poche, comme à tenir des propos énigmatiques devant les profanes émerveillés ; à la bonne heure, c'était le plaisir et l'orgueil de la vie, cela ! Se donner à soi-même l'illusion qu'on a le génie des hautes intrigues, et qu'on ne pourra vraiment montrer tout ce dont on est capable que dans la fonction et au rang de chef, et non du tout si l'on se voit chétivement confondu parmi des subalternes, ah ! voilà travailler au gré du vicomte, tant qu'on voudra !

Par contre, un méchant petit trantran d'assureur, fût-ce à prix d'or... non, impossible ! Se lever tôt quotidiennement, régulièrement, pendant toute l'année ; avoir un bureau, une dactylo qui chaque matin attend la dictée du courrier ; et puis, s'empresse de tous côtés, se présenter modestement, essuyer des refus, ne pas se décourager, recommencer ; s'asseoir pendant des heures devant une table, écrire, rectifier d'insipides polices d'assurance, savoir que le lendemain on devra prendre encore, toujours,



la même humble et fastidieuse peine... Quelle horreur!

Sur le berceau du petit Adrien, jadis, s'étaient penchées deux mauvaises fées : « Tu échoueras », lui avait dit la Paresse. Et la Vanité d'ajouter : « Tu souffriras. »

Dans son trouble et son incertitude, il ne savait présentement à quelle objection sérieuse s'arrêter. Il cherchait avec une espèce de désespoir le moyen de pouvoir se répondre une bonne fois : « Mais non, en toute conscience, tu ne peux pas accepter ça ! » Et d'abord, les conditions qu'on lui proposait étaient-elles vraiment si favorables? Il fallut qu'il se rendît sur-le-champ à l'autre bout de Paris, chez son notaire de famille, qui en même temps était son camarade, sans doute au courant de ces questions financières. Ensuite, il prétendait en parler, au besoin, à d'autres personnes. Ne fallait-il pas se renseigner, en somme, sur cette *Sécurité*, et sur cette *Compagnie des chemins de fer croates* elle-même?... Puis, il était décent de déposer sa carte chez le baron d'Alderfeld...

Bref, ce ne fut pas avant cinq heures et demie qu'il sonna chez sa sœur Thérèse, ce jour-là. « Madame était sortie », naturellement.

Il revint vers sept heures.

— Madame vient de rentrer. Elle est souffrante : mais elle prie monsieur le vicomte de venir dans sa chambre.

Une Thérèse livide, défaite et les yeux hagards, était là, jetée sur son fauteuil. En quelques mots entrecoupés, elle apprit pêle-mêle à son frère qu'elle s'était laissé entraîner, qu'elle avait un amant, que son mari l'avait fait honteusement suivre, qu'il n'avait pas craint d'organiser froidement une surprise en flagrant délit, un vrai guet-apens, il y avait une heure à peine, que tout était perdu, que le divorce inévitable serait prononcé contre elle, qu'on lui arracherait ses enfants, que mieux valait être morte... Puérile et déchirante, elle répétait comme un leitmotiv : « C'est le mécanicien qui aura jasé. Je le renvoyais toujours, vers cinq heures, dans le quartier du Trocadéro ou du Champ-de-Mars.... »

Soudain, la pauvre petite parut se trouver mal. Puis elle se redressa, cherchant à s'accrocher des mains comme une femme qui perd pied, et folle positivement de douleur

autant que d'épouvante, elle se jeta en sanglotant dans les bras de son frère aîné :

— Adrien, cria-t-elle, tu m'aideras, n'est-ce pas?... Je n'ai confiance qu'en toi!... Ne me quitte pas!... Je n'ai que toi, Adrien, je n'ai que toi!...

Si l'on pouvait mourir de honte, c'était fait d'Adrien en cette minute-là.

#### XIV

Il est toujours triste d'attendre, mais nulle part autant que chez le notaire ou l'avoué, à cause des mines qu'on y voit. Dans les ministères déjà, l'on ne remarquera pas sans déplaisir certaines figures secrètement émues, certains gestes fébriles et réprimés quand une porte s'ouvre. En des lieux pires encore, près de tels ou tels guichets, on détestera la maussaderie de quelques-uns, ou leur résignation, l'une et l'autre chétives. Mais chez le notaire, mais chez l'avoué, vous allez retrouver, ou peu s'en faut, les mêmes grimaces : toutefois, il s'y joindra on ne sait quelle gravité, on ne sait quelle affectation de dignité, signifiant : « Oh ! moi, me voilà ici parce qu'un vague procès m'appelle : mais apprenez que je suis absolument tranquille quant au résultat, absolument dans mon bon droit. »

Il y aura aussi, flottant partout, émanant des dossiers comme de l'attitude des clercs, de la contenance des clients, et tout à l'heure de celle du notaire ou du « maître » lui-même, le respect du Code et de la Loi... Eh bien, mais le sage ne s'y soumet-il pas tout le premier, au Code et à la Loi? Certes, et scrupuleusement : vous ne voudriez pourtant pas que ce fût avec déférence ni piété.

Parmi les malheureux qui patientaient ainsi dans l'étude de maître Aubusson, par cette lourde après-midi de fin juillet, l'un des plus mornes inspirait vraiment la pitié : un gros garçon, à moustaches minuscules, ses rares cheveux rejetés en arrière, collés sur son crâne — ou plutôt un garçon jadis gros, aujourd'hui presque maigre. Il avait les traits tirés, les yeux ronds, la bouche entr'ouverte

l'air traqué. En réalité, il paraissait plus cruellement préoccupé que les autres. Et la Loi, pour celui-ci, et le Code? Voyez donc son front plein de terreur... On a reconnu le vicomte Adrien de Malaine, qui s'occupait jour et nuit, à présent, avec un dévouement parfait, de sa sœur Thérèse et des affaires de la pauvre déchuë, de son divorce enfin. Cause d'avance perdue, hélas!

M<sup>e</sup> Aubusson, l'avoué, le lui répéta pour la vingtième fois lorsqu'il le reçut enfin :

— Hélas, mon cher monsieur de Malaine, je ne puis que vous redire sans cesse la même chose. Quand madame votre sœur serait un ange irréprochable, elle perdrait encore son procès, car son mari a d'abord trop de facilités. Vous comprenez bien que je n'incrimine pas ici les magistrats, tous admirablement intègres...

— De temps à autre, fit Adrien en soupirant, on en chasse pourtant un de la magistrature.

— C'est exceptionnel! s'écria l'avoué. Tenez-les pour intègres, il le faut, et ce sera justice. Cependant, comment voulez-vous que l'argent ne manifeste pas inévitablement et involontairement sa force? Le témoin est un produit qui pousse nombreux et dru dans le champ du millionnaire. Il n'y a concierge renvoyé ou client nécessaire qui ne se félicite de rendre service au nabab dont il se voit soudain le soutien et l'appui, quand même il n'en recevrait pas un sou. Tous les témoignages sont admis pêle-mêle, et la parole du plus illustre philosophe de l'Europe s'élève en même temps que la voix éraillée d'un ivrogne tiré pour un instant de la soupente où il cuvait ses rancunes. La démocratie nous a valu ce beau principe, nous n'y pouvons rien.

M<sup>e</sup> Aubusson nourrissait contre le gouvernement une colère infatigable et perpétuelle, quoique devenue paisible à la longue, car cet avoué touchait à la soixantaine. A propos d'une tache d'encre sur une pièce, ou d'une machine à écrire qui ne marchait plus, il vitupérait la République, sans que pourtant ses yeux en devinssent plus tristes, ni moins uni son front, que l'on se fût plu à imaginer couronné de roses à la table d'Horace, bien plutôt que penché sur des dossiers. Après quelques mots

d'amertume sereine contre les mœurs du régime, la fragilité des consciences contemporaines et le stupide dix-neuvième siècle, maître Aubusson reprit :

— D'ailleurs, qu'importe tout ceci ? Dans le cas de madame votre sœur, il ne s'agit malheureusement pas de savoir si les juges seront plus ou moins attentifs ou plus ou moins bien inspirés. Le jugement est pour ainsi dire déjà rendu, ayons le courage de l'avouer : flagrant délit, donc rien à espérer, et les enfants seront presque certainement confiés au père.

— Mais ma sœur l'accuse d'avoir débauché l'institutrice...

— Enfantin ! Il n'y a pas de preuves. Et puis, mon cher monsieur, vous n'ignorez pas que l'homme n'est pas véritablement adultère, quand il trompe sa femme. Ceci ne figure pas dans le Code en toutes lettres, mais s'y trouve cependant écrit entre les lignes en encre sympathique...

Et comme M<sup>e</sup> Aubusson se trouvait tout particulièrement d'heureuse humeur ce jour-là, il ajouta : « ...Et même très sympathique. »

Cependant, le moment n'était guère aux plaisanteries pour le vicomte de Malaine consterné, et dont le visage ne devait plus jamais, eût-on cru, se disposer seulement à sourire. Ces messieurs s'entretinrent encore de quelques points précis, touchant la procédure du divorce, et Adrien s'en revint chez sa mère, où sa sœur logeait, depuis qu'un jugement provisoire et hâtif l'avait reléguée là, comme en prison, loin de ses deux enfants.

Thérèse avait repris sa chambre de jeune fille, dont sa mère avait auparavant fait une sorte de penderie. On venait d'y installer un petit lit loué n'importe où, et une toilette avec un tub : dans un appartement si exigü et ancien, ne se trouvait naturellement pas de salle de bains. La cheminée bouchée avec des planches, le store extérieur en lambeaux, tout donnait une impression de vie diminuée, et presque misérable. Un vieux papier à fleurs, jauni et fendillé, celui-là même que Mlle Caux de Malaine avait connu jadis en sa fraîcheur, couvrait les murs avec tristesse, tout maculé qu'il était par les traces d'humidité. Mais il disparaissait positivement sous des photographies

de Jacques et Jeannine, à tous les âges et dans tous les costumes : épreuves de kodak en formats divers, les unes agrandies, les autres instantanées, prises au hasard des promenades et des villégiatures. Thérèse en avait emporté tout un tiroir avec elle, en quittant l'hôtel Chamerond, et les avait placées à la hâte sous de méchants cadres achetés à la douzaine par Adrien.

Quelque indifférent, au passage, eût-il seulement reconnu la « ravissante Mme Chamerond » en cette mère malheureuse qui languissait là, sur son fauteuil râpé, en attendant son frère et les nouvelles — mauvaises, hélas, toujours ! — que celui-ci rapporterait. Elle semblait malade depuis des années. Ses paupières pourprées avaient la fièvre. Plus de poudre sur son visage, ni soupçon de rouge sur ses lèvres : le moindre ornement lui eût pesé. Son collier de perles gisait au fond d'une malle, dans une méchante boîte en carton. Les yeux fixes, les mains ouvertes, le dos comme brisé, elle endurait jour et nuit le martyre. « Mes petits, je veux mes petits !... » elle ne savait plus que ces mots-là, et que pleurer. Une mère à qui l'on a pris ses enfants est prête pour mourir.

Quand Adrien ouvrit la porte, elle le regarda sans espoir.

— Eh bien, demanda-t-elle en disjoignant douloureusement ses lèvres, rien, n'est-ce pas?... Rien?...

— Mon Dieu, ma pauvre petite..

Déjà les larmes de Thérèse coulaient, sans même que ses traits eussent bougé : souffrir lui était aujourd'hui ce qu'est à d'autres de respirer.

Bouleversé lui-même, Adrien vint s'asseoir tout près d'elle, l'embrassa, essuya les pauvres yeux flétris, et encore un peu, il l'eût bercée.

— Évidemment, ma pauvre chérie, Aubusson m'a, cette fois encore, laissé bien peu d'espoir... évidemment, hélas !... Mais pourtant, voyons, tout n'est pas absolument perdu. Il y a la conciliation...

Thérèse secoua la tête.

— N'y comptons pas ! Moi, je ferais tout, j'accepterais tout pour revoir Jacques et Jeannine. Il n'y a pas une lâcheté dont je ne sois capable pour eux...

Qu'elle eût seulement imaginé un centième de ce désespoir maternel avant son premier rendez-vous avec Guido, et Thérèse fût morte d'amour malheureux plutôt que de se risquer au jeu terrible de l'adultère ! Mais les femmes n'ont guère d'imagination ; puis elle était optimiste naguère, et croyait que tout dût toujours infailliblement s'éclaircir et se dénouer. Un jour qu'ils avaient rencontré quelque importun : « C'est fâcheux, dit Guido. Cet imbécile va se rappeler qu'il nous a vus ensemble. — Bah ! avait de très bonne foi répondu Thérèse, il n'a pas de mémoire... »

— Oui, reprit-elle, moi, je suis décidée à m'humilier, qu'est-ce que cela peut me faire, mon Dieu, pour mes enfants !... Mais Robert ? Ah ! tu ne connais pas son amour-propre ! Et puis tu ne sais donc pas qu'il déteste tout ? Dès que n'importe qui s'est montré supérieur à lui en n'importe quoi, il le hait. Jamais il ne voudra rien entendre. En outre, en ce moment, il est le maître, il a la loi pour lui, l'opinion pour lui...

— Oh ! l'opinion...

— Et ses millions ? Tu n'y penses donc plus, à ses millions ? Neuf fois sur dix, l'opinion est déjà pour l'homme contre la femme : mais quand celle-ci est pauvre, alors !... En outre, moi, je suis une femme perdue, une fille : on m'a surprise avec un amant, de sorte que toutes celles qui en ont aussi, des amants, et plusieurs à la fois, mais qui ont été plus prudentes, ou plus heureuses, elles vont me jeter des pierres, et on les approuvera... Et cela vaut qu'on m'arrache mes petits ! On ne me guillotinerait pas, on ne me marquerait pas d'un signe d'infamie bien visible, non, oh ! l'on est bien trop civilisé pour ça... Mais on me prend mon fils et ma fille, que j'ai portés en moi, que j'ai mis au monde, et qui sont toute ma vie... Car Guido, maintenant, si tu savais comme je m'en soucie peu, en face de Jacques et Jeannine !... Eh bien, Robert n'ignore certes pas que toutes ces horreurs dépendent de son bon plaisir. mets-toi donc bien dans la tête qu'il exulte de se voir enfin quelqu'un de redoutable et de tout-puissant ! Pour une fois que la loi lui donne cette occasion-là : être le maître, le tyran, avoir le droit de

vie ou de mort, ou quelque chose d'analogue!... Non, laisse la conciliation, Adrien, laisse!...

Thérèse, de sa voix à présent toute rompue et voilée, ne parlait naturellement pas si net, ni avec tant de suite. A tout instant, un silence ou des plaintes, ou des pleurs l'interrompaient : elle mit un long temps à débiter tout ceci. Et Adrien tempérait, atténuait, cherchait à détourner une si déchirante peine — en vain, du reste.

— Écoute, lui disait-il doucement et sans se lasser, écoute, ma chérie, tu pousses tout trop au noir. Cela se comprend, d'ailleurs, mais réfléchis, voyons!... Tu as toute la vie devant toi : suppose que Jacques et Jeannine te soient réellement enlevés, en effet!...

— Pas la peine de supposer : c'est fait!

— Cependant, tu les verras tout de même, et chaque jour, sans doute. Si le jugement est trop injuste, nous plaiderons.

— Inutile, les juges sont des hommes.

— Honnêtes, pourtant : il le faut bien, et nous sommes tenus de le croire, en attendant leur jugement... Tu verras donc tes pauvres petits : et tu auras tant de prestige à leurs yeux!

— On les détournera de moi.

— On ne pourra pas. Leur cœur parlera, et tu es leur maman, personne ne peut empêcher ça. De semaine en semaine, d'année en année, tu te les attacheras davantage. Jacques sera libre, un jour, Jeannine se mariera...

— Elle m'oubliera.

— On ne t'oublie pas comme ça, Thérézou. Est-ce que je t'ai oubliée, moi, qui ne suis pourtant pas ton garçon?

— Oh, mais toi, Adrien, toi!...

Et Thérèse, en sanglotant de gratitude et de tendresse, se blottit contre l'épaule de son frère.

— Je te l'ai dit, Adrien : je n'ai plus que toi, maintenant!

Jamais, à aucune minute de leur vie, le frère et la sœur ne s'étaient tant aimés, si délicatement, comme avec plus de confiance : ni quand jadis Adrien rapportait du collège des billes ou des gâteaux pour amuser la petite sœur ; ni quand celle-ci, la veille de sa première com-

munion, avait demandé en tremblant d'émotion au jeune dragon Adrien de Malaine, venu tout exprès en permission, de lui donner à son tour sa bénédiction, après celle des père et mère ; ni après cette soirée d'été, sur une humble plage de Bretagne, durant laquelle Thérèzon à peine en fleur avait pris son frère aîné pour confident d'une amourette avec un page du casino ; ni au moment des fiançailles inattendues et des nouvelles splendeurs où Mme Robert Chamerond allait vivre désormais... Mais là s'arrêtaient les souvenirs exquis.

— Et puis, ma jolie, nous habiterons tous les deux ensemble, en popote, comme on dit à l'armée, en attendant que tes enfants grandissent. Je ne te quitterai pas, je ne te quitterai jamais. D'abord, j'ai charge d'âme : je suis l'aîné. Tu ne peux pas rester chez maman, si à l'étroit. En outre, tu la gênerais : notre mère est âgée, elle n'a qu'une bonne à tout faire, ou plutôt à rien faire. Non, pas de Thérèzon supplémentaire ici ! Mais nous nous arrangerons bien, toi et moi. Nous aurons un appartement sous les toits, comme Jenny l'ouvrière. Ce sera le diable, si avec tes quatre sous et mes 'rois liards, nous n'y arrivons pas ! D'ailleurs, je gagnerai ta vie et la mienne : le vieil Adrien et sa petite sœur, fable... Tu verras comme ce sera gentil. Cela te vexera, de faire ton marché ? Eh bien ! ce sera moi. Un marchand des quatre saisons ne me roulerait pas, tu sais?...

Ainsi le frère essayait d'assoupir un peu la pauvre âme, qui n'était plus qu'une plaie saignante. Il frissonnait du plus profond amour fraternel, il se savait prêt à tout sacrifier à Thérèse : affaires géniales, situation chimérique et prochaine, fortune inévitable, projets splendides, orgueil, illusions, et jusqu'aux aventures, s'il s'en présentait, jusqu'aux femmes éclatantes, opulentes et titrées qui voudraient l'épouser, si jamais il devenait veuf et libre ; il l'eût soignée jour et nuit, pour lui épargner ne fût-ce qu'une migraine, il se fût fait pour elle dactylographe ou garçon de bureau, au vu de tout Paris, il eût abandonné sa particule et son titre, les saluts de ses amis les plus flatteurs, il eût tout, tout donné à Thérèse enfin, et de grand cœur — aujourd'hui qu'elle était malheureuse.



Au dîner, d'autre part, et pendant une demi-heure après chaque repas, ou chaque fois qu'il se produisait quelque incident nouveau dans le procès, ou quand Thérèse encore se trouvait plus souffrante, sinon tout simplement plus abattue, Mme Caux de Malaine s'entretenait affectueusement avec sa fille : et celle-ci avait alors le spectacle de la perfection.

Car Mme Caux de Malaine condamnait et exécrait la faute dont son enfant s'était rendu coupable. L'adultère!... Elle eût souhaité que Thérèse se fût retirée pour toujours au couvent, où ce n'eût pas été trop de toute une vie de pénitence pour expier une telle honte. Et la mère ne souffrait pas moins que la chrétienne : une fille de son sang, ainsi déchue ! C'était une humiliation, non moins qu'une douleur affreuse. Il y avait des instants où cette femme si fière et si pure considérait sa fille avec la stupeur épouvantée dont on peut être rempli devant certains cataclysmes silencieux, comme l'inexorable crue d'un fleuve, par exemple, ou la lente coulée de la lave sur sa vigne ou son champ.

Mais par ailleurs, Thérèse était son enfant, et l'on avait pris à celle-ci Jacques et Jeannine : y a-t-il un châtiment plus atroce en cette vie ? Mme Caux de Malaine s'imposait donc une discrétion parfaite vis-à-vis de la pauvre petite, si lourdement punie. Une réprobation immense et invincible se dressait, pour ainsi dire, dans chaque regard que la mère offensée posait sur la femme adultère. Son silence même semblait peser redoutablement sous ses lèvres closes, ainsi qu'un orage suspendu. Cependant elle ne prononçait pas un mot qui eût l'apparence du moindre reproche, ni seulement d'étonnement, de tristesse ou de regret. Elle ignorait le nom de Guido Selva, comme son existence. Elle disait « M. Chamerond », et s'il lui fallait se laisser voir instruite du divorce en cours, elle nommait tout cela, d'une voix unie : « L'événement, les événements. » Un jour que M<sup>e</sup> Aubusson, lequel n'y mettait pas tant de façons, s'était exprimé devant elle en ces termes : « Quand arriva le flagrant délit... » elle le reprit avec une douce fermeté dans la réponse qu'elle lui fit : « Ainsi que vous le disiez, mon-

sieur, quand l'événement s'est produit... » Elle se montrait prévenante envers Thérèse, calme, simple. Elle était parfaite enfin... Elle était terrible !

Tant il y a que sans pouvoir du tout s'en plaindre, et même bien loin de là, sa fille souffrait indiciblement de sentir Mme Caux de Malaine si héroïquement muette et si indignée en secret, comme pleine d'une telle vergogne, en même temps que si tranquille, du moins en apparence. « Combien j'aime mieux mon pauvre frère Adrien, qui s'agite, lui !... » Voilà ce que songeait Thérèse, de tout son cœur.

Mais en ceci, elle était bien d'accord avec sa mère. « Voyez-vous, disait celle-ci à l'abbé Maurenne, jamais son frère ne m'a causé de tels chagrins. Je les aime autant l'un que l'autre... »

Mme Caux de Malaine le croyait vraiment. Elle ne mentait pas. Elle n'avait jamais menti qu'une fois en sa vie pour tenter de sauver Thérèse.

— Oui, je les aime autant l'un que l'autre : mais c'est à mon garçon que j'aurai dû toutes mes joies de mère.

Elle oubliait seulement que son Adrien l'avait failli mettre sur la paille en lui demandant, les larmes aux yeux, presque tout ce qui avait pu échapper aux extravagances de M. de Malaine, le père prodigue, déplorable et charmant. Elle ne se rappelait ni l'inconcevable vanité d'Adrien, ni sa paresse sans limites, ni ses hâbleries, ni ses fourberies éternelles, — aussi bien l'eût-on fort étonnée, la sainte femme, en insinuant que son fils ne disait pas toujours la vérité, — ni ces crises affreuses qui faisaient perdre à ce fou la tête, alors qu'autrui, l'univers entier et, naguère encore, sa chère sœur elle-même lui paraissaient trop beaux, trop heureux, trop riches, et le tout à ses dépens, à lui, génie inconnu, honnête homme persécuté !...

7 Mais qu'est-ce que Mme de Malaine savait, soupçonnait même de tout cela ? Adrien était la parure, l'orgueil, la volupté secrète, l'unique et cher péché de sa vie. Il avait fait un mariage malencontreux : mais il s'en trouvait puni plus que personne, le malheureux enfant ! Il avait coûté bien cher à sa chétive bourse maternelle : allons donc !

les mères sont-elles ici-bas pour thésauriser, quand leurs enfants souffrent, et par la faute évidente du prochain, non la leur?... Mme Caux de Malaine voulait d'ailleurs tenir la balance bien droite : c'est ainsi qu'elle ne reprochait pas plus à Adrien les sommes — humbles sommes !... mais chacun donne ce qu'il peut — dont elle avait disposé pour lui, qu'à Thérèse les deux œufs sur le plat et les pommes de terre de son déjeuner, aujourd'hui que la voici revenue au logis.

— Et puis, avouait-elle à son confident l'abbé Maurenne, mon fils Adrien est un homme, sans doute, et il lui a donc été bien plus facile d'épargner à sa mère toutes sortes de compromissions, je le reconnais volontiers. Mais enfin il ne m'aura jamais mêlée, du moins, à de vilaines histoires. Au lieu que Thérèse !... Vous n'imaginez pas combien il m'a été pénible d'avoir vu au début arriver ici certaines lettres dont il m'a bien fallu remarquer malgré moi l'écriture, si je les apercevais par mégarde entre les mains de ma fille.. Ou bien, c'est parfois encore un téléphonage mystérieux chez la concierge : nous n'avons pas le téléphone dans l'appartement, Dieu soit loué ! Quand la concierge sonne : « On demande Mme Chamerond... » je sais trop ce que cela signifie. Cela m'est abominable, et vous devez bien me comprendre.

Le jeune abbé Maurenne, qui était fort intelligent, appréciait extrêmement l'activité et l'application de Mme Caux de Malaine dans l'administration et la surveillance des œuvres charitables : mais il jugeait avec plus de réserve ses autres qualités, et notamment sa clairvoyance maternelle. Il avait assez observé aussi le vicomte Adrien pour ne point l'admirer toujours. En outre, et nonobstant le blâme encouru par une faute grave, Thérèse Chamerond lui faisait grand pitié. Répétons-le, l'abbé avait l'âme vivace, sensible et fine : les faiblesses d'amour en étaient encore à lui causer beaucoup plus de terreur que d'horreur.

— Sans doute, madame sans doute, je vous comprends. Mais Mme Chamerond doit être traitée en ce moment avec des ménagements extrêmes, il me semble, et un peu comme une convalescente très fragile. Je n'ai rien à vous

conseiller sur ce point, et ne me le permettrai d'ailleurs qu'avec une crainte infinie, car la sensibilité d'une mère sera toujours la plus avertie...

— Mais au contraire, je vous demande vos conseils, je les suivrai. J'ai grand besoin qu'on m'éclaire et qu'on m'aide.

— Je crois donc que beaucoup de tolérance et de bonté panseront ce cœur si malade. Mme Chamerond est profondément malheureuse. Qu'on lui épargne maintenant jusqu'à l'ombre d'une contrainte ou d'une nouvelle tristesse ! Plus tard, vous lui parlerez peu à peu, s'il le faut, de ses devoirs envers ce foyer détruit, dont l'Église ne l'aura pas séparée...

— Il y aurait une chose, à mon avis, dont vous êtes seul à pouvoir juger...

L'abbé devina aux premiers mots la pensée de Mme Caux de Malaine. Il leva néanmoins les sourcils comme s'il ne prévoyait pas ce que celle-ci attendait de lui.

— Eh bien, que ne voyez-vous ma fille Thérèse ? Vous essaieriez de lui rappeler sa religion, qu'elle oublie trop. Peut-être vous prierait-elle de l'entendre en confession. Votre influence pourrait l'apaiser beaucoup : les voies de la Providence sont mystérieuses.

A quoi l'abbé Maurenne repartit :

— Le prêtre est à la disposition de qui fait appel à lui. Au premier souhait de madame votre fille, je serai là, et j'aurai rarement demandé avec plus de ferveur à Dieu qu'il m'assiste dans une œuvre de consolation et de pardon. Toutefois, et sans me refuser à rien, vous l'entendez, je ne croirais pas très opportun de me présenter en cet instant au regard de Mme Chamerond autrement que comme l'une ou l'autre des personnes reçues dans cette maison...

Mme Caux de Malaine était surprise, et peut-être légèrement blessée de ce refus poli.

— Mon idée ne vous semble pas bonne, monsieur l'abbé ?

— Je ne dis pas cela. Elle courrait seulement le risque d'être prématurée.

— Il est difficile de le savoir avant la moindre tentative.

Le prêtre alors baissa les yeux, et formula nettement :  
— Faites-la donc, madame, cette tentative. J'en souhaite ardemment le succès, ai-je besoin de le dire? Savez-vous pourtant ce que votre fille vous répondra aujourd'hui? Ceci : « J'accomplirai tout ce que tu désires, maman, et verrai l'abbé tant que tu voudras, mais dès qu'on m'aura rendu mes enfants. D'ici là!... »

MARCEL BOULENGER.

*(A suivre.)*

---

# LE PREMIER AVEU

## DE RABEVEL

---

*L'événement littéraire de cette semaine est l'apparition en librairie de Rabevel ou le Mal des Ardents (1) de notre collaborateur et ami Lucien Fabre, où le poète de Connaisance de la Déesse, le philosophe-mathématicien qui lança Einstein en France, nous donne la surprise de découvrir un romancier de la descendance de Stendhal et de Balzac. Ce livre, ou plutôt ces trois livres singuliers et forts s'imposeront sans doute demain au très grand public. Nous regrettons que les bonnes feuilles nous en aient été remises trop tard pour que nous puissions l'étudier dès aujourd'hui. Mais en attendant que nous le leur présentions plus complètement, nos lecteurs nous sauront gré de leur faire connaître la manière violente et lucide dans laquelle est écrite cette histoire d'un forcené. Voici l'une des scènes capitales de l'ouvrage, dans laquelle Bernard Rabevel ravit sa fiancée à son ami d'enfance, François Régis.*

---

Angèle était seule ; elle écrivait, assise à un petit bureau ; au bruit, elle leva la tête, et aussitôt Bernard Rabevel tomba assis sur un fauteuil, presque défaillant et comme vidé de sang ; il se sentait mourant et inima-

(1) Trois volumes à la Nouvelle Revue française.

ginalement heureux : ne pas bouger, la sentir là et expirer, s'éteindre lentement sans même la voir ; sa présence l'entourait, le touchait, le favorisait d'une caresse ineffable. Je l'aime, je l'aime, je l'aime, ne cessait-il de se répéter intérieurement ; il lui semblait qu'il se le disait à chaque fois moins fort et que sa puissance s'évanouissait tandis qu'elle gagnait en suavité ; il finit par épuiser ce torrent intérieur et demeurer les yeux clos, comme en extase, étranger au monde avec la seule image et le seul contact imaginaire qui lui fussent demeurés sensibles et suffisaient à cette minute à l'infini-tude de son ravissement.

Angèle, abasourdie de cet étonnant spectacle, se leva enfin ; elle ne se donna pas le temps de réfléchir, s'approcha de Bernard, lui prit les mains ; le jeune homme ouvrit les yeux et montra une mine toute confuse qui la fit rire.

— Vous allez mieux ? demanda-t-elle.

— Je vais tout à fait bien, répondit-il, reprenant enfin son empire sur lui-même ; je ne sais pas ce que j'ai eu. Excusez-moi, je vous prie, et permettez-moi de vous demander de vos nouvelles.

— Vous avez attendu assez longtemps, fit-elle avec une ironie sans rancune, pour n'avoir pas à vous mettre ainsi hors d'haleine quand vous vous y décidez.

— Ne vous moquez pas de moi, je vous en supplie, s'écria Bernard, je ne sais pas comment je vis. Mais parlez-moi vite de vous. Est-il vrai que vous soyez fiancée ?

Elle répondit très simplement :

— Oui. C'est une chose faite depuis hier.

Cette nouvelle, presque attendue pourtant, arriva parmi ses pensées comme un ordre de retraite parmi des troupes victorieuses ; il sentit un inexprimable désordre dans son cerveau ; il y perçut des mouvements contraires et confus ; rien n'y élevait une voix claire ; en même temps, comme si sa tête se fût alourdie, elle tomba entre ses

mains ainsi qu'un fruit, le cou s'étant ployé brusquement, le dos arrondi ; ses yeux fermés ne voyaient qu'une nuit grise où cheminaient d'informes taches de couleur ; le cœur, l'estomac, les poumons se serraient et de ceux-ci monta, et comme se frayant à peine un passage dans la gorge, un long soupir. Il ne souffrait pas vraiment, étant plutôt anesthésié ; il ne pensait à rien, son corps lui-même lui semblait lointain ; tout était étranger, seul subsistait un îlot sensible où parlait une voix de rêve, presque automatique ; « ... chose faite depuis hier... chose faite depuis hier... »

Il releva le front. Angèle était restée debout et le considérait, toute pleine d'embarras, les bras ballants ; il la voyait à contre-jour, l'ombre adoucissait encore les traits fondus de ce visage fertile en délices ; elle avait la figure de la sainte Anne de Léonard portée sur un col flexible, pur comme un lis. Elle était vêtue d'une robe noire à corselet qui s'épanouissait à la taille ainsi qu'une cloche. L'étoffe brillante était garnie de franges de velours caressantes aux yeux ; elle joignit les mains toute pensive et Bernard observa que les manches très courtes s'achevaient en d'immenses nuages de gaze argentée qui devaient faire des ailes lorsqu'elle dansait. Il vit les bras nus sous la gaze, il devina de petits seins fermes d'amazone. Il connut la bienheureuse tendresse qu'il n'avait jamais connue. Rien d'autre n'existait plus qu'elle ; il comprenait avec une aisance merveilleuse tout le patient travail de la durée, l'enregistrement continu des gestes et des mots de cette enfant parfaite par le Bernard refoulé qui veillait en silence sous les menaces du Bernard mystique. Ce Bernard s'était fait une retraite privilégiée, un sanctuaire favorable de la nature d'Angèle ; il y vivait heureux et flatté, tout en elle faisait sa dilection ; la fourmilière invincible des minutes construisait depuis des années, dans les ténèbres intérieures, cet idéal passionné ; les outils du Temps ne prévaudraient pas



contre celui qu'eux-mêmes avaient si patiemment édifié.

Il hocha la tête, plein pour lui-même d'une dérision amère : il avait cru au coup de foudre? Nul travail de plus longue haleine que cet amour. Il avait cru pouvoir s'offrir à Angèle ouvert et démantelé? Elle l'occupait en réalité depuis des années. Ce fut à ce moment qu'il ressentit les aiguilles lancinantes du chagrin.

Car il prenait enfin à la fois conscience du temps perdu, du bonheur manqué, des erreurs du passé et de l'étrangeté apparente de son attitude présente ; il voulut rompre les chaînes du silence, il le fit avec son sûr instinct de domination :

— Que cette nouvelle est imprévue ! dit-il. Qui m'eût dit que vous épouseriez François quand nous devisions ensemble aux vacances dernières?

Elle fut tout de suite en garde :

— Que voulez-vous dire?

— Oh ! mon Dieu, rien. Mais figurez-vous qu'il m'avait semblé que vous m'aviez marqué une préférence.

Elle sourit avec coquetterie :

— S'il faut tout vous avouer, je vous préférerais certes à tous vos camarades parce que, tout de même, vous étiez plus vivant. Mais entre nous, quelle importance cela pouvait-il avoir? Vous-même me marquiez de l'indifférence... Si, si... de la courtoisie indifférente ; vous me rendiez honnêtement ma gentillesse ; nous étions quittes, voilà tout. D'ailleurs pourquoi me raconter tout cela? Je n'ai jamais témoigné d'amour à qui que ce soit, à vous moins qu'à tout autre ; maintenant j'aime François, nous sommes fiancés ; les histoires de gamins n'ont plus aucun sens.

Elle prononça ces mots de sa voix chaude, légèrement timbrée d'un accent méridional qui plaisait à Bernard. Elle le regardait maintenant avec une curiosité profonde, se demandant où il voulait en venir, hésitant encore à comprendre.

— Enfin, reprit Bernard, permettez-moi d'insister, François est mon ami ; il me semble que vous vous êtes engagés l'un et l'autre dans cette aventure avec beaucoup de légèreté. Vous ne niez pas que vous ne m'avez toujours depuis l'enfance préféré à lui ?

Elle ne répondit pas.

— Or, on ne peut pas marier des amis d'enfance ; le résultat est toujours mauvais ; ce n'est pas l'amour qui règne dans de tels mariages. Si véritablement c'était l'amour, croyez-vous que ce ne soit pas moi que vous auriez épousé, puisque ce sentiment d'enfant c'est pour moi que vous l'éprouviez le plus vivement ?

— Oh ! vous, dit-elle d'un ton léger, vous, c'est différent ! Vous ignorerez toujours l'amour, vous ne comprenez rien à ces choses, vous n'avez pas de cœur.

Il eut le sentiment de l'injustice et sortit de ses gonds.

— Moi, dit-il, moi ? Je le connais mieux que n'importe qui, l'amour, puisque j'aime une certaine personne de toutes mes forces, à en perdre le boire et le manger ; et depuis des années sans m'en rendre compte ; vous entendez ?

— Eh bien ! répondit-elle tranquillement, assez vexée tout de même, allez-le lui dire à cette personne et ne vous occupez pas de nos affaires. D'abord, qui vous en a chargé ?

— Mais... personne, fit-il interloqué, ou, du moins (ajouta-t-il subitement inspiré) quelqu'un qui y est fort intéressé.

— Oui, dit-elle, ironiquement, François, n'est-ce pas ? Que vous êtes donc malin, mon pauvre garçon !

— Il ne s'agit pas de François et il ne s'agit pas d'être malin. Puisque vous voulez savoir, c'est le père de François qui m'a parlé de cela ce matin avant son départ et en me recommandant le secret ; il craint que, réflexion faite, vous ne soyez trop jeune, ne vous ennuyiez de son marin de fils, et ne regrettiez la décision prise ; il craint que vous n'avez confondu l'amitié, les bonnes camara-

deries, avec de l'amour; que, plus tard, vous ne soyez tentée d'abandonner un mari toujours absent; il aurait préféré maintenant une fille de la côte.

— Vous dites vrai? demanda-t-elle, ébranlée.

— Je vous le jure sur ce que j'ai de plus cher au monde, répondit-il sans sourciller.

— Oh! ce que vous avez de plus cher, observa-t-elle, vous le donneriez certainement pour bien peu..., enfin, tout cela est bien singulier, si c'est vrai. Est-ce que François est au courant?

— Je ne crois pas.

— Ah?

Elle l'examina un instant de ses yeux violents et il l'aima tellement en cette minute qu'il se jura qu'elle serait sa femme, dût-il commettre un crime. Rien d'autre que ce beau visage n'exista plus pour lui; il haletait presque d'émotion. Il lui prit les mains; une espèce de ton de confesseur, onctueux et pitoyable, lui vint tout naturellement :

— Comprenez-moi bien, ma petite Angèle; il s'agit de votre bonheur à tous deux. François et vous, j'en suis convaincu, n'avez pas l'un pour l'autre d'amour véritable. Oubliez-vous et que chacun suive sa route.

— Mais, s'écria-t-elle, révoltée, j'aime François, encore une fois.

— Vous ne l'aimez pas plus que vous ne m'aimez, dit-il avec force. Osez-vous prétendre le contraire?

Elle se dressa, offensée de cette intrusion, outrée de cet orgueil.

— Oui, je le prétends, là. Que croyez-vous donc être, vous?

Il laissa tomber les bras avec désespoir. Hélas! la perdre, allait-il la perdre! Tout plutôt que cela.

— Admettons, dit-il, que vous disiez vrai. Êtes-vous sûre qu'il vous aime, lui?

— Oui, répondit-elle violemment; François est l'hon-

nêteté même et je n'en dirais pas autant de vous. Rappelez-vous que je vous connais depuis des années tous les deux.

— Et si je vous disais, moi, que, cette nuit encore, François était entre les bras d'une autre femme? qu'il ne se marie que pour plaire à son père? que, tandis que vous l'attendrez, il s'est bien juré de mener la vie qu'il lui plairait et d'entasser ses conquêtes de rencontre? Tenez, il y a quelques jours encore, il me disait : « Angèle sera assez bonne pour soigner mes rhumatismes, moi je vais profiter de la vie ! »

Elle se boucha les oreilles et lui cria avec horreur :

— Ce n'est pas vrai, ce n'est pas vrai !

Mais il était déchaîné ; il continua, dénigrant son ami, inventant les pires calomnies, déformant les moindres faits pour peu qu'il y vît germe d'équivoque et parlant avec une passion si évidente qu'elle était doublement bouleversée par la déchéance qu'on lui annonçait et l'épanouissement d'un nouvel amour si longuement désiré.

— Enfin, disait Bernard au paroxysme, vous avez dû vous apercevoir vous-même de la tiédeur de François ; cela se sent. Vous a-t-il jamais prise comme ceci, serré dans ses bras et dit avec amour, perdu en vous : « Je t'aime, Angèle, je t'aime, je t'adore, mon cher amour, pour l'éternité » ?

La voix chaude, la caresse des lèvres, la venue merveilleuse enfin de cet aveu tant et si vainement attendu la bouleversèrent.

— Ah ! dit-elle sans y pouvoir tenir davantage, moi aussi, Bernard, je vous adore.

Et aussitôt elle se délia et ils se regardèrent tous deux, rouges de passion et de honte. Quelle trahison ! Mais il l'entraînait déjà sur le divan, la couvrant de baisers brûlants :

— Tu verras, balbutia-t-il, nous serons heureux !

heureux ! Je vais aller voir le père Blinkine qui va me trouver une bonne petite situation ; nous nous marierons tout de suite ; nous bâclerons ça en deux mois et c'est le bonheur pour toute la vie.

Elle, tout à coup méfiante :

— Mais tout à l'heure ne m'avez-vous pas dit que vous aimiez quelqu'un depuis des années ?

Il se mit à rire :

— C'est vous, Angèle, vous le savez bien. Et il lui raconta comment, depuis que François avait songé à elle, lui-même s'était interrogé, poussé par une force irrésistible, comment il en était venu à comprendre qu'elle était l'âme de son âme, la chair de sa chair ; il lui redit ses rêves passionnés, son sentiment triste et profond, il lui fit entendre le son unique que lui-même avait perçu pour la première et, il le savait bien, la seule fois. Elle ne s'y trompa pas. Ce sauvage l'aimait, autant qu'il pouvait aimer certainement et comme il savait ; elle comprit bien qu'un sentiment désintéressé dans un cœur pareil était la chose rare et sans doute l'unique : elle avoua qu'elle n'avait pour François qu'une bonne et profonde affection.

— Il faut le lui dire ; avec ménagements, concédait-il, mais enfin d'ici demain soir. Moi je serai fixé sur la situation que pourra me réserver Blinkine et je vous verrai après-demain seulement pour éviter tout commérage. Mais je vous écrirai d'ici là.

Elle se sentait sans courage devant la corvée qui lui restait à remplir. « Et mon père qui est reparti ? » dit-elle. Comment arranger tout cela ? Mais il avait réponse à tout ; elle le sentait déchaîné, dévastateur, emporté comme un torrent et, pour tous les êtres humains, un frère terrible dont la tendresse était à elle seule réservée. Il la pressa, la convainquit, la calcina de sa flamme, et sur un long baiser la laissa palpitante, fervente et toute comblée...

LUCIEN FABRE.

---

## UNE ACADÉMIE DE LA PAROLE

---

# LA SOCIÉTÉ DES CONFÉRENCES

---

Il est possible que le Dancing et le Cinéma aient fait, depuis la guerre, un peu de tort à la Conférence. Et pourtant, la mode de se grouper autour d'une estrade, d'un verre d'eau, voire d'un conférencier, continue, en vertu de la vitesse acquise, à sévir si furieusement qu'il n'est guère, en effet, de Cinéma ou de Dancing qui ne se transforme à l'occasion, en « Université », ni d'auditeur de ces « Cours » qui ne se sente parfois sollicité, ne fût-il ni romancier, ni auteur dramatique, ni acteur, pas même directeur de journal, de devenir orateur.

Et telle est sans doute la raison du prestige que conserve, parmi tant d'anodines entreprises de parole publique, *la Société des Conférences* : son estrade n'est jamais devenue un tréteau. Elle est restée une tribune, l'une des plus sonores parmi les tribunes françaises, la plus indépendante et la plus écoutée peut-être, depuis qu'en Sorbonne ou au Collège de France on parle trop bas, et qu'à la Chambre on parle trop haut, ou du moins trop fort, ce qui n'est pas tout à fait la même chose.

Au moment où *la Revue hebdomadaire* va renouer avec *la Société des Conférences* cette étroite alliance que marquèrent autrefois, pour l'une et pour l'autre, tant d'heureux succès, que la guerre, ses nécessités et ses suites cruelles rompirent un temps, mais qui va redevenir, nous

avons tout lieu de le croire, définitive, nos lecteurs, aussi bien ceux de demain que ceux d'hier, nous sauront gré de quelques détails sur cette « Académie de la parole », dont le premier caractère est d'être une création spontanée, née, on va le voir, du hasard de quelques rencontres... tout comme autrefois l'Académie française.

Vers 1895 un groupe d'amis qui s'appelaient Gaston Deschamps (à qui revient l'initiative de ces réunions), Édouard Rod, André Hallays, André Michel, Maurice Spronck, Max et René Doumic, se réunissaient une fois par mois pour dîner chez Lapérouse ; et ce dernier nom dit assez qu'ils songeaient autant à bien dîner qu'à discourir agréablement.

Ils n'étaient pas tous hommes de lettres ; mais tous avaient le goût des lettres ; et comme quelques-uns avaient été sollicités de faire des conférences, — cette fameuse mode s'élaborait en quelques « potinières », — l'idée leur vint qu'ils pourraient s'associer pour en faire, qu'ils organiseraient eux-mêmes.

Réunions tout amicales, sans aucun objet commercial, sans bénéfices !... et sans davantage ni siège social, ni administration, enfin n'ayant rien d'une entreprise concertée. Cette liberté et cette bonhomie sont le caractère essentiel de la Société, auquel elle s'est efforcée de rester fidèle jusqu'aujourd'hui, à travers toutes les modifications qui ont affecté son existence.

Période errante, un peu vagabonde même ; on était, à cette époque, très « rive droite » ; on se transportait de la rue Caumartin au théâtre des Mathurins ou au théâtre Michel, qui depuis accueillirent de moins graves propos. Puis, le succès aidant, on invita en dehors de la Société, des conférenciers de grande marque : Gaston Boissier, Albert Sorel, Albert Vandal, Brunetière enfin...

Survint avec lui l'événement considérable qui devait modifier du tout au tout les allures de la Société, et la transformer, d'une aimable entreprise d'essayistes de la

Conférence — qui d'ailleurs songeaient de moins en moins à dîner — en cette institution, non pas officielle, certes, mais établie, universellement célèbre et « classée », nécessaire, sans laquelle il eût manqué quelque chose d'important à la vie des Lettres, dans notre pays, depuis près de vingt ans.

En 1905, Ferdinand Brunetière dut quitter l'École normale, comme tous les autres maîtres de conférences, exclu par la fâcheuse réforme qui vient à peine d'être rapportée, et dont faillit mourir l'illustre Maison. Mais il ne fut pas pourvu d'une chaire en Sorbonne, comme l'avaient été ses confrères. Le combisme encore régnant punissait le zélateur de Bossuet, l'annonciateur imprudent de « la faillite de la science ». Ferdinand Brunetière se trouva sans chaire, dans l'impossibilité de professer à Paris.

Un public considérable, celui entre autres, du fameux grand Amphithéâtre, où Brunetière avait professé avec tant d'éclat, criait au scandale. La *Société des Conférences* s'en fit l'interprète, et admirablement servie par la circonstance, mais aussi par sa générosité, proposa de remédier à cette désastreuse défaillance du grand maître de l'Université, en offrant à Brunetière de faire les dix conférences qu'elle donnait chaque année, soit un véritable cours.

Il accepta, et dès 1905 nous donna, dans la salle trop étroite de la Société de Géographie, ce cours sur *les Encyclopédistes* qui fut un si bel exemple d'énergie ; car, déjà très atteint de cette maladie de la gorge qui devait l'emporter, mais suivant l'exemple du maître qui lui était le plus cher, il voua les derniers restes d'une voix et d'une ardeur qui s'éteignaient à une tâche qu'il estimait sacrée ; et il ne put même mener à bien sa dixième leçon.

Nos amis et lecteurs de cette époque se souviennent que *la Revue hebdomadaire* eut l'honneur de recueillir



et de publier ces dernières notes de Brunetière (car il ne rédigeait pas entièrement ses conférences ; il les improvisait en grande partie). Ainsi naquit, toujours par hasard, le principe d'une collaboration entre la *Société des Conférences* et notre *Revue*, qui devait vite se transformer en une amitié active et féconde, et ne plus guère s'interrompre que pour se prouver plus efficace.

Mais surtout, c'est à ce moment que s'établit la tradition du grand cours annuel du boulevard Saint-Germain qui suppléait à la carence de la Sorbonne, alors vouée de plus en plus aux méthodes de l'érudition allemande, et dont l'enseignement ne répondait plus aux vœux d'un public, sinon d'étudiants, du moins d'honnêtes gens, humanistes et bien lettrés, resté le même — après tout, pourquoi pas? — qu'à la grande époque des Cousin, des Nisard, des Michelet, et qui souhaitait surtout et simplement entendre parler littérairement de hauts sujets de littérature. Cette tradition si française, la *Société des Conférences* sut la recueillir, alors mourante, et la revivifier, de manière à prouver qu'elle saurait la perpétuer.

Elle y fut aidée, à cet instant décisif, par une deuxième chance, aussi heureuse que la première. Jules Lemaître se trouvait, au lendemain de sa campagne de la *Patrie française*, un peu désorienté, déprimé ; il reprenait difficilement pied dans ses préoccupations littéraires. La *Société des Conférences* lui demanda de se souvenir qu'il avait été professeur, lui offrit la succession de Brunetière et nous eûmes son premier cours sur *Jean-Jacques Rousseau*. Il serait superflu de rappeler comment, dès sa première leçon, son succès prit les proportions d'un triomphe, deux ou trois fois répété : car il fallut renouveler deux ou trois fois la salle. Lequel de ses auditeurs d'alors ne se souvient de ce miracle toujours pareil, jamais décevant : un petit homme à la grosse tête ronde, à la petite barbe blanche, au regard malicieux, s'assied posément devant la grande table verte, déplie ses feuillets ( car pas

un mot, chez lui, n'est laissé au hasard), et commence de lire, d'un ton qui paraît presque uni, tant l'intonation est finement nuancée, sa petite dissertation qui paraît tout unie, elle aussi, tant elle reste éloignée du surprenant, de l'exceptionnel, ou même de l'inédit et tant sa limpidité paraît ordinaire, comme celle d'une belle journée ; et le charme opère ; on ne peut pas n'être pas suspendu à ses lèvres ; on ne peut pas ne pas céder au timbre de sa voix, qui n'est pas d'or, comme celle de Sarah Bernhardt, mais qui est la voix d'une source et d'un esprit, la source de Merlin l'enchanteur, l'esprit, moins méchant, de Voltaire. Voilà Jules Lemaître, et comment, après son *Rousseau*, avec son *Racine*, son *Chateaubriand*, il a laissé à l'auditoire de la *Société des Conférences* un souvenir à ce point vivant que, pour de longues années encore, parler de l'une sera évoquer l'autre.

Un tel succès oblige. Comment ne pas déchoir ? Il ne fallait pas moins que l'infatigable activité, l'autorité ferme, l'information si avertie dans tous les domaines, la patience, la courtoisie, et disons d'un mot qui en résume bien d'autres, l'exceptionnel talent d'organisateur de M. René Doumic, qui satisfait avec tant d'aisance, entre bien d'autres tâches, au labeur écrasant de Directeur de *la Revue des Deux Mondes*, et de Secrétaire perpétuel de l'Académie française, pour garder la *Société des Conférences* des aventures périlleuses où aurait pu l'entraîner une si prompte réussite, et maintenir sur elle ces premiers reflets de la gloire. La mort allait creuser quelques vides parmi ses amis : Édouard Rod, Max Doumic, que devait suivre un peu plus tard Maurice Spronck. D'autres, René Bazin, Camille Bellaigue, avaient resserré le groupe autour de lui. Tous s'étaient accordés pour lui remettre le gouvernement de la naissante Maison. Il sut élargir encore sa renommée en y attirant Faguet pour nous raconter *La Fontaine*, Maurice

Donnay pour nous raconter *Molière*, André Hallays pour nous raconter *Mme de Sévigné*, et, il nous permettra bien de le dire, en forçant lui-même son goût du silence pour nous raconter *Lamartine*, *George Sand* et *Saint-Simon*, on imagine bien avec quelle richesse d'aperçus, quel goût de la substance, et quel art de la narration !

La guerre aurait pu interrompre cet essor. Des conférenciers, passe encore ! Mais comment recruter un public ? On pouvait concevoir que les théâtres continuassent à prospérer, grâce au contraste même du divertissement qu'ils offraient avec le tragique quotidien. Mais comment intéresser, pendant la menace de la Marne, de Verdun ou sous des raids de gothas, des centaines d'auditeurs à des questions d'art ou de littérature ?

La *Société des Conférences* tint cette gageure.

En janvier 1915, c'est-à-dire à la date habituelle, elle ouvrit ses cours, et lors de la première conférence faite par l'abbé Wetterlé, il fallut la promesse que la conférence serait répétée pour que le public qui stationnait devant la salle déjà comble consentît à se retirer. Et qu'on n'aille pas croire que les orateurs de la guerre n'aient parlé que de la guerre à cette tribune. On fit fête au marquis de Ségur en 1916, quand il parla de *Marie-Antoinette*, à Henry Bidou en 1918, quand il parla d'*Alexandre Dumas fils*.

Cependant la guerre, comme il fallait s'y attendre, avait justement exercé son influence sur le Comité de la *Société des Conférences* : il crut nécessaire d'élargir un peu le cadre de ses préoccupations et de ses études. La chaire du boulevard Saint-Germain resterait d'abord une chaire de littérature ; mais elle deviendrait aussi, le cas échéant, une chaire d'histoire politique contemporaine où seraient mis au point, en quelque sorte, tant de problèmes obsédants ou menaçants.

C'est ainsi que la réputation de M. Louis Madelin fut définitivement consacrée après son cours sur *les Etapes*

*de la victoire*; et nul ne s'étonna lorsque M. Raymond Poincaré, pendant les quelques mois de liberté qui séparèrent l'une de l'autre ses deux grandes magistratures, voulant s'adresser non seulement à Paris, non seulement à la France, mais au monde entier, pour lui exposer la thèse française et véritable des *Origines de la guerre*, choisit la tribune de la *Société des Conférences*.

Ce qui suit, c'est l'histoire d'hier; et puisque je prétendais seulement éclairer un peu les débuts d'une fondation spirituelle aussi importante, on m'excusera de ne pas m'étendre davantage sur tant d'à-côtés qui mériteraient pourtant une mention, et sur tant d'épisodes intéressants, dont au surplus on trouverait les traces en feuilletant la collection de *la Revue*.

Que les collaborateurs nombreux et illustres de la *Société des Conférences*, dont je n'ai pu citer les noms, veuillent bien m'excuser : ils sont trop ; mais nous savons devoir les retrouver.

On me permettra pourtant d'indiquer avec quelle joie nous attendons ceux de demain, je devrais dire de tout à l'heure. Le cours de M. André Bellessort sur *Balzac* qui commencera en janvier prochain ne peut manquer d'être un événement fécond en surprises heureuses. Nul n'avait plus de chances de venir à bout de cette traversée redoutable que cet infatigable pèlerin de l'univers. Nul n'avait plus de chances de pénétrer mieux cette Somme psychologique qu'est la *Comédie humaine*, que l'historiographe profond et sagace de saint François Xavier. Quant au nom de M. André Hallays, il nous dispense à l'avance les plaisirs que nous goûterons à l'entendre parler de Charles Perrault et de ce dix-septième siècle, dont le style lui est si cher.

Et ce programme est loin d'être complet, puisque M. Doumic tient en réserve pour le dernier moment des surprises dignes de cet exorde. Ainsi poursuit-il vaillamment, et en le perfectionnant chaque année, son double



objet : faire sortir de l'ombre tour à tour les grandes gloires littéraires de la France et projeter sur elles la plus vive, la plus abondante lumière ; et d'autre part confier aux grandes voix de l'heure le soin de nous avertir sur les grands problèmes de l'heure.

Voilà ce qui fait de la *Société des Conférences* une maison bien à part, au milieu de toutes celles, trop nombreuses, qui se sont ouvertes à l'art oratoire ou à l'inexpérience oratoire ; et même quelque chose de plus qu'une maison ; un véritable conservatoire, une académie de la parole, comme je l'ai dit en commençant, où d'ailleurs les maîtres de céans ne demandent qu'à enrichir sans cesse le répertoire, en faisant accueil, à côté des maîtres consacrés, aux plus jeunes talents.

J'aurais voulu faire tenir en ce peu de mots tout le contentement que nous concevons du renouveau d'une collaboration qui a fait ses preuves, contentement qui sera partagé par un public aussi et plus nombreux qu'aux meilleurs jours d'autrefois, et pour lequel nous tenons d'avance à exprimer notre remerciement à celui qui a bien voulu nous donner si amicalement le signal de cette reprise.

FRANÇOIS LE GRIX.

# TRIBUNE LIBRE PARLEMENTAIRE

---

LE

## BLOC NATIONAL RÉPUBLICAIN

---

*En publiant le 15 septembre dernier l'article de M. Pierre Taittinger, député de la Charente-Inférieure, sur l'œuvre de la Chambre de 1919, nous avons annoncé à nos lecteurs notre désir d'organiser à cette Tribune libre, avant les élections de 1924, « la controverse la plus sincère et la plus animée possible » entre parlementaires de toutes opinions, sur leurs partis et leurs programmes, afin de contribuer pour notre part à dissiper ce malaise, cette équivoque dont toute la presse et les partis eux-mêmes signalent le péril.*

*Nous commençons aujourd'hui une série d'articles dont l'ensemble constituera l'étude la plus documentée, la plus complète qui soit possible sur le Bloc national républicain. L'importance de cette étude n'échappera à personne, puisqu'il apparaît d'ores et déjà que les élections prochaines, qui remettront en question une fois de plus tout notre système de politique extérieure, se feront pour ou contre le Bloc national, ou, si l'on veut, avec ou sans lui.*

*Nul n'était plus autorisé pour signer cette étude que M. le pasteur Edouard Soulier, député de Paris, l'un des membres les plus actifs et les plus écoutés de l'Action nationale républicaine, dont l'intervention à la tribune fut maintes fois si remarquée, notamment lors de la discussion sur le rétablissement de notre ambassade au Vatican.*

N. D. L. R.

---

**Ce malheureux Bloc national ! Si l'on pouvait dire : je suis moqué et nié, donc je suis ; si les quolibets et les brocards reçus faisaient l'être, son existence et son action,**

et, certainement, par surcroît, ses raisons d'exister seraient démontrées surabondamment. Dans les journaux, dans les meetings, dans les conversations, il est un motif tout trouvé, rapidement devenu classique, et, pourrions-nous dire, de style, à ces développements faciles, cursifs ou oratoires, auxquels ont recours les habiles et les empêtrés, pour masquer l'absence de réflexion préalable et les vides de la pensée. A moi, le Bloc national ! invoquent, juchés à la tribune, ses adversaires de loin ou d'à côté, à court d'éloquence, et la digression détend la situation ; car il est rare qu'aucune portion d'une assemblée se refuse à rire un temps et soit en défense contre la plaisanterie ; il est impossible qu'une foule ne salue pas de ses vivats, au passage, des mots connus et toujours applaudis, qui sont comme son chez soi intellectuel et politique. Alors, l'« orateur », s'il est un visuel et envisage une réalité concrète au terme Bloc, le compare au « Bibendum » de chez Michelin, énorme et inconsistant ; s'il est un traîneur de réunions publiques et s'est accoutumé à prendre l'énergie du verbe pour de l'action, il le définira : « un ramassis de toutes les réactions », rassemblant en une expression la mise en défiance, la définitive condamnation, le mépris par lequel il se sent lui-même blanchi et grandi ; s'il a la mentalité didactique, il expliquera longuement, en citant des dates, des noms propres, des programmes, qu'il n'y a pas de Bloc national, puisqu'il n'y a eu que des Blocs départementaux, et avec des compréhensions qui ne correspondraient pas toujours exactement, etc... Et, ainsi, aisément, à la mesure entraînant du pas de charge et de l'éclat de rire, le Bloc national est écarté, dans l'esprit de ceux qui se sont donné l'habitude commode de prendre leurs désirs et leurs affirmations pour des réalités, d'un chemin qu'ils veulent libéré de l'encombrement qu'il y faisait.

Cependant, il apparaît bien déjà, rien qu'à considérer

ce monceau de caricatures et d'apostrophes, que, mythe ou réalité, le Bloc national n'est pas sans porter ombrage à toute sorte de dissertateurs politiques. Je dirai même, à écouter les discours et à lire les articles : ce Bloc-là a bien l'air de donner plus de souci à ses détracteurs qu'il n'apporte de confiance à ceux qui sont réputés le constituer et donc être soutenus par lui, être forts de sa force. Il rappellerait ainsi, à vue superficielle, le bonhomme qui fait peur aux moineaux, et dont les malins qui l'ont posé là connaissent, eux, l'inanité. Mérite-t-il, à tout prendre au vrai, l'estime singulière de ceux qui ne cessent de le critiquer ou l'inconsidération effarée d'un petit nombre de ceux qui sont censés le former?

Puisqu'il se trouve que je connais le Bloc national, non du dehors, mais du dedans, non d'aujourd'hui, mais de sa formation, puisqu'il arrive aux amis que j'ai dans son entourage de me plaisanter avec acuité pour y voir un parti d'avenir, et, puisque, bien évidemment, ce qui a manqué le plus à « ce malheureux Bloc », c'est de prendre conscience de lui-même, — sans me préoccuper des fadeurs, des redites et des pauvretés de ses détracteurs, des imprécations et des incompréhensions de la gérontocratie qu'il a quelque peu bousculée, sans polémiquer le moins du monde avec ceux qu'il a déçus, qui, candidement confiants, comptaient que, dès sa venue, il serait ferme et grand, comme Hercule étouffant les serpents dès le berceau, — je voudrais, librement et simplement, aider le Bloc national républicain à prendre conscience de lui-même, à se constituer de façon plus cohérente que jamais et à aller énergiquement de l'avant.

## CHAPITRE PREMIER

### LES ORIGINES ET LA FORMATION DU BLOC NATIONAL

Les critiques émises sur cette concentration de forces républicaines, grosses ou tatillonnes, touchent à sa com-



préhension, aux incidents de son histoire, à son existence même, et jusqu'à son appellation. Il a, pourtant, sa physionomie, ce nom-là. Il est très clémenciste ; il montre bien, dès l'abord, d'où est venue au mouvement son inspiration, et, dirons-nous, son déclanchement. C'est M. Georges Clemenceau qui a lancé, le 29 janvier 1891, dans le vocabulaire politique courant, qui ne s'en souvient ? le mot de *bloc* ; il l'appliquait à l'ensemble des ancêtres révolutionnaires ; il l'a donné pour titre à une passagère revue, et, symboliquement, toutes les lettres de ce titre se tenaient. Le Bloc, c'est, aujourd'hui, tous ceux qui se laissent rassembler dans une commune fierté, par la volonté, la lutte et la victoire, l'assainissement public et le patriotisme triomphant qu'a représentés le dernier ministère de M. Clemenceau.

National, c'est le qualificatif qui nous distingue de l'étranger et qui nous serre les uns contre les autres autour de tout ce qui est France, le qualificatif issu de l'appellation : la Nation, mise en usage par la Révolution et qui, à elle seule, affirme que la souveraineté est dans le peuple. C'est la nation qui est « toujours maîtresse de ses destinées », reconnaissait déjà, dans *le Figaro* du 30 mars 1890, le programme de la droite indépendante ou constitutionnelle.

Et le terme de Républicain donne à l'ensemble son expression politique claire ; il proclame que la base et l'idéal des groupements unis pour l'action, pour la réalisation d'un programme, est la République incontestée et fidèlement servie. Tel qu'il est, ce titre dit bien ce qu'il veut dire, ce qu'il faut dire. L'ensemble ainsi dénommé se définit par cette raison sociale, qu'ici il a choisie, que là la voix publique lui a donnée. Bloc national républicain (1) il est, Bloc national républicain, quoi qu'on

(1) Les deux mêmes qualificatifs se trouvaient déjà réunis, et dans le même ordre dans le nom de l'*Association nationale républicaine*, qui

veille, et quoi qu'on dise, il restera. Aussi bien, les noms qui demeurent, les grands noms de ralliement, les groupements humains qui pensent et qui croient ne les choisissent pas ; ils les reçoivent.

Ce Bloc, il devait se former. Pour le dire fruit du hasard, erreur injustifiable, mouvement passager, pour ne pas le voir sortir des faits, il faut avoir le nez en l'air, les yeux myopes et n'avoir rien conservé dans la mémoire de notre histoire contemporaine ; ou bien, n'étant point aveugle et borgne non plus, il faut tenir à crier fort pour se tromper soi-même et les autres avec soi.

Le Bloc national républicain, mais, si nous regardons au vrai des choses, il est la réalisation de la pensée même de Gambetta (1), de sa conception complète et pleine-

joua un rôle dans les élections, à partir de 1889, et dont Jules Ferry fut président.

(1) Cet article était achevé, lorsque M. le Président de la République a prononcé, le 14 octobre, un discours fort et émouvant, réplique plus haute et plus sereine encore, au discours qu'il fit à Bataclan, en 1919, comme chef des listes du Bloc national à Paris, et dont nous ne pouvons nous abstenir de nous autoriser. Il nous serait précieux d'y prendre une vingtaine de citations, que nous reproduirions dans des notes auxquelles nos propres pages seraient parallèles. Nous préférons renvoyer le lecteur au discours entier et n'y faire que quelques emprunts ; et, tout d'abord, celui-ci, concernant Gambetta :

« Le 5 septembre 1881, Gambetta était l'hôte de la ville d'Évreux. Il venait de prononcer, la veille, au Neubourg, un discours où il ne célébrait pas son attente légitime d'un pouvoir qu'on lui avait, il est permis de le penser, trop longtemps refusé dans l'intérêt national. Il allait le prendre dans des circonstances peu favorables qui ne lui permettraient pas d'en tirer pour la France et pour la République tous les bénéfices attendus.

« Si son passage à la présidence du Conseil devait être bref, si une mort prochaine, hélas ! le guettait, sa tâche pourtant était accomplie. L'Empire à bas ; l'honneur national sorti sauf de la défaite ; la République définitivement assise : telle avait été, de 1869 à 1877, de la plaidoirie Baudin à la réélection des 363, en passant par le gouvernement de la Défense Nationale, l'œuvre réalisée. Le bon ouvrier pouvait s'endormir en paix. Il s'était acquis pour jamais la gratitude des républicains et des patriotes.

« Au moment de jeter un regard d'ensemble sur la position de notre pays à l'extérieur et à l'intérieur cinq ans après la victoire, j'ai cru à propos d'évoquer, en cette cité qui l'acclama, la mémoire de l'homme

ment élaborée d'après 1873. Notre République ne pouvait prendre son assiette définitive, et trouver les traits achevés de sa figure que dans la mise en œuvre des doctrines de Gambetta, dont la magnifique et prévoyante intelligence n'avait pas seulement les précisions de l'extrême justesse, mais la coloration que lui donnait le caractère de l'homme, la générosité. Chaque fois que je me trouve dans notre salle de délibération du Parti républicain démocratique et social, rue La Rochefoucauld, je m'interdis de prendre la parole, je ne quitte pas des yeux le portrait de Gambetta qui décore cette salle ; je ne me lasse pas d'analyser ses traits, j'écoute Gambetta, et c'est à tout ce que je sais de lui, à tout ce que me dit sa physionomie, que je prends garde. Lorsque je passe place du Carrousel, j'ignore la statue de l'organisateur de la Défense nationale, qui est de pur style radical-socialiste, mais je lis, je relis, je me répète les extraits de discours gravés sur le monument et qui sont d'une hauteur et d'une variété d'enseignement qui attendent encore d'être appliquées. Gambetta, que Melchior de Vogüé, amateur d'impertinences appliquées et claquantes, n'appelait « le borgne sonore » que parce que, apparemment, il l'avait plus entendu qu'écouté, ne craignait pas de dire les vérités irritantes, parce qu'elles étaient les vérités salutaires. C'est lui le grand patron du Bloc national.

Nous opposons Gambetta à Jaurès. Leurs doctrines sont inconciliables. Le Bloc des gauches contre le Bloc national, c'est ceux de Jaurès contre ceux de Gambetta. Gambetta, il avait clairement discerné que la République, pour répondre à sa définition et atteindre sa pleine stature, devait être nationale : « il eut les entrailles françaises », disait de lui J.-J. Weiss ; devait être sociale : les

d'État au génie duquel il n'est que juste de reporter pour une large part le mérite de la situation qu'occupe aujourd'hui dans le monde la République française. »

améliorations sociales doivent être acquises une à une (Gambetta, 24 juin 1875) ; « il y a tous les jours un progrès à faire » (Havre, 18 avril 1872) ; devait être libérale : il se réclamait du droit révolutionnaire, qui a garanti la propriété individuelle, donné la terre au paysan, proclamé la liberté de la conscience et des cultes (7 avril 1872) ; devait, en tout domaine et en toute question, être généreuse : le parti républicain, disait-il, est tenu « à un grand esprit de conciliation et de concorde..., afin de devenir la majorité de la nation elle-même (1). »

A l'encontre de Jules Ferry, il était contre la constitution de groupes au Parlement. « L'idée fait les partis, écrit-il à Ranc ; l'intérêt fait les groupes. » Et, contraint de former un groupe, il l'appelle l'Union républicaine, titre dont il est regrettable qu'il ait été abandonné et qu'il conviendra de reprendre quelque jour.

Il avait saisi que, pour produire cette République-là, le scrutin de liste, qui soumet aux électeurs le programme plutôt que la personne, était la matrice indispensable ; elle n'existera jamais, elle n'a jamais existé avec le scrutin uninominal, qui ne peut faire valoir que des égoïsmes étroits et des courtes vues. M. Mussolini voit comme lui et pousse même peut-être un peu loin son idée. Et l'expérience, l'attention l'aurait porté à compléter cette première donnée par cette seconde, tout aussi essentielle, un seul tour de scrutin, ce qui est le régime électoral des pays libéraux, parce qu'il est le seul équitable, en attribuant les élus à la majorité des électeurs et non pas aux minorités coagulées momentanément par la peur et par l'unique intérêt d'individualités, c'est-à-dire d'un mot, par l'esprit de réélection.

Mais Gambetta n'a contemplé cette République selon son cœur que de loin. Il a été dans l'impossibilité de réa-

(1) M. Millerand disait, le 14 octobre dernier : « Une politique républicaine, sociale, nationale, exclusivement dévouée à la prospérité et à la grandeur de la patrie. »

liser lui-même ses idées. Il a trouvé sur son chemin tout l'éternel personnel des « présidents », comme on disait alors, tout le syndicat instinctif des usagers du pouvoir, qui a retardé tant qu'il a pu, de toutes ses petites forces combinées, son arrivée aux affaires. Lui qui n'eut pas pour préoccupation première de s'adjoindre des hommes qui lui fussent inférieurs, et au contraire, il entendit traiter de « commis » les hommes éminents dont il avait composé son cabinet, en se donnant la peine de les découvrir, de les choisir, au lieu de prendre le « tout fait » des cabinets antérieurs. Certains de ses « amis », loin de le soutenir, ne le défendirent pas ou l'attaquèrent en dessous. Même ceux qui, des premiers, auraient dû tenir à honneur de lui servir de lieutenants, comme Ferry, par des calculs apparemment personnels, lui refusèrent leur concours. Et, au pouvoir, il est demeuré soixante-treize jours. L'accident qui l'emporta peu après qu'il en fut descendu, à quarante-quatre ans, laissa sa tâche pendante et l'on se rappelle le mot de Déroulède devant le cadavre de Gambetta, qui fut l'un des protecteurs actifs de la Ligue des patriotes : « C'est une défaite ! »

Après Gambetta, un retard répété a continué d'être apporté à l'exécution de son programme ; nous avons assisté à l'avortement renouvelé d'un grand parti constructeur. Ou bien, en effet, les républicains, qui ne mettent à leur républicanisme aucune de ces épithètes toujours restrictives et exclusives, se laissaient diriger ou manœuvrer par d'habiles gens, étrangers à eux de mentalité ou de désir, inférieurs à eux d'intelligence, mais plus aptes à l'action ; ou bien ils prenaient pour chefs des hommes insuffisamment combattifs, dont la science surpassait le caractère ; ou bien encore les circonstances pliaient les instincts et les volontés, recouvrant les programmes, ajournant les intentions et lançant le gouvernement dans l'aventure de l'actualité tapageuse.

Si bien que ceux mêmes dont la taille, la volonté, l'intelligence, le patriotisme auraient pu les élever aux conceptions de Gambetta, n'atteignaient son programme que par parcelle : Jules Ferry dans l'expansion coloniale, par exemple, Waldeck-Rousseau dans le domaine social, Delcassé par l'ampleur de la vision et de l'œuvre diplomatiques, le ministère Méline par une allure générale, qu'ont gâtée des mots malheureux, un parti pris protectionniste, qui était déjà de l'étatisme et qui contredisait le reste de la doctrine, et aussi une indifférence en matière sociale, qui aurait scandalisé Gambetta, l'ami de l'ouvrier mécanicien Louis Buette ; et que l'ère véritablement républicaine n'était entrevue que par des interstices, un éclair ! « L'esprit nouveau », annonçait Spuller, qui avait été le fidèle et clairvoyant ami de Gambetta, le 3 mars 1894, comme si une époque commençait ; et, moins de dix ans plus tard, c'était le combisme qui allait venir. Il y eut des faiblesses d'un instant, d'un discours, d'une décision, d'une collaboration, d'une désignation, dont le retentissement se répercuta sur des années ; et nous avons encore dans l'œil, et, dirai-je, dans la sensibilité, les discours fameux, quoique trop oubliés, où Jules Ferry, où Challemel-Lacour venaient à résipiscence, où Waldeck-Rousseau, marqué de la mort, rassemblant les forces qui lui échappaient, se relevait pour établir sa réprobation, et même ce n'est pas pas trop de dire : sa répugnance, des actes de M. Combes.

Mais, si les conceptions de Gambetta, seules propres à faire la République nationale (1), à faire la République française, ainsi que le répétait quotidiennement le titre

(1) Gambetta, le 16 novembre 1871, à Saint-Quentin : « Il nous sera peut-être donné d'assister, avec le concours de tous les citoyens, à la fondation du grand parti républicain national, qui n'a d'autre ambition que de sceller l'union de tous les Français par la reconnaissance et l'harmonie de tous les droits. » Le 8 novembre 1878, à Paris : « Ce que nous voulons, ce n'est pas une République ou aristocratique, ou bourgeoise, ou plébéienne, c'est une République nationale. »

même du journal qu'il avait fondé en novembre 1871, et qui donnait le commentaire au jour le jour de ses conceptions, ne réussissaient pas à pénétrer vite un régime qui leur fût conforme, et cela, peut-être, parce qu'elles étaient prématurées et n'étaient que les vues à longue portée d'un esprit exceptionnellement lucide et perspicace, d'un constructeur d'avenir, peu à peu se préparaient les temps, s'établissaient les circonstances, où ces conceptions pourraient commencer à se réaliser.

Un grand nombre de catholiques, par méfiance ou par indifférence, étaient restés au début extérieurs à la République. Tout un parti dans la République, où il n'y avait pas que Gambetta, leur rendait, d'ailleurs, l'adhésion difficile. Ils hésitèrent longtemps, eurent des velléités d'avance, tôt suivies de reculs, contre leurs intérêts mêmes, contre l'intérêt de la France.

Finalement, la généralité des Français catholiques est parvenue à apercevoir ces deux vérités, qui, contradictoires d'apparence, ne sont que complémentaires : si le potentiel d'un régime échappe aux petitesesses de ses maîtres, dont chacun est éphémère, le régime vaut avant tout par ceux qui le servent. Le pape Léon XIII, d'une part, et les démocrates chrétiens de l'autre, ont exercé, à cet égard, une influence, qui a été en croissant et qui fut décisive. Gambetta saluait l'avènement de Léon XIII (février 1878) en écrivant : « Je sais un gré infini au nouveau pape, du nom qu'il a osé prendre. C'est un opportuniste sacré. Pourrons-nous traiter avec lui? Comme disent les Italiens, *chi lo sa?*... Il faut se poser nettement sur notre propre terrain de discussion, qui est le combat contre le cléricalisme. Léon XIII n'est pas un clérical; c'est un élégant, un raffiné. Il faut le mettre en présence d'une volonté ferme, d'un programme net et irrévocable : la séparation des Églises et de l'État en France, faite avec courtoisie, avec égards, comme un divorce entre

gens du monde (1). » L'encyclique du 10 janvier 1890, qui renouvelait les exhortations, naguère adressées aux catholiques de France, par Pie VI, dans son bref de 1796, et qui fit partie d'un ensemble d'écrits pontificaux, dont l'encyclique *Rerum Novarum* sur la condition des ouvriers du 15 mai 1891, qui constituent une page d'histoire, recevait comme illustration démonstrative, le 12 novembre 1890, le toast retentissant du cardinal Lavignerie, archevêque de Carthage, accueillant à sa table l'état-major d'une escadre, accompagné d'autorités civiles, et l'exécution de la *Marseillaise* par la musique des Pères Blancs.

Les suites de ces actes n'ont cessé de se développer, avec des ralentissements et des descentes, comme dans le mouvement de la marée qui monte. Le « ralliement » à la République, encouragé par Spuller, Jules Ferry, Méline, etc., forcément bruyant à son départ, comme tout ce qui se déclare et se met en marche dans le courage et la contradiction, est devenu général depuis qu'il ne fait plus de bruit. Le manifeste de Ferdinand Brunetière et des « cardinaux verts (2) » en faveur de l'acceptation de la loi de Séparation des Églises et de l'État, fut le dernier éclat, le dernier grand effort, d'abord inopérant, d'une accommodation au régime républicain des Français catholiques et de la hiérarchie catholique, maintenant acquise. Les catholiques ne boudant plus, désormais, dans la République, la famille française était au complet ; et il importait qu'elle le fût à la vitalité du régime, comme à la force de la France au dehors.

D'autre part, un bon et grand ouvrier de l'atmosphère nouvelle fut incontestablement Deherme. Toujours, en France, le jaillissement du bon sens populaire vient au-devant des idées des penseurs, et, pour les faire pénétrer dans l'opinion et dans les faits, accomplit la moitié du

(1) Ces pensées étaient si vives chez lui qu'il les a écrites, au même moment, à divers correspondants, sous des formes à peine différentes.

(2) Publié dans *le Figaro* du 26 mars 1906.



chemin. Deherme fut attentif à ce que leurs attitudes professionnelles d'esprit conféraient de propre aux intellectuels et aux manuels ; à ce qu'ils pouvaient ainsi être mis en contradiction, avant même que d'entrer en rapports, que d'avoir une préoccupation en commun ; il vit que, souvent, l'incompréhension mutuelle provenait entre eux de leur éloignement ; il alla plus loin et, avec force de conviction et force de persuasion, affirma que, une fois rapprochés et unis par une collaboration utile, s'ils découvraient des divergences d'opinion, le respect mutuel demeurerait et la discussion s'empreindrait de l'estime partagée. Et, tout cela justement vu, il créa la *Coopération des idées*, institution et, plus encore, mentalité dont l'histoire ne mesurera jamais ce qu'elle a répandu de santé intellectuelle et de fraternité sensée dans notre pays. « Ne transforme pas méchamment, recommandait Gambetta au jeune Français, tes contradicteurs en adversaires et tes adversaires en ennemis. Fais-leur crédit de leur bonne foi et proscriis le détestable esprit de vengeance, quand tu es parvenu à avoir raison contre eux (aux Jardies) ». Les partis extrêmes ont dû arracher leurs clientèles à cette ambiance pour les rendre au sectarisme et à la haine. Ces clientèles ont été catéchisées à huis clos, puis excitées à couvrir la voix des contradicteurs, afin de s'empêcher et d'empêcher les autres de les entendre.

Et, sans doute, est-il juste également d'honorer ici nombre de femmes, qui échappèrent au passé et aux coteries, sous la poussée de leur intuition sûre et du sentiment qu'elles avaient du devoir envers le pays ; et qui furent libérales avant les hommes et mieux qu'eux, qui eurent, plus tôt et plus parfaitement, l'esprit disposé à accueillir des frères, que leur présentait la patrie. Je ne me pardonnerais pas, non plus, de ne pas citer encore, parmi les auteurs de cette unification de la France sur des bases nouvelles, comme l'un de ceux qui ont créé l'atmosphère où pourrait vivre la République de Gam-

betta, Anatole Leroy-Beaulieu, de qui notamment les conférences contre les « Anti » : *l'anticléricalisme, l'anti-protestantisme, l'antisémitisme*, ont été des actes et des actes efficaces.

La guerre, qui nous a mis en deuil et qui a guéri la patrie, est venue avancer la grande œuvre, qui clopinait. Elle n'a, ni comme sentiment, ni comme fusion nationale, rien créé ; elle a été le grand soleil, qui révèle, qui mène à maturité. Déjà, Gambetta voyait dans la vie en commun du régiment le milieu où s'enfante l'unité de la France. « C'est l'armée, disait-il à Angers, le 7 avril 1872, qui ramènera l'union entre les fils divisés de la France. » La vérité qu'il affirmait n'était complète que s'il ne s'agissait pas de la vie de caserne, mais de l'action commune contre un danger qui vous étreint ensemble et que l'on conjure en confondant ses volontés. Entre les camarades de combat, entre les membres de leurs familles, la guerre a fait, selon une heureuse expression de M. Raymond Poincaré, *l'union sacrée*, ce qui ne veut pas dire, bien évidemment, la similitude d'opinions ; ce qui veut dire la passion commune pour la France, et, comme le voulait Deherme, le respect mutuel, la douceur de la tolérance et la persistance de l'amitié dans les divergences, la volonté intelligente et avenante de collaborer en tout ce qui est commun, pour le salut, la prospérité et l'expansion de la patrie.

Sous l'impulsion de ces découvertes et de ces expériences, dans l'ardeur encore immaculée des sentiments qui en étaient nés, s'agglutina, à l'automne de 1919, le Bloc national. Le vieux lutteur, qui, d'une énergie implacable, avait su créer en France l'atmosphère où se fabriquent les peuples capables de vaincre, avait fait l'unité de front des Alliés et venait, jour à jour, de conquérir sur nos amis les éléments d'une paix qui nous fût favorable au maximum du possible, s'en alla dans les provinces rapatriées, à Strasbourg, pour lancer, de sa

voix haute et claire, l'appel qui en sonnât le ralliement et en fût le programme ; et, au contraire, le ministre de la Guerre de 1912 et de 1915, mis par M. Clemenceau au commissariat général d'Alsace et de Lorraine, vint à Paris, dans son secteur électoral, faire entendre, le 7 novembre 1919, gravement, avec des détails plus concrets et plus minutieux, un discours analogue, où se manifestaient pareillement les exigences de la nécessité, de la clairvoyance et du patriotisme.

Et je sais, autant que quiconque, qu'il n'y eut pas, dans les groupements, entre des comités nationaux, d'entente générale pour toute la France. Ce fut là un vice congénital, que toute la législature a payé. Mais, à Paris, ailleurs, un peu partout, il y eut des ententes plus ou moins compréhensives, écrites ou verbales, savamment concertées ou spontanées, qui, toutes, eurent le même but : faire profiter la France de l'élan incomparable de dévouements suscités par sa défense et sa libération, et faire profiter la République de toutes les bonnes volontés, qui l'acclamaient, qui la confondaient désormais avec la patrie, dans le rayonnement de la victoire ; se dresser contre cette vieille utopie barbare du communisme, qui devient dangereuse dès qu'on cède devant elle et mettre fin à l'ère radicale-socialiste, que caractérisaient ces articles de programme si contraires à l'esprit de la Révolution française : l'insouciance à léser les Français croyants, l'amointrissement des moyens de défense et d'expansion de la France, l'abaissement de la fierté patriotique devant les tendances internationalistes, le glissement à l'étatisme et à la socialisation.

Les candidats, qui s'entendaient, ainsi, aisément, dans la joie de se comprendre pleinement et dans une réelle exaltation de l'esprit français, appartenaient essentiellement, en ce qui concerne notamment la Seine, à trois grandes organisations, que je prends dans l'ordre alphabétique : l'*Action libérale populaire*, la *Fédération républi-*

caine, le Parti républicain démocratique et social. Ils constituaient ainsi un ensemble vraiment digne de leurs aspirations, vraiment apte, s'il demeurait cohérent et s'il prenait parfaitement conscience de lui-même et des devoirs, de la manière d'être, que lui traçaient les événements, à remplir sa destinée.

Par la place faite désormais, dans la majorité républicaine, à l'*Action libérale populaire* (1), c'est-à-dire aux républicains faisant profession d'être catholiques, était consacré un double fait d'une portée sans mesure : le cléricalisme était mort en France et les catholiques pratiquants faisaient état de la laïcité acquise de l'État ; et, d'autre part, contrairement à l'ancien régime, je veux dire au régime d'avant-guerre, les républicains qui s'entendaient avec l'*Action libérale* se refusaient à suspecter des Français loyaux envers la République, à distinguer plusieurs catégories de Français et à mettre au ban de la République des Français parce que catholiques.

La *Fédération républicaine* avait été constituée, après les élections législatives de 1902, par la fusion de trois groupements : l'*Association nationale républicaine*, que nous avons déjà rappelée et que nous aurons l'occasion de mentionner à nouveau, qui a eu, dans la suite de ses présidents, Jules Ferry, Eugène Spuller ; l'*Union libérale*, qui groupait les héritiers du centre gauche de l'Assemblée nationale de 1871, qui avait compté ou comptait encore parmi ses membres Henri Barboux, qui fut son président, Léon Say, Georges Picot, Francis Charmes, les partisans républicains du libéralisme politique et économique ; l'*Alliance des républicains progressistes*, fondée après le ministère Méline sous la présidence de celui-ci. Trois articles de son programme, auxquels la *Fédération* tenait particulièrement, étaient le progrès ordonné, le respect

(1) Fondée en novembre 1900, par MM. Jacques Piou, Albert de Mun, etc.

absolu de la liberté de conscience, l'hostilité à toute politique de surenchère. Elle représentait et apportait la tradition et la manière des fondateurs républicains de la République (1), de ceux qui avaient poursuivi et réalisé pour un temps la République, qui, comme le disait Gambetta à Toulon en janvier 1872, fût « la France elle-même ».

Le *Parti républicain démocratique* (2), qui était encore alors l'*Alliance républicaine démocratique*, était apparemment, comme compréhension, la plus étendue de ces organisations ; il allait encore s'étendre l'année suivante. Sa présence était indispensable au Bloc, non seulement pour faire sa force, mais pour faire sa vitalité, et, nous dirions volontiers, sa vérité même. Sans lui, le Bloc ne saurait prétendre à représenter la santé républicaine du pays. Et cela, pour deux motifs : parce que le *Parti républicain démocratique* comprend un grand nombre des hommes qui, depuis trente ans, ont participé au gouvernement de la France et qui représentent, par conséquent, à cette heure, la tradition ministérielle républicaine ; puis, parce qu'il comprend des radicaux, c'est-à-dire des hommes qui ont proposé, voté ou approuvé, avec pleine conviction, les lois qu'on baptise, ces derniers temps, les lois de laïcité : lois scolaires, loi de séparation des Églises et de l'État, loi sur le droit d'association, tout en souhaitant qu'elles soient appliquées dans un esprit libéral. Ces lois ne sauraient être dites « intangibles » par des républicains intelligents, parce que la notion même d'intangibilité est anti démocratique et que seule une mentalité ancestralement façonnée par le droit divin peut faire passer du roi à la loi l'absoluité et la pérennité. Et nous aper-

(1) La *Fédération républicaine* a été successivement présidée par MM. Eugène Motte, Joseph Thierry, Charles Benoist, Milliard, Auguste Isaac.

(2) Fondé en mai 1901 par MM. Adolphe Carnot, Pallu de la Barrière, etc., et présidé par M. Adolphe Carnot, puis par M. Célestin Jonnart.

cevons très bien que ces lois puissent être retouchées et améliorées en leurs détails. Mais il ne saurait être mis en doute que toucher à leurs éléments constitutifs serait porter la main sur les fondements mêmes que la majorité du pays voit et veut à la République. Et, dès lors, ne pas comprendre, nécessairement, dans une majorité républicaine, les hommes qui sont les premiers et les plus prime-sautiers à penser ainsi apparaîtrait comme un effronté paradoxe. Former une majorité de gouvernement sans la participation de ces radicaux-là, qui se faisaient appeler, dans les précédentes législatures, « radicaux modérés » ou « radicaux de gouvernement », serait, d'ailleurs, risquer de soulever dans le pays un vif sentiment d'opinion ; il ne comprendrait pas ; il sentirait une incertitude et une insécurité ; il blâmerait.

Je tiens donc que chacune des trois grandes organisations que nous venons de nommer était essentielle à la figure de la République renouvelée par la guerre et que c'est par leur collaboration que se réalisait la République de Gambetta. Celui-ci disait, le 12 août 1881, à l'Élysée-Ménilmontant, dans ses déclarations électorales : « Quant à moi, j'ignore les nuances ; je ne veux pas chercher les distinctions et les qualifications. Je l'ai dit une fois pour toutes, que me font à moi vos querelles personnelles, vos divisions de groupes et sous-groupes ? Que me font les noms et les surnoms ? Tout cela n'intéresse pas la France ! »

Entrés à la Chambre, les tenants de la politique du Bloc national se groupèrent principalement, pour aller de la gauche du président vers sa droite, dans les quatre groupes de l'*Action républicaine et sociale*, de la *Gauche démocratique*, des *Républicains de gauche* et de l'*Entente républicaine*. Aucun des quatre groupes ne possède une doctrine qui lui soit propre ; et, pour la plupart des trois cent soixante-dix membres qui les composent, on ne voit absolument aucune raison péremptoire qui les ait

classés dans l'un des quatre plutôt que dans les trois autres. Partout, les sentiments sont républicains, le patriotisme certain, la doctrine libérale, et, aussi, il faut le dire, d'une façon générale, le sens de la considération due au gouvernement plus fort que le sens du contrôle à exercer sur lui, ce qui rend apparente une mentalité de membres du Corps législatif ou du Conseil d'État, plutôt, proprement, que de parlementaires et d'hommes politiques.

Le programme et la politique de cette majorité furent toujours tels — et il devait bien en être ainsi — que, aisément, s'agrégeaient à elle ceux des radicaux-socialistes et des républicains-socialistes, qui conservent quelque indépendance de caractère et de détermination et qu'inspire un primordial souci des causes nationales, de l'union et de la paix à l'intérieur.

Le Bloc national n'est donc ni une improvisation de hasard, ni une formation étroite et fermée. Il s'appuie sur les conceptions et l'action de Gambetta, longtemps combattues, dont il pourra être, après cette longue élaboration, l'épanouissement et la réalisation. Il n'est pas fils de la guerre, qui n'a fait que le mener à l'âge adulte. Il est, dans la République, le grand parti français.

ÉDOUARD SOULIER,

député de Paris.

*(A suivre.)*

# CHRONIQUES ET DOCUMENTS

---

## CHRONIQUE PARISIENNE

---

### FOCH ET POINCARÉ D'ACCORD

Il faut bien dire qu'un grand nombre de bons Français étaient un peu inquiets de l'attitude de M. Poincaré. Il leur semblait que le président du Conseil avait cédé quelque chose de son obstination et de sa fermeté. Sur le retour du kronprinz en Allemagne, sur la question du contrôle des armements allemands, il avait paru fléchir. Mais il est monté à la tribune de la Chambre et s'est expliqué. En suite de quoi, la Chambre l'a approuvé à une majorité formidable. Qu'avait donc dit M. Poincaré pour obtenir un succès qui semble avoir déconcerté ses adversaires et surpris même quelques-uns de ses amis?

Il a dit, en substance, ceci :

Le traité de Versailles ne peut fonctionner que si les Alliés sont d'accord. Sur la question des réparations, la France a pu, en usant d'une tolérance du texte, entreprendre une action isolée. Mais, sur la question des préparatifs militaires, elle n'est autorisée à aucun effort personnel. Imposer à l'Allemagne des sanctions immédiates, c'était rompre avec nos alliés. Je n'ai pas voulu de cette rupture que je considérerais comme un malheur. « Lorsqu'il s'est agi de nos réparations, j'ai refusé de rien céder sur nos droits. Si notre sécurité était menacée, je me réserverais de la défendre, au besoin, sans consulter personne. *Mais, messieurs, si sérieuses que fussent les questions d'hier, elles n'avaient rien — immédiatement tout au moins — de tragique. Pour les régler rapidement, un*



*avertissement collectif, même atténué, a peut-être plus d'efficacité qu'une mesure, quelle qu'elle soit, prise isolément. »*

Tel est le raisonnement. Disons qu'il est juste. Ce n'est point la faute de M. Poincaré si le traité est ce qu'il est. Il tâche de s'en accommoder le mieux qu'il peut, et déjà il a su en tirer précisément ce que les négociateurs ingénus de 1919 avaient cru rendre impossible : à savoir l'occupation de la rive du Rhin. Et maintenant, sur des questions accessoires, ces négociateurs même viendraient lui reprocher de manquer de fermeté. ! M. Tardieu, par une intervention maladroite, M. Mandel, par un incident fort ridicule, n'ont réussi qu'à fournir à M. Poincaré une justification supplémentaire. Provoqué, et mis, selon sa propre expression, en état de légitime défense, il n'a eu aucune peine à établir qu'il n'avait jamais approuvé le traité de Versailles, et qu'il avait réclamé, dès le premier moment, les mêmes garanties que le maréchal Foch.

C'est un point d'histoire qui jusqu'ici était resté obscur pour le grand public. Parce que M. Poincaré, président de la République, a signé le traité de Versailles — et comment se fût-il refusé à signer un traité approuvé par les Chambres? — on a pu croire qu'il en avait pris la responsabilité. Mais ceux qui ont fréquenté l'Élysée au moment des négociations savent quelles furent les patriotiques angoisses du chef de l'État. Pour mon humble part, je n'ai jamais été un familier de M. Poincaré, et je crois ne l'avoir vu qu'une seule fois entre 1914 et 1920. Mais je me rappelle fort nettement que dans cette unique entrevue il ne put se retenir de regretter que le traité ne donnât à la France aucun gage et aucune garantie formelle. Il prévoyait dès lors avec une extrême lucidité les déconvenues que nous réservait un acte rédigé par des optimistes sans expérience, et je ne pus l'entendre sans être profondément troublé. Le Clemenceau de la guerre, qui rendit au pays un si éclatant service, masquait encore à mes yeux, en ce moment-là, le Clemenceau de la paix. Je me pris à penser pour la première fois que le vicil homme d'État, en dépit de son admirable patriotisme, avait bien pu s'égarer. M. Mandel, l'autre jour, demandait à M. Poincaré de publier la correspondance qui fut échangée

en 1918 entre le président de la République et le président du Conseil. Mais, cette correspondance, M. Mandel en avait la copie dans la poche de son petit veston. Il la détient depuis plusieurs années. S'il se décide quelque jour à la produire intégralement, le public, sans aucun doute, donnera raison à M. Poincaré. M. Mandel est trop intelligent pour ne pas le deviner, et on s'explique qu'il préfère tenir ces documents dans une obscurité qui seule peut leur donner une apparence redoutable.

La vérité est que M. Poincaré, sur la question de la sécurité française, n'a jamais cessé d'être d'accord avec le maréchal Foch. Et ceci semble gêner les clemencistes. « Je comptais, a dit l'autre jour à la Chambre M. Mandel, je comptais profiter du débat sur la politique intérieure pour demander à M. le ministre de la Guerre si certains officiers généraux ont qualité pour invoquer certains événements de 1919. Et il est singulier que ces subordonnés (*sic*) se livrent à des manifestations publiques contre d'anciens supérieurs. »

Nul doute que, dans l'esprit de M. Mandel, ces « subordonnés » ne soient le maréchal Foch et le maréchal Franchet d'Esperey. Avouons que M. Mandel, qui fut vraiment, lui, un subordonné, parle avec une certaine irrévérence de ces glorieux soldats. Reconnaissons en outre qu'il ne se gêne guère pour « invoquer certains événements », et même brandir des documents écrits. S'il est interdit à un maréchal de France de parler aussi librement qu'un ancien chef de cabinet, il est bien certain que celui-ci aura facilement raison. Malheureusement, le maréchal Foch s'est déjà fort clairement expliqué. Le 9 novembre 1920, il déclarait à M. Jules Sauerwein, qui reproduisit ses propos dans *le Matin* :

« La paix que l'on se proposait de signer me semblait mauvaise. Je la résumai ainsi : ni frontières ni hypothèques.

« Pour la sécurité de la France, il fallait la frontière du Rhin, frontière militaire, entendez-vous, et non pas frontière politique. Pour les réparations dues à la France, je demandais l'occupation de la rive gauche du Rhin jusqu'à l'exécution intégrale du traité, parce qu'à mon

avis c'était le seul moyen d'obtenir ces réparations.

« Au mois d'avril, le 7, je crois, j'obtins d'être entendu en Conseil des ministres. J'avais vainement demandé à être entendu par la délégation française. On me l'avait refusé. Je me souviens de ce Conseil des ministres... Comme j'avais consigné par écrit mes observations, j'en remis une copie à chaque ministre, puis je pris la parole et je développai mon thème : « Pas de garanties, pas de « sécurité. »

« *M. Poincaré me soutint, lui seul, je dois le reconnaître.* Après quoi, on nous pria de nous retirer. En sortant, je dis à M. Tardieu, devant M. Jules Cambon :

« — Il y aura peut-être un jour une Haute-Cour pour « nous juger parce que la France ne comprendra jamais « que de la victoire nous ayons fait sortir la faillite. Ce « jour-là, je veux me présenter la conscience tranquille « et mes papiers en règle. »

Le maréchal Foch ajoute qu'il fit encore une tentative. Ce fut à la séance plénière du 6 mai, où l'on remit aux délégués des puissances alliées le texte du traité. Il se leva, et soutint sa thèse. On l'écouta, personne ne dit mot, et on leva la séance. Mais il s'approcha de M. Cleceau : — Je voudrais bien une réponse, dit-il.

« Alors, poursuivit le maréchal, je le vis causer un moment avec animation avec M. Wilson et M. Lloyd George. Puis il revint et me déclara : — Notre réponse est qu'il n'y a pas de réponse.

« Je lui répliquai :

« — Monsieur le président, je me demande si je vous accompagnerai demain à Versailles. Je me trouve devant un cas de conscience, le plus grave que j'aie connu dans mon existence. Ce traité, je le répudie, et je ne veux pas, en m'asseyant à vos côtés, en partager la responsabilité. »

Ainsi parlait, dès 1920, le maréchal Foch. Et un an plus tard, le 18 décembre 1921, M. Stéphane Lauzanne l'entendait dire à M. Viviani, sur le paquebot qui les ramenait tous trois d'Amérique :

« — « **Qu'allons-nous faire? Nous avons de mauvais instruments dans la main. Ce traité est un mauvais traité,**

mauvais parce qu'il ne donne pas à la France des garanties de sécurité et ses garanties de paiements.

« La garantie de sécurité, c'était le Rhin. Là était notre vraie frontière, une frontière que nous pouvions tenir avec rien. J'avais fait mes comptes : une division à Cologne, une à Mayence, une à Coblençe, trois autres derrière, six divisions en tout. Avec cela, je me chargeais de tenir et de défendre tout le Rhin. Avec cela nous pouvions désarmer.

« Je l'ai dit, je l'ai répété, on ne m'a pas écouté. Et j'ai fait mieux que de le dire, je l'ai écrit à chacun des ministres de Clemenceau. Je leur ai dit et écrit : « Vous abîmez la victoire, vous faites un traité où nous ne serons ni défendus ni payés... »

Quand on relit ces paroles, on n'est pas étonné que M. Poincaré, recevant le maréchal sous la Coupole, le 5 février 1920, lui ait dit : « Les mémoires que vous avez rédigés dès le mois de novembre pour exposer les garanties militaires que vous jugiez indispensables portent la marque de votre patriotisme et de votre expérience. Souhaitons que le monde n'ait jamais à se repentir de ne s'être inspiré qu'incomplètement de vos avis. »

Mais on est surpris que les clemencistes, et notamment un des négociateurs de l'incomplet traité de Versailles, viennent reprocher à M. Poincaré de ne pas se montrer assez ferme, et l'accusent de céder devant les Alliés. M. Poincaré ne cède que parce que leur traité l'y condamne. Et il ne cède sur aucune question essentielle. C'est grâce à lui, ne l'oublions pas, que nous tenons la frontière réclamée par Foch. C'est grâce à lui que les Allemands finiront par payer. Et s'il se décide à faire la politique intérieure de sa politique extérieure, la France sera sauvée.

LOUIS LATZARUS.

---

# LA VIE LITTÉRAIRE

---

*LE JOUR NAISSANT*, par GILBERT DE VOISINS (1).

« Or, il advint qu'un imagier, qui avait vu toutes ces choses et les retenait dans sa mémoire, résolut, vingt siècles après, d'en composer un livre pour en faire offrande à quelqu'un. »

Ainsi se termine une œuvre aussi inattendue en ce temps d'enquête psychologique, écrite, pour ainsi dire, dans une tour d'ivoire. C'est un recueil de contes, d'autant plus merveilleux que l'auteur a recouru pour en parfaire la matière déjà fort belle en elle-même, aux moyens d'expression les plus rares. Si l'on voulait les analyser tous, ces moyens, on rechercherait en vain leur origine dans les images vivement colorées du Romantisme, dans les préciosités du Symbolisme, dans les décompositions impressionnistes.

Il faudrait recourir aux littératures étrangères de toutes les époques, à la Bible, à la poésie de Saâdi, aux poèmes épiques slaves et germaniques, aux contes de Bohême. Et pourtant se retrouve dans ces contes un goût qui reste latin, un sens qu'on appellerait le rapport de l'homme au paysage, de l'homme à la légende. Les puissances fantastiques ou merveilleuses qu'on nous peint ici jamais ne débordent, ne détruisent une certaine proportion qui est conservée à l'homme. Et s'il y a, comme on le montrera, lutte entre l'homme et ces puissances, le symbole en restera toujours humain ; c'est dire que le mythe gardera une signification psychologique.

Quel est donc ce symbole, quelle est la morale de ce vaste conte formé lui-même de dix contes différents ? Il faut avouer que cela n'apparaît qu'assez lentement. De plus, on s'en voudrait d'y reconnaître une idée qui serait trop précise ou trahirait l'intention de l'auteur exprimée dans cette épigramme : *Such work is done as a bird sings : for the love of the thing*. Nous dirions « cette œuvre est comme le chant des oiseaux ; elle a été écrite pour le plaisir de la chose ». Mais l'Anglais dit pour « l'amour de la chose ».

(1) Georges Crès, éditeur.

Et cette différence d'expression marque bien celle qui existe par exemple entre une prose, une fantaisie d'Henri de Régnier et l'un de ces contes du *Jour naissant*.

Ici la matière semble si belle, si précieuse, si adorable à l'auteur qu'il la traite avec des soins d'amoureux et non pas à la manière de décors ou d'attributs quelconques.

Mais quel est le sujet-type de ces contes? A la fin de chaque récit, le héros, presque toujours miraculeusement délivré d'une hallucination, d'un combat héroïque, aperçoit au ciel une étoile inconnue qui le remplit d'une espérance, d'une sérénité nouvelles et conduit trois rois, qui sont des Rois Mages, Gaspard, Melchior, Balthazar, au chevet de l'Enfant, la lumière qu'éclaire du « jour naissant ».

Les temps légendaires sont révolus ; princesses, bouffons, mendiants, oiseaux monstrueux, astres personnifiés, forêts enchantées vont disparaître. Telle est cette matière que transpose, agrandit, anime l'imagination de M. Gilbert de Voisins : des feuilles frémissent, la chaleur vibre, des nuages se colorent. Pour la première fois, une époque aussi reculée, dont on ne savait que les gestes et les expressions figés comme ceux des statues, s'éveille, se communique en *impressions*. Voici cette princesse qui pleure la mort d'un bouffon ; cette sorcière qui abandonne une magie adorée ; Balthazar, roi nègre, qui fuit la paresse et l'ennui. Personnages à moitié traditionnels et qu'on pourrait peut-être inscrire dans une composition d'Albert Dürer, s'ils n'étaient pas doués de ce frémissement qui les jette hors des cadres et les situe dans des paysages à la fois imaginaires et réels.

Mais ce n'est pas tout. Ces contes, chapîtres d'un vaste conte, pourraient nous toucher, nous charmer par leur grâce : œuvres d'imagination sans doute, ils n'auraient pas forcément encore cette emprise sur notre imagination. Ils ne créeraient en nous que l'intérêt ou la sympathie. Mais ils éveillent une curiosité, ils communiquent un effroi mystérieux ; ils entretiennent une sorte d'hallucination.

Le mot est à peine trop fort. Dans *l'Esprit impur*, cette puissance surnaturelle et mystérieuse était dénoncée,

mais elle ne régnait pas partout. Ici, il semble que ces récits, contés « pour l'amour de la chose », créent tous, à des degrés divers, cette manière d'effroi allant de l'imperceptible au plus effrayant. Partout, l'homme, créature raisonnable, se heurte au mystère et se jette bravement dans la lutte, bien qu'à armes inégales.

D'où une angoisse, rendue pathétique par l'art du conteur, et qu'on s'étonne presque de voir apaisée par la tranquille révélation chrétienne. La douleur profonde et complexe du roi Gaspard se résout dans une méditation lyrique qui ressemble à un psaume.

On s'en voudrait de mettre l'étiquette symboliste à une œuvre aussi libre, aussi haute, ne relevant d'aucune esthétique précise. D'ailleurs le sens du mythe se dévoile avec une telle discrétion, l'allégorie en est, pour ainsi dire, si involontaire, bien que nettement perçue, qu'on prend ces tableaux, par instants, pour des morceaux purement descriptifs. L'équivoque ne manque pas de charme.

Écoutons l'« humble compilateur » de *Gaspard et le bouffon* qui médite sur son œuvre :

Ces récits, il les sait par cœur, avec leurs descriptions, leurs amplifications, leurs prodiges et même leurs mensonges, mais ils le lassent terriblement. Tant de cols neigeux, tant de déserts plats, tant d'interminables fleuves, et l'immense mer étendue !... Tout cela, quand on peut se coucher sous un olivier et dormir ! Tant d'animaux terrifiants, volants, nageants ou rampants, qui beuglent, hurlent et miaulent ou percent la nuit d'un bref aboi, quand il est si simple de retenir entre ses jambes un vieux chien fidèle ! Et puis encore, au détour du chemin, la surprise qui saisit, l'approche d'un oiseau merveilleux paré de plumes bleues, l'image d'un arbre fleuri trop lourdement de roses, celle d'une licorne cabrée en mal d'amour, quand, pour distraire, la moindre saute de vent suffit ! On assure néanmoins qu'à lire de telles odysées, on doit vite oublier l'heure présente et ne plus penser qu'à partir.

En lisant *le Jour naissant*, on s'aperçoit en effet qu'on aimait la fiction et que, depuis longtemps, aucun imagier ne nous en avait donné de si charmante.

BERNARD BARBEY.

---

# L'ART DÉCORATIF

---

## LE SALON D'AUTOMNE

Un tour dans les stands nous amène à constater que l'art décoratif de notre époque se stabilise de plus en plus. Il n'existe que des modifications de détail qui tendent à améliorer les profils à quoi nous sommes déjà habitués. Certains artistes sont en progrès, d'autres en recul ; la majorité est stationnaire sur une ligne que les échanges d'idées ont fixée. Le « copier, c'est voler » n'a plus une extrême importance, les tendances dissemblables se sont unifiées, grâce aux expositions ; c'était une nécessité dont on avait maladroitement essayé de reculer l'échéance à coups d'exploits d'huissier. Prenons l'exemple de Follot qui se cantonne, sur la rive gauche, dans une formule personnelle : le résultat semble que ses productions renferment quelque chose de spécial et d'étranger avec l'art décoratif de 1923. Il est resté victime de son intransigeance et personne ne trouve dans son dessin matière à inspiration. Créée récemment, la section décorative du Louvre entre avec élan dans le mouvement avec un bureau de Kolhmann et Matet. Les plans des meubles atteignent aux pieds par un pan coupé ingénieux ; le dessin des incrustations est habilement composé. Moins bien est la chambre à coucher, trop décousue comme ensemble, trop bariolée, mais toujours de bonnes incrustations. Bourgeois a dessiné pour ce grand magasin une salle à manger simplette avec un dessin très sûr. Lalique se cantonne dans une gamme un peu fade. Baignières apparaît avec l'ameublement d'une petite pièce de campagne tout à fait réussie dans sa simplicité et qui accuse l'application d'une idée dans les draperies simulées autour du dressoir et de la table ; cet essai, réalisé en bois peint, ne doit pas être très coûteux et présente les qualités requises pour une diffusion en série.

Marcel Guillemard, hanté par les derniers lauriers de Dufrené, compose une salle à manger dans le goût que



ce décorateur a si brillamment montré au mois de mai ; cela ne m'effraie pas, car c'est le résultat d'un succès pour l'art décoratif. Guillemard a fait appel à Chassaing pour exécuter les appliques sur les panneaux des meubles ; Chassaing est un sculpteur de talent habile et divers, qui aborde tous les genres. On lui doit six des Heures dans la décoration du parc, deux statues en bois et une fantaisie brillante dans le boudoir discutable de Mlle Claude Lévy. Mme Chauchet-Guilleré a exécuté un bureau commandé par l'État dans un style qu'elle avait déjà esquissé et qu'elle a conduit à la plus agréable amplitude ; malgré des divergences plus apparentes que réelles, elle demeure dans la note du jour.

On peut toutefois regretter que l'État apporte ainsi un appui officiel à de grandes firmes qui disposent de tous les fonds nécessaires pour réussir. Il serait plus logique d'encourager les initiatives individuelles et ceux qui les mènent avec talent ne manquent pas. Je suppose que c'est la paresse de chercher et surtout la peur de se tromper qui guide le dispensateur vers un choix tout fait.

Louis Sognot est une bonne recrue pour Primavera ; la chambre de monsieur est harmonieuse et sobre.

Dufrêne donne, dans la bibliothèque qu'il a aménagée, une véritable impression de fougue et en même temps de bien-être, quoique je préfère des manifestations moins théâtrales de son talent, les fauteuils sont une trouvaille ; Pierre Charreau imagine une astucieuse cloison mobile dans une pièce qui renferme des meubles d'une élégante hardiesse. Mme Lucie Renaudot paraît s'éterniser dans le même ameublement. De Bardyère et Bromberg n'apportent aucun élément intéressant.

Parmi les meubles isolés, je note le meuble de salon de Letessier, l'armoire à glace d'A. Fréchet, le buffet très équilibré et très pur de Dominique, un secrétaire de Joubert, des chaises de F. Nathan.

L'administration du Salon accorde toujours une grande place à l'urbanisme. Je retiens, cette année, au nombre des devantures de magasins exposées, celle de Francis Jourdain et celle de Kamenka et Temporal. La boutique de jouets de Marcel Valensi est une galéjade amusante et

la librairie de Jean Dreyfus Stern pour la firme Lévy, une injure au bon sens ; tout a une limite.

Barillet et J. Lechevalier ont développé, dans leurs vitraux, l'idée qu'ils avaient esquissée l'an dernier : utilisation des verres incolores à réfraction différente, en l'absence de panneaux de couleur, qui me donne satisfaction ; cet essai est admirablement réussi.

Brandt a introduit avec bonheur des personnages dans sa composition, c'est un maître hors de pair en ferronnerie.

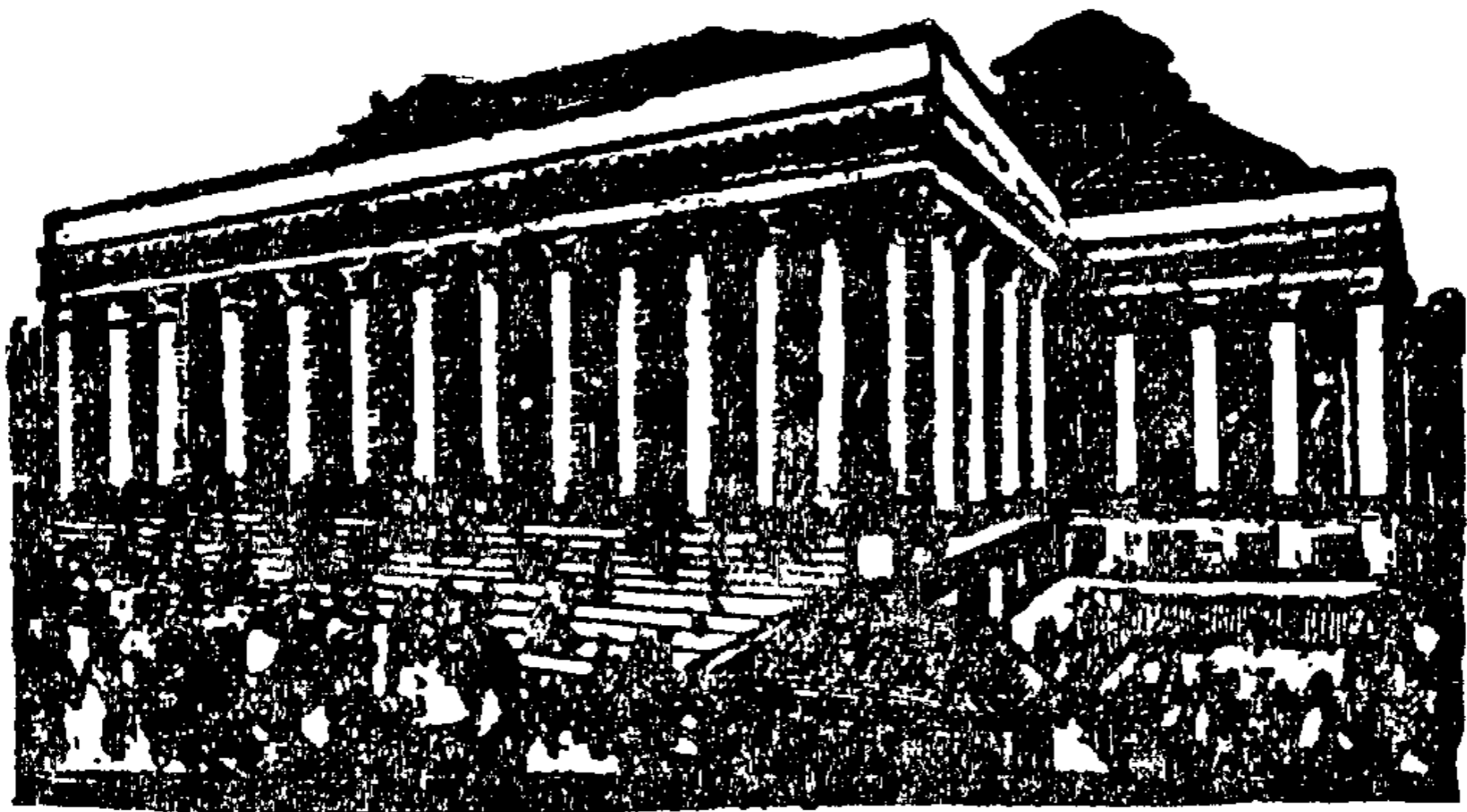
Au rez-de-chaussée encore, les robes tissées de Mlle Leflers de Goetschel, le batik de Mme Ivanitska. Dans les vitrines du premier étage, de plaisantes agrafes de Pierre Carrel, des céramiques de l'infatigable chercheur qu'est E. Cazeaux, de Chaumeil, de Mme Berthe Cazin. Un service de table remarquable de Marcel Goupy édité par Géo Rouard, à l'initiative duquel, sans publicité, je me plais à rendre hommage. Du métal puissamment travaillé par Jean Serrière, des laques très originaux de Mme de Sonnevillle, et dans la section japonaise des vases modernisés, suivant la plus pure tradition extrême-orientale.

*Section du livre* : les illustrations de Cochet pour *Marie Chapdelaine*, de S. Sauvage pour *la Fille aux yeux d'or*, d'Aug.-H. Thomas pour *les Saintes du Paradis* et de très remarquables Picart Le Doux, de Kieffer, encore un des appuis les plus sérieux du mouvement actuel, pour *Douce amie*. Sur le pourtour, un hall d'hôtel de Bourgeois avec des fresques de Quelvée, édité par le Louvre. J'espère que l'adoption de ce modèle dans les hostelleries, avec une, nous débarrassera d'un style inexorablement normand.

En résumé, à part quelques éclats tapageurs, dont il ne faut pas tenir compte, et de rares médiocrités, ce Salon d'automne est encore un bon Salon.

L.-CH. WATELIN.

---



# LA VIE FINANCIERE

---

N.-B. — Les nécessités de tirage de « la Revue hebdomadaire » nous obligeant à livrer à l'imprimerie le bulletin ci-dessous plusieurs jours avant son apparition, nous nous bornons à y insérer des aperçus d'orientation générale. Mais notre **SERVICE DE RENSEIGNEMENTS FINANCIERS** est à la disposition de tous nos lecteurs pour tout ce qui concerne leur portefeuille, valeurs à acheter, à vendre ou à conserver, arbitrages d'un titre contre un autre, placement de fonds, etc.

Adresser les lettres à M. Léon Vigneault, 5, rue de Vienne, Paris (8)<sup>e</sup>.

## NOTRE CAPACITÉ DE PAIEMENT

Nous pourrions peut-être proposer que le Comité qui sera chargé d'établir la capacité de paiement présente, prochaine ou éloignée de l'Allemagne, s'occupe aussi d'établir celle de la France. Car en Amérique et en Angleterre, on nous reproche autant, si ce n'est plus, de ne pas payer nos dettes de guerre qu'à l'Allemagne de ne pas s'acquitter des siennes. J'ajoute que ce serait peut-être un excellent moyen de faire remonter notre change, car nos créanciers anglais et américains se mettraient immédiatement à acheter du franc, pour prouver par la belle tenue des cours de notre billet de banque, que la France est dans une situation financière excellente, avec des moyens plus que suffi-

sants pour rembourser à ses honorables alliés les sommes qu'elle leur a empruntées afin de triompher de l'ennemi commun en des temps qui nous paraissent, hélas, déjà bien lointains.

Mais parlons sérieusement de ces choses graves. Je voulais seulement montrer de quoi pouvaient dépendre les cours du franc sur le marché international, plutôt sur les deux marchés où se font les changes. On lui donnait ces jours derniers une valeur de 26 centimes à New-York. Nous ne songeons pas à nous indigner. Ce sont jeux de la grande spéculation. Il est vrai que les 20 sh. de la livre ne valent actuellement là-bas que 17 sh., ce qui irrite fortement les Anglais. Si cette dépréciation de la monnaie anglaise s'explique facilement par des considérations d'ordre économique et financier, celle du franc n'a que des motifs purement politiques. C'est dire aussi qu'un revirement brusque est toujours à envisager, car nous sommes là dans le domaine de la haute fantaisie.

En tout cas, l'idée que l'on peut se faire de notre situation économique en étudiant les statistiques du commerce extérieur, est plutôt optimiste. Pour l'année complète, nous approcherons du chiffre global de soixante milliards de francs d'échanges, si nous ne le dépassons. L'équilibre de nos achats et de nos ventes à l'étranger serait à peu près atteint sans le milliard de dépenses supplémentaires qu'il nous a fallu faire en achats de houille et de coke. Pour l'année ces importations s'élèveront sans doute à 30 millions de tonnes, au lieu de 26 en 1922 et de 20 en 1921, période de crise. Fort heureusement, nos houillères ont produit davantage et notre production de coke métallurgique a été constamment en se développant de mois en mois. Sur 26 millions de tonnes de charbon importées, l'Angleterre nous en aura fourni 18 millions au lieu de 11 en 1922 et 4 seulement en 1921. L'occupation de la Ruhr n'a donc pas enlevé de travail aux mineurs anglais, ni aux dockers, ni aux marins anglais.

Quoi qu'il en soit, notre activité commerciale s'est facilement développée pendant que les exportations anglaises et américaines diminuaient. Est-ce notre faute si, au prix de la livre et du dollar, on préfère nous acheter

à nous plutôt qu'aux autres? Ceci dit, il reste à constater que la hausse des prix sur le marché intérieur, qui est un élément encore bien plus important que le marché extérieur, reste fort inquiétante. Elle appelle de sérieuses mesures et surtout une politique d'économies dont ne se soucient guère les différentes classes de citoyens qui, pour des motifs plus ou moins intéressés, ne cherchent qu'à mettre le budget au pillage. Il est vrai que les contribuables montrent assez clairement qu'ils en ont assez.

Entre tous ces facteurs, — favorables ou accaparant désagréablement l'attention, — la Bourse se trouve naturellement portée à se tenir sur la réserve. Mais elle sait que la plupart de nos grandes sociétés industrielles et commerciales clôtureront l'exercice 1923 avec un chiffre de bénéfices supérieur à celui de 1922. J'ai dit les grandes firmes, mais il s'en trouve parmi les petites et les moyennes qui seront non moins avantagées et leurs titres sont à des prix moins gonflés que les actions qui tiennent la tête dans leur groupe. C'est de ce côté qu'il convient d'orienter les recherches pour le placement. La hausse du coût de la vie, les charges fiscales obligent les capitalistes à être constamment à l'affût des valeurs qui peuvent leur permettre d'accroître leurs réserves et leur capital. C'est un travail pour lequel ils doivent se documenter et se renseigner.

#### PETIT COURRIER

J. T. 1986. — Je vous conseille de vous tenir à l'écart de la *Soie de Tubize*. Les *Fonderies, Forges et Aciéries de Saint-Etienne*, sont une affaire peu importante, mais de bon aloi. *Firminy* est injustement dépréciée. Quant aux *Applications industrielles*, c'est un titre à acheter en ce moment. Pour renseignements plus détaillés, il serait indispensable de me donner votre adresse.

L. G. B. — L'action *Barcelona Traction* vaut 403 francs à la Bourse de Bruxelles ; la publication des comptes en août ne l'a pas galvanisée. Ils sont cependant en progrès sensible, mais le rapport du Conseil est plein d'obscurité et le bilan est un monument de confusion financière ; le titre peut être conservé sans crainte comme sans enthousiasme.

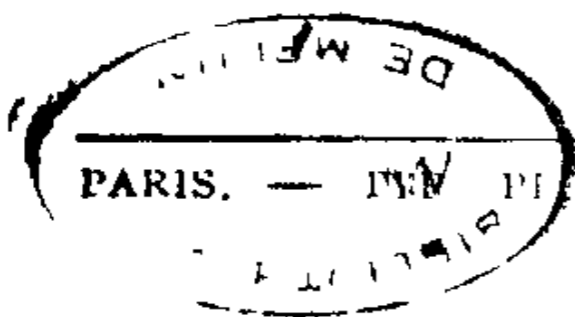
LÉON VIGNEAULT.

---

Le Gérant : MAURICE DELAMAIN.

---

PARIS. — PION-NOURRIT ET C<sup>ie</sup>, 8, RUE GARANCIÈRE. — 30157.



*Le 15 Décembre*

LA REVUE HEBDOMADAIRE

publiera un

**NUMÉRO SPÉCIAL**

consacré au

**JUBILÉ LITTÉRAIRE**

DE

**Paul BOURGET**

Avec la collaboration de : MM. Edmund GOSSE; Georges BRANDÈS; Maurice BARRÈS, de l'Académie française; Henry DE CARDONNE; Henry BORDEAUX, de l'Académie française; Léonce DE GRANDMAISON; Charles MAURRAS; Jean-Louis FAURE; Tristan DERÈME; Marcel BOUTERON; Edmond JALOUX; Henri DUVERNOIS; Robert DE FLERS, de l'Académie française; Albert THIBAUDET; FRANC-NOHAIN; Georges GRAPPE; Jean-Louis VAUDOYER; comte Louis DE BLOIS; Albert-Émile SOREL; Pierre DE NOLHAC, de l'Académie française; Marcel BOULENGER; Francis CARCO; Eugène MARSAN; Émile HENRIOT; Gérard BAUER; François LE GRIX.

La Revue hebdomadaire publiera en  
Janvier-Mars 1924, les conférences de la  
— — Société des Conférences : — —

# BALZAC

*Dix Conférences*

PAR

ANDRÉ BELLESSERT



# CHARLES PERRAULT

*Quatre Conférences*

PAR

ANDRÉ HALLAYS



*Nous publierons la semaine prochaine le programme  
complet de ces deux cours et des six conférences de  
la troisième série.*

---

---

*Dans les dépôts*

**NICOLAS**

*Haut Régent à 150 la Belle  
Bordeaux rouge*

*Joliment Bon!*

---

---

## **Grands Magasins du Printemps**

---

L'Assemblée ordinaire tenue le 16 novembre sous la présidence de M. Chapuis a approuvé les comptes de l'exercice 1922-23, se soldant, au 31 juillet dernier, par un bénéfice net de 14 172 465 francs ; sur la proposition de la Gérance, elle a décidé d'appliquer 5 millions à l'amortissement des constructions, installations et matériel ; après déduction du montant du versement de 112 500 francs à effectuer à la Société Civile pour le recouvrement d'annuités, le solde à répartir s'établit à 9 059 965 francs.

Le dividende a été fixé à 26 fr. 26 brut pour les actions ordinaires et à 21 fr. 36 brut pour les actions privilégiées contre respectivement 21 fr. 18 et 17 fr. 99 pour l'exercice précédent ; il sera payable dès maintenant, et contre remise du coupon n° 12, à raison de 23 fr. 64 par action ordinaire nominative, 21 fr. 91 par action ordinaire au porteur, 19 fr. 23 par action privilégiée nominative et 17 fr. 85 par action privilégiée au porteur.

Le mandat de M. Eugène Deforge, membre sortant du Conseil de surveillance, a été renouvelé.



# Emboîtages de la " REVUE HEBDOMADAIRE

*LA REVUE HEBDOMADAIRE* livre ses emboîtages aux  
conditions suivantes :

2 francs pris aux bureaux — 2 fr. 25 franco  
20 francs par abonnement annuel (envoi mensuel).

## CORS

GUÉRISON RAPIDE & SOULAGEMENT IMMÉDIA  
par L'EMPLATRE " FEUILLE DE SAULE  
— TOUTES PHARMACIES —  
et F<sup>co</sup> contre 2 fr. 45 timbres à PH<sup>le</sup> MICHOTTE et GILBERT, 31, rue Lubeck, PARI

Registre du commerce Seine n° 52367.

LOUIS achète les vieux dentiers jusqu'à 5 fr. la dent. Bijoux or 5 à 10 fr.  
le gramme, les apporter ou envoyer 8, Faubourg Montmartre, PARIS  
: ARGENT PAR RETOUR DU COURRIER ::

CONSERVATION et BLANCHEUR des DENTS

**POUDRE DENTIFRICE CHARLARD**

Boîte: 2/50 franco-Pharmacie.12.Bd.Bonne-Nouvelle.Paris

**COURS PRONY, 25, RUE DE PRONY — PARIS (17<sup>e</sup>)**

ENSEIGNEMENT par correspondance sous la direction de professeurs agrégés  
BACCALURÉATS — HAUTES ÉTUDES COMMERCIALES — CHIMIE APPLIQUÉE  
— Tous examens et toutes classes par correspondance —

LATIN par correspondance inédit. ECA, SAINT-GERMAIN-EN-LAYE (Seine-et-Oise).

UN SUCCÈS  
50 000 EXEMPLAIRES VENDUS

# ma vie

RÉCIT D'UNE PAYSANNE

*reçu par*

LÉON TOLSTOÏ

TRADUCTION, NOTES ET INTRODUCTION PAR CH. SALOMON



*Tolstoï tenait ce roman d'une paysanne pour le meilleur récit populaire russe et le mettait, disait-il, bien au-dessus de ses propres écrits « comme tout ce qui vient directement du peuple »*

UN VOLUME IN-16. Prix.. .. 6 fr. 50

---

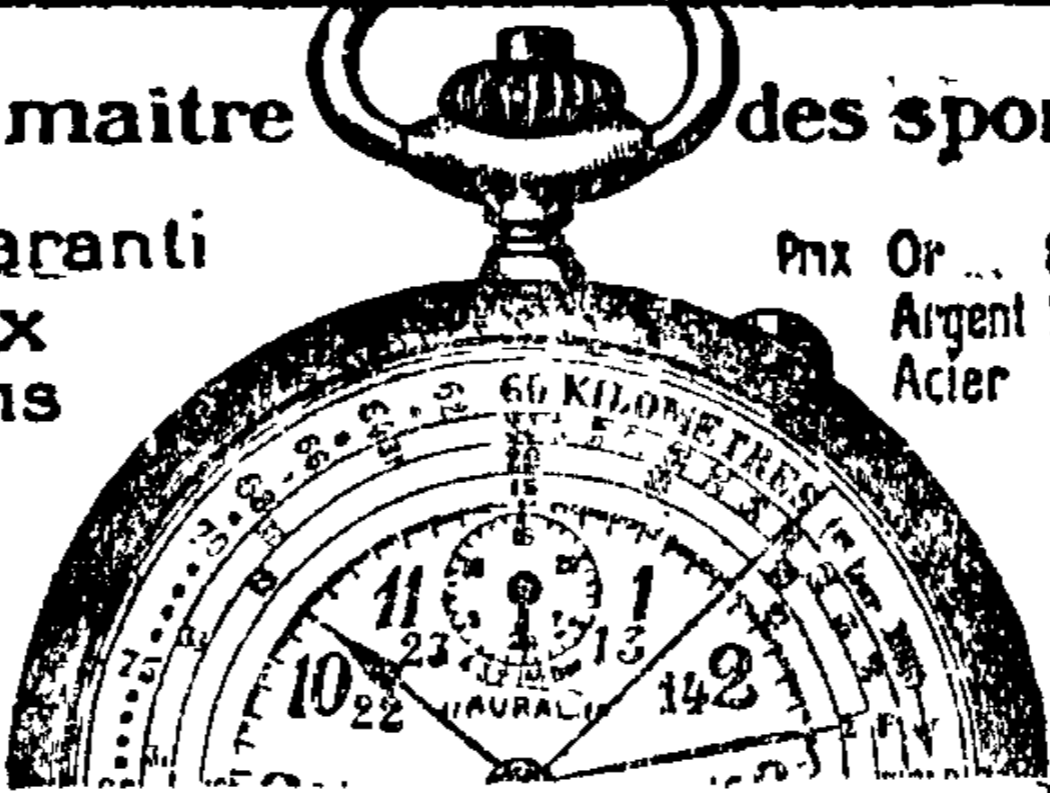
A PARIS, CHEZ BERNARD GRASSET, ÉDITEUR

**CHRONOGRAPHE AURAL**

le maître des sports

Garanti dix ans

Prix Or ... 850.  
Argent 250.  
Acier 185.



**AURIGOSTE** HORLOGER de la MARINE de l'ÉTAT  
10, Rue La Postolle, PARIS  
Catalogue franco sur demande.

LE COURRIER DE LA PRESSE  
**“LIT TOUT”**  
**“RENSEIGNE SUR TOUT”**  
*ce qui est publié dans les*  
 Journaux, Revues et Publications  
 de toute nature

PARAISANT EN FRANCE ET A L'ÉTRANGER  
 et en fournit les extraits sur tous sujets et personnalités

*Circulaires explicatives et Tarifs envoyés franco*

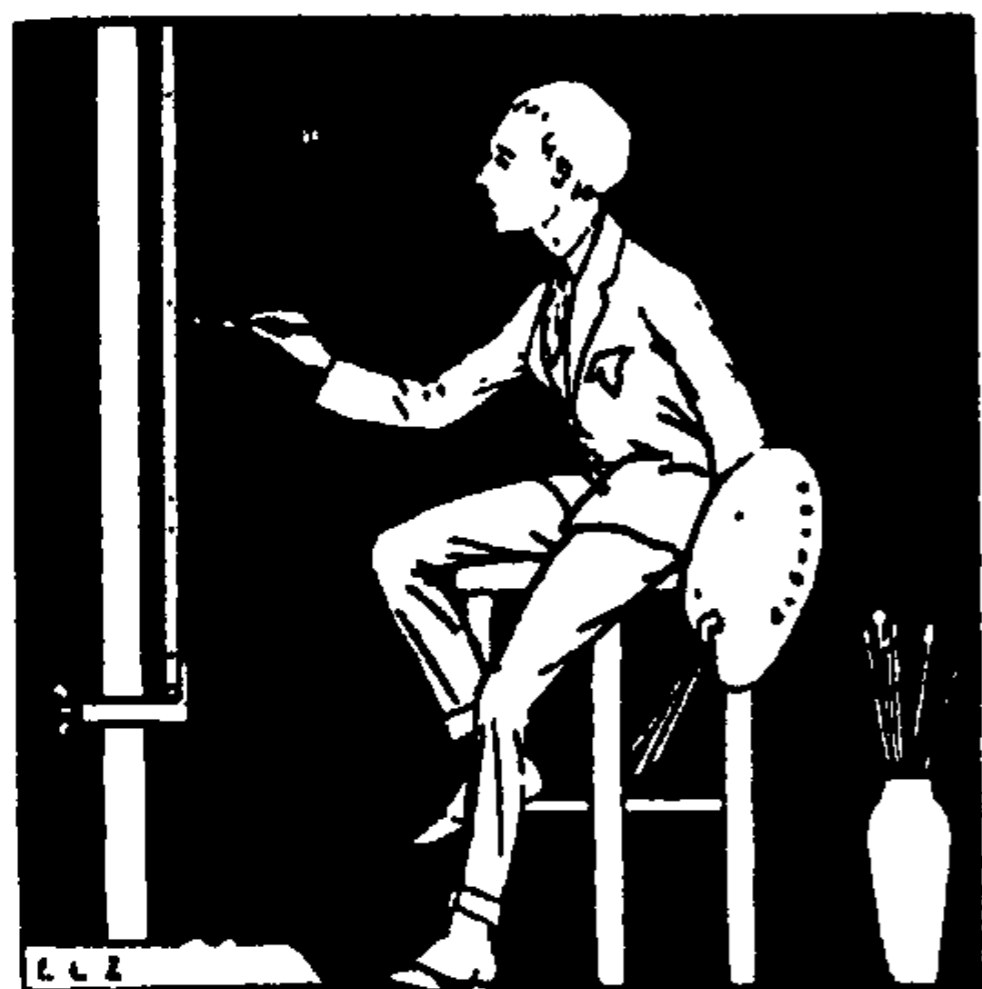
**Ch. DEMOGEOT, Directeur**  
 21, boulevard Montmartre — PARIS (2<sup>e</sup>)

<p><b>BON</b></p> <p>de <b>50 centimes</b></p> <p>Valable jusqu'au 4<sup>er</sup> Janvier 1925</p> <p>Pour l'emploi de ce bon, voir le Catalogue spécial</p>	<p><b>BON</b></p> <p>de <b>50 centimes</b></p> <p>Valable jusqu'au 4<sup>er</sup> Janvier 1925</p> <p>Pour l'emploi de ce bon, voir le Catalogue spécial</p>
--	--

# Si vous pouvez écrire Vous pouvez **DESSINER**

Ne vous contentez pas de regarder le dessin des autres, donnez-vous la satisfaction de dessiner vous-même.

**Le COURS A. B. C.** possède une méthode nouvelle



VIGNETTE TYPOGRAPHIQUE  
FAITE PAR UN DE NOS ÉLÈVES

avec laquelle toute personne ayant quelque goût peut arriver à produire des œuvres plaisantes, et même après quelques mois de pratique peut s'orienter vers le dessin professionnel, tel que : illustration pour livres et journaux, publicité, affiches, mode, etc...

Un album comportant de nombreux croquis et dessins faits par nos élèves a été spécialement préparé pour montrer les résultats qu'ils obtiennent.

Écrivez-nous pour recevoir gratuitement cet album luxueusement édité, qui vous donnera tous les renseignements désirés.

## Cours A. B. C. de Dessin

(ATELIER 44)

252, FAUBOURG SAINT-HONORÉ — PARIS (8<sup>e</sup>)



# LIBRAIRIE PLON



HENRY BORDEAUX, de l'Académie française

*LE CHEVALIER DE L'AIR*

## VIE HÉROÏQUE DE GUYNEMER

60<sup>e</sup> MILLE

Un volume in-16.. . . . . 7 fr. 50

---

FRANCY LACROIX

*EN PLEIN CIEL (Impressions d'aviateur)*

Un volume in-16.. . . . . 6 francs

---

RENÉ MILAN (Maurice Larrouy)

**LES VAGABONDS DE LA GLOIRE**

— *MATELOTS AÉRIENS* —

Un volume in-16..... 6 francs.

---

GEORGES GAUDY

*SOUVENIRS D'UN POILU DU 57<sup>e</sup> RÉGIMENT D'INFANTERIE*

**LES TROUS D'OBUS DE VERDUN**

*(Février-Août 1916) — (Prix Pierre Corrad 1922)*

★ ★

**LE CHEMIN-DES-DAMES EN FEU**

*(Décembre 1916 — Décembre 1917)*

★ ★ ★

**L'AGONIE DU MONT-RENAUD**

*(Mars-Avril 1918) — (Prix Montyon 1922)*

Chaque volume in-16..... 7 francs

---



IMPRIMEURS-ÉDITEURS PLON-NOURRIT & C<sup>ie</sup>, 8, r. Garancière, PARIS

Registre du Commerce de Paris n° 75638.

